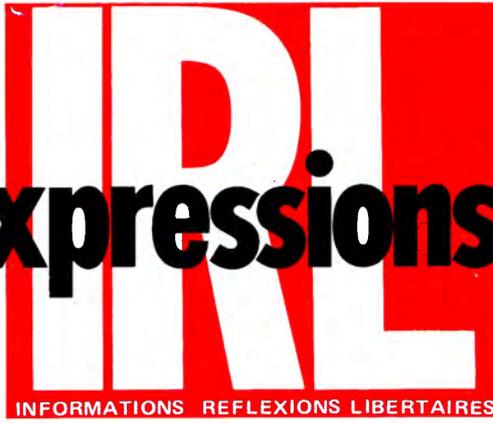


PRINTEMPS - ETE 1988
NUMERO DOUBLE - 30 FRANCS

77-78

journal d'expressions libertaires



NUMERO
DOUBLE
52 PAGES

MAI

DOSSIER 68

MAI MINEUR

POUR EN FINIR AVEC

LE MYTHE

L 1501 - 78 - 30,00 F





(Photo Mimmo)

Je ne peux pas lui dire au-revoir. Je sais que d'elle, désormais, il ne reste rien, hormis le souvenir que nous en gardons, et celui de ce qu'elle a réalisé, des actions auxquelles elle a participé. Il n'y a pas d'au delà dans lequel nous pourrions nous retrouver. La mort est évidemment le scandale intolérable, celui contre lequel la révolte est vouée à l'échec. Chaque instant de notre vie, à peine ébauché, est voué à disparaître. Raison de plus pour faire en sorte qu'il soit unique et inoubliable. C'est pour ce qu'elle a vécu que nous n'oublierons pas Zizette. De ce que la mort, la vraie est inévitable, il découle que nous pouvons seulement tout faire pour éviter qu'elle ne s'infilte pas dès à présent dans notre vie pour la modeler. Et la mort, c'est le conformisme, l'indifférence, l'uniforme, l'Etat, le poids des idées reçues et des habitudes, tout ce qui s'oppose à l'expression la plus libre possible de nos désirs et de notre vie. C'est pour cette vie que Zizette a lutté.

(Dans le prochain numéro, un article sera publié qui retracera le cours de la vie de notre copine.)

Z I Z E T T E

Les phrase d'usage sonnent faux. Il serait faux de dire qu'elle était de toutes les luttes. Ceci pourrait laisser croire, en effet, qu'il s'agissait pour elle d'un devoir. Ce n'est pas par devoir qu'elle était partout où il y avait des risques à prendre pour lutter contre l'injustice, partout où il y avait un copain à aider. C'est parcequ'elle en

ressentait la nécessité intérieure. C'est pour cela qu'on la voyait aussi, jusqu'à ces derniers temps, chaque mercredi au Centre de Documentation Libertaire, tenter de conserver la mémoire du mouvement libertaire, cette mémoire dont elle fait désormais partie. Il faut parler aussi de la chaleur de son accueil, de sa

tolérance, de son ouverture d'esprit et de sa jeunesse. Mais les mots sont bien banals pour rendre compte de tout ceci. Sa lutte contre la mort, acharnée, ressemble à toutes celles qu'elle a menées contre toutes les injustices, ici contre l'injustice suprême, le scandale intolérable, celui de la mort.

ENFIN

Depuis le mois de mars, vous n'aviez pas eu de nouvelles d'IRL. Certains d'entre vous ont reçu un courrier leur demandant de nous soutenir: ce qu'ils ont fait, et nous les en remercions. Leur aide nous a permis de commencer à éponger nos dettes.

Voici donc un numéro double qui vous permettra d'attendre jusqu'à la rentrée.

**CEU NÉ KUN DAIBU
KONTINUON LEU
KOMBA**

SOMMAIRE!

Les anarchistes font-ils partie du « peuple de gauche » ?	p. 3 et 4
DOSSIER MAI 68	
Introduction	p. 5
Pour en finir avec le mythe de mai 68	p. 6 et 7
Un Mai mineur	p. 8 à 26
Prélude aux discussions annoncées su Mai 68	p.27 à 29
De la Révolution	p. 30
Traces d'ombres et bâtisses d'être	p. 31
Un sculpteur anarchiste, ou Mai 68 vingt ans après	p. 32 et 33
La Chronique des Jeunes Réfractaires	p. 34
Protestation devant les libertaires sur le génocide palestinien	p. 35 à 38
Colloque François Partant	p. 39
Pages Noires	p. 40 à 43
EST-INFO – les différentes tendances de l'opposition	p. 45 à 47
Le SIDA, manipulations génétiques : la boucle est bouclée	p. 48 et 49
Débat sur le Productivisme	p. 50

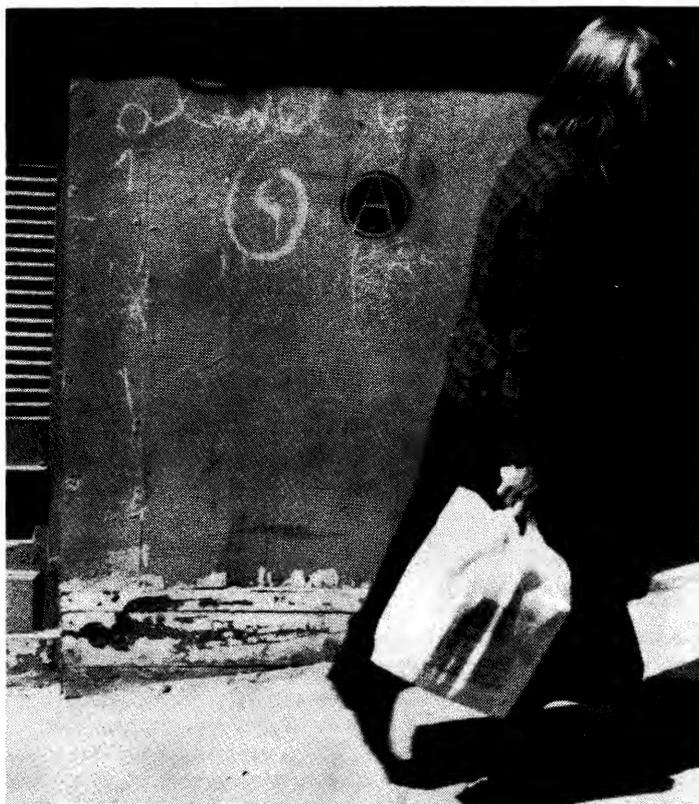


Photo Mimmo

LES ANARCHISTES FONT-ILS PARTIE DU « PEUPLE DE GAUCHE »

Le soulagement ressenti à la réélection de Mitterrand, nous l'avons aussi éprouvé. Certes, on peut préférer Mitterrand à Chirac et estimer que la vie sera moins insupportable sous un gouvernement de gauche que sous un gouvernement de droite. Mais la même logique peut nous entraîner à préférer Barre à Chirac, Chirac à Le Pen, Le Pen à Stirbois, etc... Ces choix s'imposent à nous et nous n'y avons aucune part.

Les problèmes restent les mêmes et, dans le cadre du système, la marge de manœuvre est assez étroite. Quels que soient les gouvernants, le problème Kanakest peut-être, j'espère que non, arrivé à un point de non retour et il est vraisemblable, malheureusement, qu'un bain de sang ne

puisse être évité. Malgré les palliatifs, le chômage va continuer de croître, et il ne pourra en être autrement tant que ne sera pas posé le problème du travail et de sa signification. Et peut-on imaginer que les gens qui, en proportion importante, ont voté Le Pen au premier tour, et Mitterrand au second, sont subitement devenus antiracistes?

La résolution des problèmes fondamentaux de la vie sociale nous échappe. Elle échappe tout autant, ou presque, à ceux qui nous «gouvernent». La logique d'un système donné est telle, et sa cohérence interne, que les événements et les décisions paraissent s'enchaîner les uns les autres de façon quasi-mécanique.

Voter ou ne pas voter? Personnellement, je ne vote

pas, mais ce choix n'est pas dicté par d'autre chose que par la vague idée que lorsque faire et ne pas faire pèsent tous les deux d'un même poids, insignifiant, mieux vaut encore ne rien faire. Maigre argument, j'en con-

viens, et qui ne mérite pas de longues digressions.

La scène politique est celle du spectacle et de l'illusion. A la limite, le seul argument pour préférer Mitterrand à Chirac pourrait être qu'il apparaît moins antipathique.

ET NOUS, ANARCHISTES: QU'EST-CE QU'ON FAIT LA DEDANS ?

...Et qu'est-ce qu'on va faire dans un laps de temps arbitrairement fixé à sept ans?

La scène politique nous échappe en grande partie. Quelle que soit l'efficacité, quant au fond, de notre participation aux mouvements sociaux et le sérieux des copains qui s'y investissent, cette participation passe généralement inaperçue aux yeux des médias. On voit toujours les Anars au premier rang des manifestations, et parmi les plus actifs dans leur organisation. Mais cette participation

est généralement ignorée. Nous sommes toujours les premiers dans les luttes contre: contre l'arbitraire, contre l'armée... Quand donc et comment trouverons-nous la force de lutter pour? Sommes-nous condamnés à être le dernier îlot de résistance?

Contre quoi cette résistance, d'ailleurs?

Extrait d'un tract lyonnais récent (à la rédaction duquel, d'ailleurs, j'aurais pu participer, car ceci ne se veut pas





une critique de copains que j'aime bien, mais une tentative de compréhension de l'impasse dans laquelle nous sommes enfermés). « Ils ont inventés: les lois pour quadriller nos vies, les tribunaux pour décider du bien et du mal, les prisons pour y enfermer la révolte! » C'est vrai, mais qui sont ces ils? S'agit-il vraiment de méchants persécuteurs venus d'ailleurs, ou bien ne serait-ce pas un peu nous? Et ces lois, ces tribunaux, ces prisons, parfois, nous y participons un peu. Encore une fois, je ne cite ce tract que parce que je l'ai sous les yeux. Et si j'en parle ici plutôt que dans le bulletin intérieur de la coordination libertaire lyonnaise, c'est parce que je considère que nous sommes tous en cause, et pas seulement les copains qui sont en pointe dans les luttes, mais aussi ceux qui lisent la presse libertaire, sauf pour eux à se considérer comme de simples consommateurs. Tous, nous avons à rechercher un langage qui puisse avoir un impact sur la réalité qui nous environne. Camarades, il faut nous faire une raison. Depuis la Commune, et même depuis 68, nous avons grandi. Ces lois, nous les avons forgées, cette société, nous y participons à part entière. Méfions-nous. Encore un peu et l'on pourra prétexter du fait qu'il existe encore des Anarchistes pour prouver qu'on vit bien en démocratie, et les graffitis signés d'un A cerclé seront inclus dans les circuits touristiques.

Si la scène médiatique est celle de l'illusion (ce qui mériterait d'ailleurs d'être relativisé, et tout ce qui précède, j'espère, sera nuancé par d'autres contributions) nous ne devrions pas avoir trop de mal à nous résigner à n'y pas paraître. L'ennui c'est que nous ne pesons pas non plus d'un grand poids sur la scène de la réalité. Nos vies personnelles, professionnelles, sociales, sont généralement assez banales et, l'un dans l'autre, ni meilleures ni pires que celles de ceux que nous croisons. Nous ne parvenons pas à créer des espaces libertaires qui ne soient pas seulement des espaces de survie ou de résistance, mais puissent présenter une réelle alterna-

tive. Nous ne parvenons pas non plus à créer des ruptures fondamentales contre lesquelles le système puisse se heurter réellement.

Quand je dis nous, je pense vraiment nous, car je ne sais pas si vous l'avez remarqué, depuis quelques temps, à IRL, on tourne aussi un peu en rond. Certains, j'en suis sûr, s'en sont rendu compte, ils l'ont même dit à des gens qui me l'ont répété. Mais ils ne sont sans doute pas plus avancés que nous, sinon ça se saurait, à moins qu'ils n'aient, à la lecture d'IRL, l'attitude de lecteurs-consommateurs passifs, qui attendraient de nous que nous leur permettions de déguster la bonne parole. Alors là, les copains, vous êtes mal tombés, parce que si on avait des bonnes paroles à distribuer, il y a longtemps qu'on l'aurait fait, ne serait-ce que pour se faire plaisir.

Devant une situation aussi désespérante, il y a évidemment plusieurs solutions:

1 — se suicider collectivement. Je conseille pour ma part de réserver cette solution à des causes essentiellement individuelles et je rappelle au passage qu'elle est irrévocable.

2 — rentrer dans l'illégalité. L'ennui c'est qu'il faudra bien un jour en sortir, ne serait-ce qu'en passant par la prison.

3 — rentrer dans le rang. Bof! Ceux qui le veulent peuvent toujours essayer. J'en ai connu qui s'y sont mis et ne sont pas plus heureux pour autant. De toute façon, en ce qui me concerne, c'est trop tard.

4 — essayer de comprendre, dès à présent, les points de la réalité sur lesquels nous avons un impact, si limité soit-il, de comprendre aussi de quoi sont constituées ces limites et ce qui pourrait permettre de les franchir.

Je me réfère quand même à la tradition anarchiste, non dans les mots d'ordre ou les slogans, mais dans les aspirations. C'est notre camarade Bakounine, je crois, qui écrivait à peu près que toute négation compte en soi une affirmation.

Il me semble qu'il y a deux domaines dans lesquels les Anarchistes ont quand même

une certaine influence sur la réalité. Il s'agit d'une part du domaine des idées ou, plus généralement, du domaine culturel. Encore faudrait-il réfléchir aux implications réciproques des idées et de la réalité quotidienne. Ce problème apparemment métaphysique n'est pas sans incidence sur l'action quotidienne. Il ne s'agit pas en effet de dire n'importe quoi n'importe quand, car les mots, selon qu'ils sont amenés par telle ou telle expérience, qu'ils sont prononcés dans tel ou tel contexte, n'ont pas la même incidence. Bref, réfléchir à la manière qu'on a de réfléchir n'est peut-être pas totalement inutile.

Un autre domaine d'expérimentation anarchiste possible est celui de l'organisation de la vie de quartier ou, plus généralement, de tous les lieux où les gens se rencontrent, cohabitent et doivent de fait partager de choses, ce qui, en gros, peut se faire de façon autoritaire ou autogestionnaire. Les expériences des collectifs de quartiers, des lieux alternatifs, à ce titre, doivent se confronter et s'enrichir mutuellement. Mais, comme dans le domaine culturel, il y a là aussi des obstacles, qui ne sont d'ailleurs peut-être pas fondamentalement différents. Certaines initiatives prises dans ce cadre peuvent, par exemple, relever du simple bon sens, simplement obnubilé par la soumission à l'égard des idées reçues dans laquelle nous vivons habituellement. D'autres, récupérées par les institutions en place, leur permettent de s'adapter. Ces données, pour inévitables qu'elles soient, ne me paraissent pas devoir être un obstacle à toute action et devraient permettre au contraire de réfléchir à ce qui, dans les actions que nous menons, constitue un point de rupture irréductible d'avec le système.

Il y a sans doute d'autres domaines d'expérimentation libertaire: l'éducation ou le syndicalisme, par exemple. Peut-être sont-ils moins « purs » en ce qu'il s'y mêle d'autres données qui sont souvent des a-priori. Difficile, par exemple, d'aborder l'éducation sans réfléchir également à la famille et aux statuts

respectifs de l'enfant et de l'adulte. Difficile de parler de syndicalisme, sans réfléchir au travail, aux liens qu'il crée et auxquels il contraint.

Quoi qu'il en soit, c'est à un échange et à une réflexion sur tous ces sujets qu'IRL voudrait participer et auxquels nous invitons tous ceux qui se réclament des mêmes aspirations ou en ressentent la nécessité. Nous voudrions aussi, bien sûr, participer à une recherche dont nous pensons qu'elle est commune à tout le mouvement libertaire: comment faire connaître nos propositions et comment faire pour que cette « propagande » ait, en elle-même, un caractère libertaire? Asséner des slogans ne nous paraît pas une solution, nous produire sur la scène publique sur la mode spectaculaire, au même titre que les partenaires politiques ou sociaux ne pourrait, dans le meilleur des cas, que faire de nous un partenaire parmi d'autres. Il nous faut donc trouver des moyens originaux et, en soi, libertaires, de faire connaître la pensée et les perspectives libertaire, sans copier les moyens utilisés par les courants autoritaires, ce en quoi nous ne lutterions pas à armes égales, sans non plus reprendre de façon répétitive des moyens utilisés par le passé.

Bref, un vaste programme par lequel nous nous sentons concernés en tant que composante du mouvement libertaire, et auquel nous vous invitons tous et toutes à participer.

Alain

PS: Ce texte, comme ceux qui paraissent en page trois, bien que rédigé par une seule personne, Alain, fait suite à une discussion collective de la rédaction.



MMAI

Les Anarchistes des années 80-90 sont-ils tous des fils des Mai 68 ?

Il faut bien reconnaître que, sans les événements qui ont précédé, suivi, ce mois, et ceux qui l'ont accompagné, nous (à quelques exceptions près) ne nous retrouverions pas à défendre et propager les idées noires de l'Anarchisme, et arc-en-ciel des idées libertaires. Les quelques symboles du renouveau de la pensée, des us et coutumes qui sont apparus vers la fin des années 60, ont donné à l'Anarchisme une nouvelle chance de se répandre parmi les révoltés, insoumis, ceux et celles qui veulent vivre quotidiennement leurs rêves de liberté.

L'Anarchisme nouveau était prêt à s'épanouir, car il y a toujours eu dans notre mouvement, le souci de commencer aujourd'hui la société future. Mais cela n'a pas été facile à cause du dogmatisme ambiant du au monopole du marxisme dans l'enseignement et dans les mouvements sociaux. A cause aussi de l'archaïsme dans lequel, faute de nouveaux objectifs, de nouvelles idées,

vivaient les quelques compagnons qui, avec beaucoup de courage et de volonté, ont continué leurs combats, pendant le fascisme, pendant la deuxième guerre mondiale, pendant la folle course à la consommation qui s'en est suivi.

L'élan libertaire qui a marqué la fin des années 60 a permis à des milliers de jeunes de favoriser la renaissance d'une culture anti-autoritaire, de dépoussiérer les anciens textes, de créer de nouvelles structures. Mais nous, les fils continuateurs de cet élan n'avons pas encore trouvé la bonne piste, on tatonne... Au début, avec beaucoup d'espoirs, lorsque nous avions 15-16 ans, nous rêvions de porter notre drapeau noir sur les places de nos villes et villages, d'haranguer la foule et de détruire le vieux monde. Pendant des années nous avons porté cet espoir, parfois les yeux fermés, parfois en les ouvrant: déception?

Non, nous ne sommes pas tous déçus, nous ne sommes pas tous meurtris par la « dure réalité ». Certains de nous continuent « le combat », en

ordre dispersé, parfois, chacun à sa manière.

A l'heure des bilans, heure voulue par l'écoulement du temps qu'il nous faut parfois accepter, au moins objectivement, nous pouvons faire la liste des acteurs de ce mai, en retracer l'histoire à la première personne, proposer à nouveaux de belles images ou quelques inédits.

Il reste que, pour nous libertaires (pour l'occasion, je dirais militants libertaires), les souvenirs, les critiques ne seront pas de la naphthaline pour conserver nos mémoires intactes.

Publier des articles sur cet anniversaire, représente pour nous une contribution parmi d'autres, contributions subjectives, mais qui est aussi objectivement insérée dans l'ensemble des activités que nous continuons et continuerons à développer. Enfin, même si nous aurions voulu vous présenter un dossier plus étoffé, avec plus d'intervenants, nous nous limiterons à ces quelques trente (!?) pages.

Nous espérons aussi publier, à la rentrée, avec les copains de **Chroniques Syndicales** un recueil de témoignages sur cette période. Le **Monde Libertaire**, organe de la Fédération Anarchiste, a déjà publié, depuis plusieurs semaines, des parties de ces interviews, diffusées également sur les ondes de Radio Libertaire.



Moi, j'avais 14 ans en mai 68. Ce qui marque ma mémoire, vingt ans après, ce ne sont pas les barricades de Rome ou de Paris, mais la mort par le feu de Jan Palach, sur une place publique de Prague, le 16 janvier 69. Sur les lieux où il s'aspergea d'essence, il laissa une lettre dans laquelle il invitait les gens à « secouer leur apathie »...

Mimmo

POUR EN FINIR AVEC LE MYTHE DE 68

Je n'aime pas les anniversaires. Les miens, déjà, me rappellent chaque année qu'un temps s'est écoulé pendant lequel je n'ai rien fait, ou si peu, de ce que j'aurais pu, ou dû.

Quand il s'agit des moments d'un passé collectif, les anniversaires deviennent des commémorations ; ils transforment irrémédiablement les moments vécus en traces sélectives auxquelles on donne un sens par rapport au présent, ou à ce qu'on voudrait qu'il soit. Ainsi se bâtit l'histoire, qui est une construction conceptuelle, ou idéale, et non une réalité concrète ; c'est aussi le contraire de la vie, par nature contradictoire et multiple, puisque c'est un récit qui vise à être linéaire, dont on tire des enseignements qu'on déforme, dont on se glorifie.

Voici donc le vingtième anniversaire de mai 68. A mesure que les événements sont décortiqués, analysés, et souvent rendus méconnaissables, une foule de personnages apparaissent, au fil des pages et des écrans. Pour certains, ce n'était qu'un début, et ils ont continué le combat. Ce ne sont pas les plus nombreux. D'autres y ont réellement participé, puis se sont arrêtés là. Certains d'entre eux ont même bâti une carrière sur cette participation et ont fourni à une société en mutation, les idées dont elle avait besoin pour se renouveler. On en voit aussi que personne ne connaît, qui passaient par là, sans doute, et s'émeuvent rétrospectivement des hauts faits auxquels ils n'ont pas participé, des émotions qu'ils ont seulement vécues par procuration, et des révolutions qui auraient pu être.

Mais voilà que je me mets à parler comme un "seul authentique soixante-huitard". Là n'est pas mon propos. Cependant, une des idées maîtresses de 68 a été la réhabilitation de la subjectivité. Alors, je veux simplement dire que je ne reconnais pas ce que j'ai vécu dans l'image donnée par les médias, que je n'y retrouve pas un sens auquel je puisse, globalement adhérer.

Pour moi, 68, ce sont d'abord quelques souvenirs épars dont certains datant d'avant, d'autres d'après. Il faut d'abord redire que les "événements", comme on dit, n'appartiennent pas plus aux anarchistes qu'à quelque autre groupe. Sur ce plan-là, les remises en question les plus importantes sont sans doute antérieures. Mais il est vrai aussi que la Révolution

que nous imaginions prenait bien, dans nos esprits, la forme qu'elle devait prendre en mai : barricades, foules en liesse, etc... Nous ne pouvions, bien sûr, imaginer le futur qu'à partir de ce que nous connaissions du passé. Alors, c'était soudain comme si nos fantasmes se matérialisaient, car, à force de parler de Révolution, celle-ci était devenue plus un rêve familier qu'une réalité possible.

Parmi les souvenirs, certains, avec le recul apparaissent dérisoires, ou ridicules. Des barricades, d'abord, ébauchées en des lieux où elles ne pouvaient avoir aucun sens, ni stratégique, ni symbolique. L'une, qui restera sans doute dans l'histoire, lyonnaise en tout cas, sur le pont Lafayette, était censée préparer ou protéger, un assaut contre la Préfecture. A l'évidence, ce combat de front était perdu d'avance, sur un plan "militaire". Et quand bien même il aurait été possible d'atteindre la Préfecture, celle-ci était, évidemment, à ce moment, vidée de tout pouvoir décisionnel. Par contre, à deux pas des gros des manifestants, massés derrière les barricades, il y avait, non gardées la Banque de France et la Bourse du Commerce. L'occupation de ces locaux aurait eu, peut-être, une valeur symbolique, sinon pratique, relativement importante. Personne n'y songea, moi pas plus que quiconque. L'objectif était la Préfecture. Il était peut-être, plus banalement, un affrontement perdu d'avance avec les flics.

Moi, j'étais derrière la barricade, vaguement inutile, conscient de vivre peut-être un moment historique, et peut-être aussi conscient de ce que nous passions à côté. Une fois, je me décidai à monter au front. Quelqu'un qui en descendait me donna un pavé. Les pavés lyonnais sont lourds. A mesure que j'avançai, que mes yeux se brouillaient sous l'effet des gaz lacrymogènes, le pavé se faisait de plus en plus lourd, et je m'imaginai mal le lancer à plus de vingt centimètres devant mes pieds. Je redescendis piteusement et posai le pavé dans un coin, en vérifiant que personne ne me voie.

D'autres épisodes ridicules : les séances d'entraînement en vue d'affrontements avec les fascistes, les réunions clandestines sur les toits de la fac.

Il y a plus grave, et plus dangereux : je me souviens d'un simulacre de jugement visant deux individus soupçonnés, sur leur habillement, d'être de droite, ou de la

police. Il y avait là, en germe ce qui aurait pu devenir un procès populaire dont l'histoire a fourni de sinistres exemples. Ce simulacre fut, dans ce cas, désarmé par l'intervention d'un copain lyonnais (Michel) qui le ridiculisa. Ce copain fut une des rares personnes que je connaissais alors, qui sut garder sa raison tout en étant au cœur des événements. Il y a aussi les phénomènes de foules, entraînées par les beaux parleurs aux positions les plus démagogiques qui ne pouvaient que renforcer le pouvoir des dits beaux parleurs.

Il y eut aussi de l'ambiguïté, notamment dans le rapprochement entre les étudiants et les "Katangais". Il n'est pas sûr que ceux-ci n'aient pas servi de "masse combattante" par les têtes pensantes du mouvement. Il n'est pas sûr non plus qu'il n'aient pas, de leur côté, mené leur propre lutte, sans qu'il y ait jamais véritable dialogue. Il y avait là, cependant, en germe, la possibilité de la conjonction de deux désarrois et de deux combats.

Tout ceci peut paraître bien négatif. Il faudrait évoquer aussi le fait que l'utopie, ce mois-ci était apparue subitement possible, que tout, ou presque, pourrait se dire, sinon dans les AG, du moins dans des cercles plus restreints et, parfois, dans la rue. Il y a eu, de ce fait, une libération de la parole qui n'a sans doute pas eu de précédent dans l'histoire, et dont les effets se font encore sentir.

Mais, après coup, cette libération s'est peu à peu transformée en une survalorisation de la parole. Un slogan de 68 disait : "Assez d'action, des mots". Le caractère provocateur, en faisait ressortir la vérité conjoncturelle. Mais il en est surgi une sorte d'absolu dont nous sommes victimes et qui tend à laisser croire que les mots ou les idées pourraient suffire à changer la vie, et acquérir en soi, une réalité factuelle. Ainsi les thèses les plus radicales peuvent-elles être agitées dans les milieux intellectuels, avec même une certaine jouissance. Il reste cependant que, dans sa force, l'Université par exemple est sans doute plus totalitaire qu'elle ne l'était avant 68 et laisse encore moins de place aux initiatives individuelles ou marginales.

Dans les faits, il est possible que les idées reçues n'aient pas remis en cause radicalement le système qu'elles prétendaient détruire, mais lui aient, au contraire permis de s'adapter à une réalité



« Pas une capitulation triste, mais la scène la plus naturelle du monde »

nouvelle. L'autorité, et les structures qui la sous-tendent sont intactes. Le contenu du système de valeurs a changé, mais le système lui-même demeure, intact, et son totalitarisme idéologique et économique.

PROLEGOMENES A TOUTE REVOLUTION FUTURE

Cependant, la Révolution est devenue, plus que jamais, une nécessité vitale. L'alternance que pouvait jadis offrir le réformisme s'est effondré, de même que l'alternance qu'Elysée Reclus pouvait souhaiter entre révolution et évolution. Il n'y a pas de sens de l'histoire, ou il ne peut être élaboré qu'après coup. Il est devenu impossible de croire que l'humanité se dirige inéluctablement vers le progrès. Il est devenu également impossible d'imaginer que les crises et les contradictions de la société engendreront inévitablement une révolution libératrice. Et l'évolution actuelle spontanée irait plutôt vers plus d'appréhension et d'injustices. Les espaces de liberté qui peuvent être créés çà et là ne s'inscrivent pas dans une continuité de la société environnante. Ils ne peuvent être, par rapport à elle, qu'en rupture. Si parfois, ils sont l'objet de la sollicitude des pouvoirs établis et des instances idéologiques officielles, ce ne peut être qu'au prix d'un contre-sens, en les vidant de leur substance profonde.

Mais, de ce que la Révolution soit une nécessité, il ne s'ensuit pas forcément qu'elle soit inéluctable. Il est tout à fait

imaginable que ce qu'on appelle l'humanité disparaisse de son propre fait. Par ailleurs, l'idée de Révolution n'est pas celle-ci, elle n'en est pas même un avant goût. Elle n'est rien d'autre qu'une représentation intellectuelle qui n'induit pas forcément un bouleversement de la vie ; elle peut même permettre d'en faire l'économie. On peut se satisfaire ou se complaire à la clarté aveuglante d'une idée et s'attacher à elle au point d'oublier la réalité qui nous emprisonne et dont nous sommes aussi responsables, puisque nous la vivons.

Il est évidemment de même impossible d'imaginer un bouleversement subit de toutes les structures qui s'imbriquent pour former notre vie actuelle. Il s'agit seulement de ne pas perdre de vue que chaque avancée n'a de sens que pour autant qu'elle porte un coup à l'ensemble de l'édifice. Il ne s'agit plus seulement d'aller de l'avant, le plus loin possible, mais il faut vérifier à chaque fois que les arrières ont été coupés et qu'en retour à la situation passée a été rendu impossible. Ce n'est pas la multiplicité des événements qui fait leur importance, ni leur caractère spectaculaire, mais le fait qu'ils aient une situation irréversible. Il est bien sûr impossible, sur le moment, de déterminer quelles sont celles des luttes que nous menons qui ont, en soi ce caractère d'attaque irréversible au système en place. Ceci exige de pouvoir prendre du recul pour y réfléchir.

Les références au passé ne peuvent plus servir d'appui certain. Ce qui est rapporté du passé l'est à travers le filtre de l'idéologie dominante, et l'histoire ne sert qu'à prouver ce qu'on veut démontrer.

Deux axes me paraissent déterminants. D'une part, il me semble évident qu'un travail sur les idées n'est pas à lui seul, suffisant. Le monde des idées et le monde des réalités sensibles sont deux univers dont les relations ne s'expriment pas forcément en termes de causalité. D'autre part, la société de la domination et de l'exploitation n'est pas seulement définie par son contenu mais beaucoup plus, à ce qui me semble, par sa structure. C'est à ces structures qu'il faut prioritairement s'attaquer. Peu importe qui domine qui, ce qu'il faut, c'est rendre la domination impossible.

Il serait évidemment plus stimulant d'imaginer la Révolution comme un événement brutal et limité dans le temps qui rendrait, d'un coup, la vie possible. Il faut malheureusement s'habituer à l'idée que la Révolution sera plutôt un long et douloureux processus, dans cesse remis en question, ne serait-ce que par notre pesanteur personnelle, qui nous permet seulement de conquérir quelques parcelles de vie. Le goût que nous prendrons à celle-ci est en soi un événement irréversible qui nous fait rejeter le confort illusoire du passé.

Alain

UN MAI MINEUR

Mai a vingt ans. On ne pouvait tomber plus mal que cet anniversaire. C'est Mai, tel qu'en lui-même.

L'histoire de 68 n'est pas faite; elle reste à faire. Les écrits multipliés sur 68, analyses et récits, ne sont pas une histoire. Or, l'histoire se doit à l'évènement. Un évènement a des dates, un temps. Qu'il ait des lieux, une géographie est une définition deuxième.

En France, Mai 68 commence le 22 Mars, à l'université de Nanterre. J'aime les simplismes.

La toute première donnée, pour penser 68 serait ainsi, celle du Mouvement du 22 Mars à Nanterre; ce mouvement-là et pas un autre (1). Dans Le Monde du 27 Mars 1988, je lis: 142 voix, 2 contre et 3 abstentions, indiquées "au hasard" sur une proclamation (2). Je retiens donc "au hasard" 142 enragés - ce fut leur nom - pour fonder une histoire définitive. Ce n'est pas le nez de Cléopâtre; à peine un souci d'honnêteté.

Le mouvement du 22 Mars n'a pas enclenché les mouvements internationaux de l'année 68. Tout au moins ses répercussions au-delà des frontières sont-elles à mesurer.

A Varsovie, un lycéen criait: "Achetez Nounours, le seul journal qui dise la vérité". C'était Mars et c'était 68.

Le mouvement du 22 Mars s'est autodissous à une date précise, pour des raisons précises. Voilà qui pourrait faire canevas événementiel, satisfaisant pour l'historienne.

Que Mai fut un évènement collectif, contradictoire, paradoxal, le définit comme historique. Qu'à ce titre, il ait impliqué l'ensemble des composantes historiques de ce pays, voilà qui n'est pas farfelu. Que les individus soient inclus dans les dites composantes, procède d'une conviction moins généralement admise. Que les sujets soient historiques, voilà qui est une définition de l'histoire résolument transversale.

Cette transversalité que nous apprîmes en Mai. Que cette transversalité du sujet, de l'histoire, fut pensée par un psychanalyste lacanien est un second rappel de départ (3).

142 enragés de Nanterre, entre Mars et Juin 1968, pour ce qui est de événementiel; Pédagogie Institutionnelle - F.G.E.R.I. - pour ce qui est des élaborations théoriques. Fédération Générale des Etudes et Recherches Institutionnelles.

Au mois de Mai 1968, j'avais tout juste 17 ans et je n'étais ni à Nanterre, ni à La Borde, mais à Lyon et au Lycée. Je n'ai pas souvenir de l'évènements de Nanterre, mais d'un ensemble d'évènements dans les universités pendant l'hiver 67-68 et j'ai souvenir précisément de l'attentat contre Rudi Dutschke. Ce n'était pas à Nanterre, mais à Berlin.

C'est mon premier souvenir de "Mai" et il est en Avril. J'ignorais où se trouvait Nanterre, mais je connaissais Berlin: j'avais séjourné quelques heures, en 1965, entre-les-deux-murs retenue par les frontières Est et Ouest pour défaut de passeport. J'avais 14 ans; le mur avait trois ans. J'y était seule.

Le 3 Mai 1968, je devais faire un débat dans mon lycée. Je ne fis pas le débat, mais la manif. Avec ma copine Claire. Nous avons fondé un C.A.L -22-Mars. Les enragés de Lyon étaient anarchistes, Luxembourgeois, situationniste; nous fûmes donc, nous CAL du 22 Mars, tout cela.

Et Lycéens, ça change tout.

Cette condition particulière marque aussi la particularité du mouvement lycéen: il héritait des élaborations théoriques du 22 Mars; ses pratiques s'en inspiraient. Mais le mouvement lycéen avait, avec le mouvement étudiant, cette différence qu'il naissait en Mai; que l'advenue politique des individus, en Mai, s'inscrivait dans leurs vies à un autre moment des trajets individuels et sociaux. Cette différence entre les deux générations politiques de Mai (4), les aînés et les cadets, fondue dans l'évènement collectif - nous barricadons ensemble - marque les investissements et les usages de Mai d'une manière qu'il reste à établir, pour comprendre comment nous avons pu faire ensemble l'Histoire aussi différemment.

La confusion des sentiments, et des langues, n'est guère propice aux

réappropriations; elles indiquent une seule chose: la vérité irrécusable de Mai et son ampleur.

Je ne sais pas pourquoi les uns, parlant de Mai, mélangent les temps à la hâte. Je ne peux liquider Mai avec cette légèreté.

En mai, je étais Nous. Les "milliers de groupuscules isolés" qui s'offraient joyeusement une tranche d'histoire.

Je parlerai de ce Je-là. Et de Mai; un Mai qui commence en Mars 1967 aux Etats-Unis et s'achève en Août 1968 à La Borde.

UNE ENFANT DE L'INTELLIGENTSIA DE GAUCHE.

Lorsque je naquis, en 1951, mes parents étaient encore catholiques. "Par cette grâce d'une naissance tardive", selon le mot d'Helmut Kohl (5), ils furent adolescents de guerre. Lycéens sous Pétain, de 12 à 17 ans. Dans leurs familles, on est pauvre et on se tait. Lorsque vinrent mes 12-17 ans, ce Vichisme ordinaire ne fut pas sans poser obscure question.

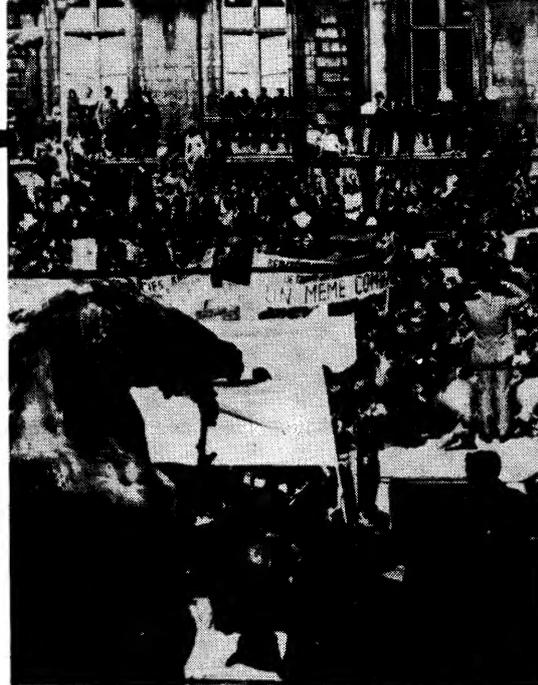
En 1945, ils deviennent chrétiens de gauche au seuil de l'université. Actifs dans la J.E.C., responsables à l'A.G.E.L. Liens étroits avec la revue Esprit. Franz Fanon est étudiant à Lyon.

Ma mère parle la langue du libérateur et mon père, les langues d'Oc. L'une lit le Deuxième Sexe, l'autre Sartre.

A ma naissance, ils habitent en cité universitaire, le Fort Saint-Iréné, ex-Alliance Franco Chinoise où je pousse parmi une troupe étudiante dont je suis la première née, enfant de tout le monde. Ils Veulent construire un monde de Plus-jamais-ça; l'enfant en sera le symbole.

En 1952, j'ai un an. Mon père entre au Parti Communiste Français.

Et devient athée. Ma mère, quoiqu'anticléricaliste, pleure. Leurs études terminées, ils s'installent à la Croix-Rousse. Ma première sœur est née. Appartement canut. J'apprends la ville. L'urbanité soimême que la colline qui travaille. Institutrices un peu Freinet, battement



des métiers à tisser, cordonnier dans sa loge. Pendant dix ans, l'enfant est promise à un monde meilleur. Berceuses anglaises et Petites Bibliothèque Soviétique pour l'Enfance et l'Adolescence. Ils sont moins pauvres. Ma deuxième sœur est née. Notre mère chante Aragon, notre père le déclame; ce si mauvais poète français.

Une nuit particulière, notre mère nous secoue: "Vite, levez-vous! on vous emmène à la campagne. Les paras vont atterrir".

Toute enfance a une fin. En 1960, la mienne cesse. Me voilà expatriée dans un no man's land pour des raisons hygiénistes: la nouvelle architecture, ce sont les baies vitrées de banlieue.

1961: je cède ma chambre à un monsieur qui se cache. Je ne dois pas le dire aux voisins ni à l'école. Je lui apporte ses repas dans ma chambre et lui chuchote des messages. J'apprends les rudiments de la clandestinité politique. Cet homme est membre du FLN. Algérien.

Sur les murs, je lis: "Vive la dictature du prolétariat": je me dis: non, pas dictature.

Un ordre simplissime régnait à la maison: à l'homme, les affaires publiques; à la femme, les affaires domestiques.

1962: mon père est exclu du PCF pour soutien indiscipliné au FLN. La politique à domicile passe dans la dissidence. Le Parti n'a plus toujours raison. Nous apprenons les us et coutumes du stalinisme local.

J'entre au lycée Louis Lumière de Lyon; j'y apprendrai l'allemand et le Grec; ce sont les langues de la philosophie. Je porte une blouse avec mon nom brodé dessus; beige-bleue; bleue-beige. J'ai un laissez-passer: nom-prénom-numéro de la classe, emploi du temps, autorisations de pénétrer et de sortir du lycée. Grilles à l'entrée, petite porte. Apprentissage de la non-mixité.

Roger Planchon monte: "Le Brave Soldat Schweik".

Été 1963: Allemagne; j'apprendrai la langue sur place. Retour; Censeur à l'entrée du Lycée "Allez vous laver": maquillage interdit. Je rêve, en allemand, que je m'engeule avec le Censeur.

Je lis: "Le journal d'Anne Frank".

Au théâtre de Villeurbanne, on joue: "Le Vicaire", Rolf Hochhuth (6).

1965: re-Allemagne, avec ma sœur, cette fois. Hambourg. Famille fortunée, aimant les arts et les lettres. La dame est

prussienne. Elle est née à Dantzig. Ses ordres me sont une violence insupportable. Je change de famille d'accueil. Ça va mieux. On m'emmène à Berlin. Nous traversons dix frontières. Dans la ville, encore quelques ruines. Entre les deux murs, après-midi de chien. Souvenir enfoui d'angoisse. Retour à Hambourg; à chaque poste de douane, on note l'heure de passage, des fois que nous aurions dévié. Ma sœur parle maintenant allemand. Frau M. veut la garder. Elle ira à l'école et recevra une éducation allemande. Négociations familiales. Herr M. n'a jamais adhéré au parti nazi. L'année 65, ma sœur devient allemande. Steiner Schule et émancipation familiale.

Je lis Jacque Delarue: histoire de la Gestapo.

Depuis l'âge de quatorze ans, je réclame l'émancipation. J'ai découvert ce statut juridique qui ne donne pas de droits civiques, mais libère des autorités parentales. Refus. Je n'obtiens pas gain de cause, mais change de Lycée. Villeurbanne, municipalité socialiste, a un lycée mixte. C'est rare. J'entre en classe de troisième à Pierre Brossolette. C'est déjà mieux; mais insuffisant pour une adolescente rebelle.

Depuis deux ans, mes parents assurent, pour une université américaine, le cursus des études françaises. On m'envoie prendre l'air aux États-Unis. Avec une consigne: "Si tu te drogues, on te rapatrie!".

L'actualité qui nous vient de là-bas est alors le Vietnam, les mouvements noirs et la drogue. Une nouvelle écriture bouleverse la littérature: William Burroughs. En introduction au voyage, je lis: Le Festin Nu.

L'intelligentsia française est encore très anti-américaine.

Alice in Wonderland, spring 1967.

Le 3 Mars 1967, je mets pied à JFK Airport. Dans le boeing, on a projeté: Fahrenheit 451. Je vois des hommes noirs tirer les chariots à bagage. Je me dis: c'est l'esclavagisme. J'ai quinze ans et des. Première rencontre avec New York City.

Découverte d'un campus U.S. Bennington Collège, Vermont. Préfabriqués et batisses en bois, pelouses et bibliothèques. Ça ne ressemble à rien de connu. Je gagne ma vie comme baby-sitter et prends des cours d'américain

contre des cours de français. Je suis un cours de littérature allemande. Les jours sont longs, je ne sais pas quoi faire; dépaysement. Fin Mars, ma langue est en voie de me donner l'autonomie. Je lis alors: The Feminine Mystics.

Au campus, il y a des "Parties" tout le temps. Les garçons sont moins nombreux que les filles, confinés aux sections d'art. Ils sont gays. J'apprends le mot. Quant aux femmes, c'est la jeunesse soi-même! jeans de toutes couleurs, tee-shirts et chemises posées n'importe comment. Elles portent des boucles d'oreilles artisanales. Un style très précis, cette Amérique des années de libération. Elles viennent de tout le pays. Nous parlons sans arrêt.

Je fais partie des meubles désormais. Virées en discothèque. Les boyfriends se recrutent dans l'université d'à-côté: Yale. Nous parlons pilule, libération sexuelle, Vietnam, Noirs Beatnik. Elles écoutent des musiques incroyables. Le Velvet Underground vient de sortir un disque avec une banane en pochette. C'est la dernière drogue du moment: la peau de banane séchée et fumée. Tout le monde l'essaie et les avis sont partagés. Pas moi: j'étais, à des milliers de kilomètres très obéissante. Nous parlons des Indiens d'Amérique. Buffy Sainte-Mary chantait: "Now that the buffalo is gone". Ce sont les années Dylan-Baez. Les américains sont très accueillants: ils m'invitent de partout. Le point chaud est alors Berkeley. Je demande l'autorisation de m'y rendre pour l'été; refus. Je décide que je ne demanderai plus jamais d'autorisation. Ainsi fut fait.

Avril 1967, New York Birthday: au cinéma, c'est: "Who is afraid of Virginia Woolf". Dans les galeries, une signature:





Andy Warhol. Je consacrée: sweet sixteen.

Mes copines m'offrent un disque avec dédicace pour que je reste avec elles: Sergent Peppers Lonely Hart Club Band. Je dis: je ne reviendrai jamais en arrière. C'est la fin du semestre. La neige fond dans le Vermont. Adieux et rendez-vous d'été dans tous les états.

Mes parents ne l'entendent pas ainsi et d'ailleurs, ils n'ont aucune idée de la distance que j'ai prise. Ils m'envoient chez des amis à eux à Toronto, universitaires de gauche. Les enfants jouent de la musique et vont dans des écoles alternatives. C'est Juin et c'est la guerre des six jours. On m'offre un calendrier pour la route: S.N.C.C. Student Non-Violent Coordinating Committee. Les débats vont bon train. Je me prends d'amour pour les indiens du Canada.

Crochet par le Michigan. Le Middle-West m'enchanté. J'ai l'impression de larguer le vieux monde. Je resterais bien là. Chicago, village Hippy. Au ciné c'est: "Hells angels". J'ai un petit carnet spécial pour l'argot. Je me délecte.

Cambridge échanges linguistiques smart et rock and roll parties. Autour de moi les blancs ont peur. Emeutes noires dans le pays. Ils disent qu'il ne faut pas aller dans les "ghettos". Au cinéma jouait: The Trip; c'est la vision d'une drogue récente dont on dit qu'elle procure des hallucinations, le L.S.D que tout le monde appelle: l'Acid. Que je ne touche pas.

Depuis ces mois, j'ai fait une découverte de taille: l'adolescence ici avait un tout autre statut que chez nous. Les lois de chaque état réglementaient l'accès au permis de conduire à seize ans en moyenne, ainsi qu'aux boîtes de nuit et certains lieux réservés. Il y avait un espace qu'on nommait Teenage. C'était un statut. Je devins Teenager et j'acquis un statut. Teenagers et culture hippy se confondaient. Les badges avaient très bonne presse. Nous en portions des quantités. C'était ainsi qu'on était moderne. Il y avait des échoppes à poster, bourrées jusqu'au plafond. Tout ça me ravissait. C'était à moi. Mon territoire.

L'enfant de la gauche française se choisissait la contre-culture américaine pour terre d'élection. Son Nouveau Monde, à elle.

ALPHAVILLE, été 67.

New York, last stop. Une amie de Bennington m'attend chez elle, east - 14ème rue. Elle vit seule avec sa mère que j'amuse beaucoup avec mon accent frenchie, mes minijupes sans soutien-gorge et tout cet attirail hippy. Lavignia est une New Yorkaise populaire; suffisamment aisée pour s'être offert Bennington, suffisamment populaire pour habiter l'endroit pas encore sous les feux de la mode: l'east side. Août 67, Greenwich Village. Depuis le temps qu'on m'en parle. Mecque de la Nouvelle Gauche Beatnik.

Premier Amour, comme dans les romans, que je lirai plus tard, carrefour de tous les immigrés, de tous les radicaux du siècle. Pieds nus, nous courons sur le macadam, avec une halte au ciné du coin. Il est un fan de Godard. Nous voyons: Alphaville. Ce sera: La ville

de tous les commencements. Il fume une herbe qu'on appelle ici: pot. Liberté indescriptible. Dans les squares, du jazz à tous les coins de rues. Sur les trottoirs d'autres hippies font la manche, comme nous. Se saluent d'un sourire qui n'en finit plus. Ça s'appelle être heureux.

Dans un autobus qui longe la rivière, cette question: si tu devais faire un film, ça serait quoi? Il s'apprête à entrer dans une école de cinéma. Je n'hésite pas une seconde: "ça serait une femme, elle aurait le cancer. Elle n'en aurait que pour six mois à vivre, après elle mourrait. Pendant ses six mois de vie, elle vivrait si fort que cette intensité en soi, serait subversive. Elle n'aurait pas de prudence à avoir, puisqu'elle devrait mourir. Alors, on la mettrait en prison. On ferait ça. On lui volerait un bout de ses six malheureux mois de vie, pour l'empêcher de semer la subversion".

Ca y est, c'est la fin; il faut revenir en France. C'est la fin du voyage; je ne sais pas encore que c'est la fin de l'Utopie. Il décide qu'il vient avec moi. Et nous voilà dans cet avion de malheur qui me ramène au pays, en larmes.

DER WENDEPUNKT, automne-hiver 67-68.

Je file en avant-première à la maison. Crise. Ils me voient débarquer: une autre. Bardée de badges, un homme dans les bagages. Négociations délicates. Encore quelques semaines dans les montagnes, ma mère en chapeau. Ce n'est qu'un sursis. La rentrée des classes approche.

Un lycée français après ça, et en famille, c'est impossible. Un couperet. C'est autant dire: perdre son Amérique.

C'en est fini de l'autorité parentale que je récusais avant même le voyage. A fortiori après. Crises en la demeure. Il faut se battre pour tout. Dans ma classe, ma copine s'appelle Claire. Comme moi. Même âge, même prénom.

Un nouveau venu occupe mon paysage. Il rentre d'une fugue en Angleterre, où il vivait parmi les drop-out, se droguant -l'héroïne. Il connaît les poètes beatniks. Nous avons ça en commun. Il est trotskyste, à l'A.J.S. Il a deux amis, un garçon et une fille qui deviennent les miens. Trotskystes aussi, mais à L.O. Ils sont beaux, ils sont amoureux et ils sont enviables. Ils arrivent dans une

flamme: "On s'est levés à cinq heures 'du matin pour aller faire une vente ". Je me dis: c'est la première fois que je vois la vraie vie en France.

Mais en guise de vraie vie, me voilà enceinte. Ca nous fait une seconde crise familiale, pour cause de libération sexuelle. Cette histoire prendra tout l'hiver. Entre liberté séquestrée, échappées auprès de mes amis, avortement à trouver, concerts de jazz -Archie Shepp et Sun-Ra -.

Aux marches du Théâtre de Villeurbanne, des chevelus brandissent un journal, à la criée: l'Homme Fatal vient d'être assassiné. Nous ne l'appellerons plus que: Le Che.

L'avortement a lieu en Yougoslavie, dans un bel hôpital, méthode Karman. Et je reviens, des pilules socialistes plein les poches. Voilà, c'est pâques 68; je prends du repos avec ma sœur, après les violences de l'hiver. A la radio, nous entendons l'attentat contre Rudi dit, Le Rouge. Il y avait eu Malcolm X et il y a eu Martin Luther King.

Claire, ma copine de classe est d'une famille catholique, militante à gauche; J.E.C et Vie Nouvelle. Le soutien au FLN fut actif, l'enfant se souvient des cadeaux apportés par les algériens à la maison. Elle participe au catéchisme de la JEC où, dit-elle "se remet en cause la tradition intégriste de l'église"; ça a été important, parce que je m'investissais en rébellion. On réfléchissait sur les thèmes de l'amour, le flirt. Il fallait absolument que le premier soit le bon. J'avais besoin d'un lieu d'échange.

A la veille de 68, Claire n'est pas plus militante que moi. Son éducation est encore le "courant catho progressiste" et sa rupture avec la catholicisme se fait en Mai (7).

ZERO DE CONDUITE.

Des lycéens que je ne connais que de vue -nous nous parlions à peine -animent le ciné-club; ils doivent avoir un trou dans leurs programmes. Ils m'ont dit: "tu pourrais pas animer un débat ? 'D'accord. Ce sera: La question scolaire; c'est prévu pour le 3 Mai. J'aurais égratigné poliment la valeur scolaire, mélange répétitif d'anti-intellectualité et d'anti-créativité.

Il n'y a pas de télé chez mes parents; les intellectuels sont contre. Il y a la

presse et la radio; et les commentaires, d'abondance.

Dans l'agglomération lyonnaise, un seul lieu ressemble aux complexes universitaires modernes, made in U.S.A.: l'I.N.S.A., Institut National des Sciences Appliquées. D'ailleurs on dit: le campus. Où mon père enseigne. J'ai pas grand mal à avoir vent des remous de l'INSA, à l'instar de Nanterre.

L'INSA appelle à un meeting au campus, le 3 Mai. Je vais voir les gens du ciné-club: "Je ne peux pas faire le débat, je vais à la manif". "Nous aussi". Tiens ?

Claire était mon Alter ego. Nous voilà parties au meeting. Souvenir brumeux de foule. Chauffées à blanc. Retour au lycée; arrivent ceux du ciné-club, un garçon, une fille, se tenant par la main. Images d'amour dans la révolution.

Claire et moi, devenons inséparables; Claire et Claire.

Je suis retournée voir Claire. Nous n'avions pas échangé un mot sur Mai entre temps.



C.A.: "Raconte-moi Mai. C'est arrivé comment, pour toi ? A quel moment ?".

C.S.: "Mai ? C'était 68 ! C'est arrivé d'abord par la presse et par la télé; et c'était Paris. C'était le début de Paris. C'était le 22 Mars. Pour moi, c'était Cohn-Bendit sur les barricades. Et c'était les mecs qui pouvaient pas recevoir les nanas dans les chambres étudiantes. Tu vois, c'est vraiment parti de ça. Et puis y a eu tout un courant après. Je me suis engouffrée très vite. Et puis avec ma copine Claire, on s'est bien marrées".

On se marre encore rien que d'en parler. Les manifs, les tracts, les A.G., les piquets de grève: on faisait tout ensemble. La grève générale des lycées à quatre mains, pour un C.A.L.-22-Mars.

Première manif de ma carrière que ce 3 Mai 68. J'en avais vu avant. Je me souviens New York, une manif pro-américaine de soutien à la guerre du Vietnam que je vis défiler devant Central

Park. Moi, je n'ai jamais encore manifesté. Ça fait du bien d'être avec tous ces gens, à qui je ne ressemble pas encore.

A la radio, les nouvelles se succèdent. On entend ça en famille. On commente et on commente aussi au lycée.

L'action, les choix furent immédiats. Ce fut Dany Cohn-Bendit. Je l'entendis causer dans le poste, comme tout le monde. J'avais tout saisi: les positions, les enjeux. Mon choix était fait. Je n'en variais pas d'un pouce.

Si bien que lorsque je vis, plus de dix ans après, "Mourir à trente ans" - le beau film de R. Goupil - je n'y retrouvai pas mon Mai Lycéen.

Ces lycéens du ciné-club sont ...anarchistes. Des vrais, du groupe Bakounine. Où sont aussi des vieux, des étudiants, des pas étudiants. Un ou deux rodent à la sortie du lycée. Sur les murs d'école, je lis un beau matin: "LA PASSION DE LA DESTRUCTION EST UNE PASSION CREATICE", signé: BAKOUNINE. Adopté. Ils deviennent mes copains.

Les manifs se succèdent. Nous allons à l'A.G.E.L. pour les tracts et l'information; Association Générale des Etudiants de Lyon, siège de l'U.N.E.F. et de la M.N.E.F., restaurant universitaire, installés dans les locaux de la mairie du 3ème arrondissement; à deux pas de la Bourse du Travail 20, rue François

Garcin. Nous ne dirons plus que: L'AGEL.

Nous prenons possession de l'agitation au lycée. Nous faisons comme à Nanterre: les petits meetings aux récrés. Les cours se défont. Les rigueurs s'assoupissent sous ce printemps. Il était temps. On étouffait.

A la sortie du lycée, des garçons distribuent un tract: "Potache, révolte -toi !". Je ne connaissais pas le mot: Potache. Et pour la révolte, merci: c'est déjà fait. L'un deux porte un parka vert, il a des cheveux magnifiques, noirs, longs ronds autour du visage. Il porte une barbe, il est très beau. Il s'appelle Patrick, mais tout le monde l'appelle: Jésus.

Quelques jours plus tard, c'est un texte qu'on s'arrache devant la grille. Nos copains de bakounine vendent: Le Manifeste du 22-Mars. Immédiatement épuisé. R. et A. courent dans tous les sens; F. et J. aussi. Le héros le plus populaire du groupe Bakounine apparaît dans les alentours. Un étudiant en socio fait le lien entre Nanterre et Villeurbanne. Les lycéens de Bakounine ont un truc bien à eux, d'entre-soi. Nous sommes certes copains, nos positions sont communes; mais il y a quelque chose que nous ne partageons pas, Claire et moi avec eux. Ils rient beaucoup et s'activent. Ils racontent des choses de leur local, où ils sont tout le temps. Nous ne connaissons pas ce "local".

Puis J. est enlevée par son père. Il la séquestre à la campagne pour qu'elle ne s'insurge pas dans Mai. Je n'ai plus jamais revu J., privée de Mai par un père jaloux.

Les filles avaient du mal à exister, en ce temps-là.

Un seul lycéen stalinien, pour tous ces soixanthuitards: il n'y avait pas de risque de nous empêcher de révolutionner à notre aise. Le rapport des forces n'a jamais vacillé dans ce lycée, ni dans les autres établissements de Villeurbanne. Il y avait Charrial où L. menait son affaire fort bien. Il chantait: "Ma graine d'anar". Il y avait un lycée technique. Ils venaient nous voir pour coordonner les efforts. Il était aussi contaminé par la fièvre libertaire. Ce fut une réussite complète. J'ai appris à faire des piquets de grève. Nous sommes passées dans les classes dire: On arrête tout. Et fait venir en renfort nos copains étudiants.

Ailleurs, les lycéens n'avaient pas cette chance.

Je n'ai pas souvenir de CAL communistes, comme Claire. Nous étions si massivement majoritaires qu'ils n'emportèrent aucune résolution, que nous n'ayons acceptée. Il y eut des lycées modérés. Récamier était de ceux-là. Les CAL modérés entrèrent tard dans le mouvement et se distinguaient en cela, qu'ils ne quittèrent jamais les revendications corporatistes. Ils admirent la

La passion de la
destruction est
une passion
créatrice

BAKOUNINE

Participation. Nous apportions avec nous, une critique anti-autoritaire du lycée, et ce Tout-Politique qui faisait Mai et nous apportions le vent du large. Aux lycéens moins libres de leurs mouvements, nous apportions les nouvelles des soviets d'à-côté, camarades Etudiants et Ouvriers. Si bien que lorsque les lycées furent en grève et se mirent à débattre d'un projet de société, reconstruisant une école meilleure, mon intérêt cessa. J'ai quitté le lycée pour m'installer à la fac. Occupée. C'était Mi-Mai.

Du 3 jusqu'à Mi-Mai, nous avons constitué un CAL-22-Mars et préparé la grève générales des lycées de l'agglomération. Lycées classiques et techniques. Ça y est. Tout le monde en grève. Les débats dans les classes, hors les classes; les Assemblées Générales. Les enseignants, l'administration: ils n'ont plus qu'à nous écouter. Quand ils nous écoutent et que même certains veulent parler -"Chacun de nous est Concerné" (encore un mot magique de Mai) , Claire et moi sommes allées voir ailleurs si nous y étions.

Nous y étions. Nous nous décrétions instance organisatrice au sommet, c'est-à-dire: à la fac. Si bien qu'à ne parler que de Mai, de l'heureux temps de Mai et de l'événement, d'abord, c'est du 3 au 10 mai à peu près. J'ai envie de dire: je ne sais plus ce qui s'y passe concrètement. D'abord je découvre ces lycéens de Bakounine; surprise et bonheur. Pourtant, nous ne devenons pas les mêmes. Claire a là-dessus les idées plus claires que moi. Ça tient à nos itinéraires différents, après. J'en ai tant oublié que sans elle, c'est comme si ma mémoire s'absentait. Claire est, sur le Mai lycéen, le nôtre éloquente. Elle n'a pas fait de vieux jours dans les ersatz de Mai que, de toutes manières, nous ne retrouverons pas.

- C.S. (c'est elle): "Ce qui m'a plu, c'était cette éclosion. Des gens qui s'exprimaient, qui avaient envie de tout remettre en cause les structures, la hiérarchie. Que ce soit dans les entreprises ou la hiérarchie à l'école. J'ai tout de suite adhéré à ça, sans une réflexion politique. Ça s'inscrivait dans un parcours déjà fait. Le vocabulaire était pas politique. J'ai découvert ce que voulait dire le drapeau rouge, au cours de Mai. Je savais ce que c'était que les communistes; je savais ce que c'était que les mecs de droite.

"Très vite, je suis devenue responsable sur Brossolette, des Comités d'Action Lycéens et j'ai découvert le monde étudi-

ant que je ne connaissais que par ouï-dire. Au lycée, on a fait des tas d'A.G.. Je disais: "Il faut qu'on choisisse nos profs, il faut brûler les livrets scolaires. C'était la notation. Donc: on ne contrôle plus rien, travail de groupe. Il faut changer les profs ou il faut qu'on les choisisse, qu'on choisisse le proviseur. On n'a rien écrit. On a fait quelques tracts, mais je n'en ai aucun. On était en Première, A. était en philo: l'Anar de service. On a rencontré les mecs de la fac tout de suite et c'était "les grands"! Ils avaient plein de choses à nous apporter. J'allais écouter dans les A.G. de la fac ce qui se disait, et après, je le transcrivais pour les lycées.

"Ce nom de Comité d'Action lycéen, je pense qu'on a suivi le mouvement. Ça venait certainement de Paris. Je pense que j'ai entendu ça à la fac, parce qu'en l'espace de trois ou quatre jours, j'ai fait ma conscience politique. Car sur le tas, c'était un démarrage émotif. J'ai pas de souvenir de première manif. J'ai des souvenirs de tas de manifs. J'ai des souvenirs de mots comme hop-hop-hop. J'ai le souvenir de services d'Ordre. Parfois, je faisais partie du service d'ordre. Et j'ai le souvenir que notre pire ennemi était les communistes et non pas le gouvernement de droite".

- C.A.: "dont on se foutait comme d'une guigne".

- C.S.: "C'était plutôt les communistes, avec leur aspect rigide. Je fais un lien, moi bien sûr tout de suite, avec la religion. Avec le carcan d'une religion. Ça peut s'apparenter. J'ai le souvenir de joies. Et de manifs. Les manifs, c'était associé au mouvement, à la joie, à la liberté.

Les drapeaux noirs, c'était l'Anarchie. C'était les anarchistes. Et on était très potes. Eux, c'était nos copains. Ils avaient les drapeaux noirs, je me rappelle; on était bien avec eux. On avait des affinités par rapport à leur esprit plus libre, notamment leur refus de certaines contraintes; et leur refus de vouloir créer des mouvements dogmatiques, puisque le Mouvement du 22-Mars, c'était le mouvement de la liberté. Les maos et les trotskystes, je me rappelle qu'ils faisaient chier tous les deux. Nous, on supportait que - c'est pour ça qu'on était très sectaires - c'était vraiment: les anars et le 22-Mars. Et le restant, ils nous emmerdaient. Si je raisonne pour moi, le dogme ou ma conscience politique étaient très minces. Elle était aiguë. Ma conscience réflexive était aiguë. Ma conscience théorique était ténue. C'est pour ça qu'on

L'ANAR DE SERVICE

a adhéré: parce qu'on n'était pas, non plus, trop prisonniers, nous, de ces schémas. Beaucoup moins que les Trotskystes, beaucoup moins que les Maoïstes qui, eux, avaient déjà un dogme beaucoup plus fort que le 22-Mars. C'est pour ça que le Mouvement du 22-Mars, c'était pour moi: l'éclosion. C'était le printemps. C'était le bourgeon qui éclôt sur la branche et qui voit tout en rose autour de lui. Ou tout en blanc, comme une fleur de pommier ou de pêcher. Ça correspondait bien à l'image des lycéens. Moi, j'ai découvert et j'ai appris en même temps. Et ça, c'est merveilleux, quoi. C'est des moments que je n'oublierai jamais et qui je crois, ont beaucoup influencé mon regard sur la vie après. Il y avait J., une belle fille brune, vive avec une petite voix. Il y avait F., la copine d'A. Elle était d'un milieu prolo, ce qui n'était pas notre cas. Vis-à-vis de nous, elle était un petit peu en réserve; on était les intellectuelles. On avait l'allant de notre classe où la parole est l'apanage du pouvoir, l'apanage du savoir. La faculté d'exprimer même si tu dis des conneries, ou si t'as pas tous les mots, tu y vas: tu as l'allant, parce qu'on était d'un milieu où les gens parlaient; où on se parlait. Pourquoi c'est comme par hasard nous deux qui avons tout organisé ?".

-C.A.: "Du jour au lendemain tu fais tout, tu as argument sur tout, tu organises tout. t'as jamais dit un mot avant. Et tu la boucles aux militants, en plus."

Pendant ce temps, ça débraie dans les usines. La fac est occupée. Le Parti Communiste Français n'a pas encore jeté ses troupes dans la rue.

LA REPUBLIQUE DES ENFANTS (Pour Janusz Korczak).

Les Comités d'Action Lycéens, c'est un mot qui nous vient en effet du 22-Mars



de Lyon. Groupe Bakounine + ex-J.C.R. = 22-Mars. Dans le groupe Bakounine, c'est notamment Michel qui fait le lien avec Noir et Rouge. Il y en a d'autres, bien sûr. Il y a des gens de l'INSA, de vieux compagnons de l'ancien groupe Elisée Reclus qui ont traversé le siècle, nos lycéens, des étudiants d'histoire et de socio, et d'autres encore.

La J.C.R. (Jeunesse Communiste Révolutionnaire) de Lyon a peu de choses à voir avec Paris. Elle est dissidente. Ses dirigeants nationaux gardent encore le souvenir cuisant de sa fondatrice et les anciens de l'U.E.C. se souviennent aujourd'hui fort bien de la pertinence incisive qu'elle leur infligeait dans les débats au sommet. La J.C.R. lyonnaise était Luxembourgistes - appellation de mon crû - et F.G.E.R.I., à savoir, la mouvance réunie à La Borde autour de Félix Guattari à l'aube des années soixante. Ça change tout, concernant le creuset politique de Mai-68 dans cette ville. De quoi nous lycéens, héritions. Si bien que Conseillisme et Psychanalyse dans la J.C.R. devint aussi Conseillisme et Psychanalyse dans les CAL. Les sigles nationaux étaient les mêmes, les canaux de la passation étaient les mêmes qu'à Paris, mais les définitions DU politique étaient tout autres. Il y eut la même distance entre les J.C.R. parisiennes et lyonnaises, qu'entre les CAL de Lyon (8). Le 3 Mai, la J.C.R. s'auto-dissout pour fonder le 22-Mars avec le groupe Bakounine. A quoi se joignent à ce noyau, des gens venus d'autres itinéraires des sixties.

Noir et rouge, tout le monde connaît ça aujourd'hui. C'était un anarchisme aucunement oecuménique, tout autant dissident de la F.A. Si bien que s'agissant des lycéens, plus encore que des étudiants, l'anarchisme dans Mai était fort souple.

Il m'importe de redire ce corpus avec la fierté qui lui est due, à l'heure où la majorité des productions sur Mai, s'efforcent d'effacer dans le vague les oppositions d'alors, les enjeux et la désuétude des outils que d'aucuns requéraient.

Quant au Luxembourgistes, mon féminisme actuel n'est pas mécontent que la Grande Femme de la pensée politique fut élue par ces aînés, quoique sur la triple dénégation de son sexe, de sa nationalité et de sa judéité. Ils étaient, comme Rosa Luxembourg, marxiste. Ni elle, ni eux à sa suite, ne firent de chacune de ces identités, une expression politique. Choix inconscient ? Car ce que

nous savons aujourd'hui du rapport des femmes à la pensée, de la constitution sexuée des savoirs et de la définition de l'intellectualité pour les femmes n'est pas sans rapport ni effet sur ces choix. Ce n'était certainement pas, en revanche une Rosa Luxembourg revue et corrigée pour les besoins du look féminin du marxisme, d'alors ni d'aujourd'hui. C'était une Rosa Luxembourg anti-Léniniste, ce par quoi le groupe Bakounine pouvait s'y retrouver; une Rosa Luxembourg de la Démocratie Directe, une Rosa Luxembourg Spartakiste - et cette JCR se disait spartakiste - Berlin assassinée. Lorsque beaucoup plus tard, je demandai à sa fondatrice, ce qu'il en était pour elle, de R.L. penseuse sexuée, elle qui à aucun prix ne serait féministe, m'en dit: "Je lis R.L. à partir de 1959-60, dans le texte. Je pense que c'est le seul théoricien marxiste qui ait suivi Marx au point où il était resté, afin de poursuivre, avec des données que Marx n'avait pas, en particulier sur l'impérialisme? C'est la seule analyse de l'impérialisme qui tienne debout. Bien avant, j'avais lu une vie de R.L. La lecture de R.L. était très importante pour moi, parce qu'elle caractérisait le marxisme moderne".

Ce à quoi, obstinée, je demande:

- "Son sexe t'indique quoi ? Est-ce qu'il est présent ?".

- "Oui et Non. Oui, en ce sens que je pensais qu'aller si loin, c'est-à-dire, aller jusqu'au bout dans la recherche du sens, seule une femme peut le faire, vu qu'elle n'a pas d'intérêt de pouvoir. Ce qui bloque la pensée masculine dans l'acheminement vers le sens, c'est que à un moment donné de sa carrière, sa notoriété, son image de marque, compte plus que la vérité" (9).

Je reviendrai sur quelques uns des aspects non - événementiels de Mai. Pour l'instant, il convient de cadrer le B-A-BA qui fut nôtre au fil des jours de Mai. Nous n'étions, nous lycéens, pas tout à fait tombés de la dernière pluie, en somme. Spontanistes ? Voire. Naïfs ? Pas plus que ça.

Donc, Claire et moi œuvrons de toutes nos forces à la grève générale des lycées: cette République des Enfants. Comité d'action, c'était le mot-clé de l'époque.

A quel point le PCF était une antiquité à nos yeux est difficile à exprimer aujourd'hui. C'était une institution établie, tout comme les autres grands partis: de l'establishment. Avant la récupération; avant qu'il ne descende dans la rue. Car dès lors, ce fut bien autre chose.

ROSA LUXEMBOURG



Pour décider de la grève générale de tous les lycées de l'agglomération, rien de plus simple: il suffit pour ça, que ce soit 68, d'être au moins deux, avec quelques complicités, une fac occupée pour s'y réunir, d'y trouver une salle de cours vide avec un tableau noir, d'y dresser la liste des établissements secondaires, ainsi qu'une évaluation de son effectif. Vous calculez alors combien de piquet il vous faut. Vous faites l'inventaire des forces lycéennes. Et on complète avec les étudiants. Peut-être qu'alors, on tire un tract pour répandre la nouvelle. Peut-être que d'autres CAL viennent se les répartir, que vous vous y mettez aussi. Heureusement, vous n'avez pas prévu d'occuper les lycées: vous vous seriez ennuyé. Le cœur de l'événement, où ça palpète, c'est dans cette bonne vieille université du centre ville.

Il y a plus de vingt lycées; ça fait du travail.

Depuis quelques jours, nous avons élargi nos connaissances dans le 22-Mars, des anars à l'ex-JCR. Nous commençons à identifier les gens selon des critères fort peu froids: qui on voit où, qui avec qui, concernant les réseaux. qui tire les tracts à l'AGEL; qui les apporte et distribue quoi. Notre autonomie politique se réalise en une semaine. Ajoutant, au décryptage des réseaux qui est égale-

ment une géographie des soixantuitards, la grammaire qui se scelle ici du désirable et de l'indésirable. Les hommes et les femmes, comment ils sont, ensemble et séparément.

Peut-être que la fac n'est pas encore occupée lorsque nous arrivons toutes deux à l'AGEL chercher des tracts. Nous trouvons là une connaissance qui répond à notre soif d'information: "les étudiants ? Ne vous en occupez pas; vous ferez mieux qu'eux". Nous nous interrogeons du regard, ébahies. Une seule explication: il est vraiment démoralisé !

Nous commençons à avoir pignon sur émeute. Les enragés des premiers jours pouvaient-ils imaginer qu'ils seraient si vite relayés par les lycéens ?

La fac est occupée depuis deux jours lorsque nous préparons cette grève. J'y vois là, dans l'euphorie de la réussite, parmi les plus belles images que je verrai jamais. Je me souviens très bien de certains qui devinrent mes amis, à ce moment là que j'y vis pour la première fois dans des accoutrements qu'ils n'auraient jamais plus, et pour cause. Je veux dire cet ensemble de fatigue et de brillance dans l'événement. J'y remarque l'homme qui deviendra mon amoureux d'Après-Mai, lorsque Mai sera fini. Les amours de Mai ne ressemblent à aucunes autres.

Depuis le 3 Mai, je continue d'habiter chez mes parents. Je n'y fais que de furtives apparitions, mais j'y ai pied-à-terre. Plus pour très longtemps.

- C.S.: "En effet, on avait organisé la grève et on a fait, bien sûr les piquets de grève devant Brossolette. Je crois que mes parents avaient été convoqués au lycée, en disant: "votre fille a des comportements insensés: elle est leader". On avait été à Charrial. Le proviseur avait une peur bleue de nous".

- C.A.: "ils ont essayé de bloquer la grille".

- C.S.: "absolument".

- C.A.: "On passait goutte à goutte; ce fut, finalement, une demi victoire parce que la négociation fut. On entre dans le lycée, mais il n'y a pas de cours; on parle et on fait des A.G."

- C.S.: "voilà, on fait des A.G."

- C.A.: "et y avait tous nos profs et parmi ces profs, y avait des communistes".

- C.S.: "absolument: prof de gym".

- C.A.: "alors y avait les vrais communistes staliniens qui plaidaient et y avait

aussi tous ces profs de bonne volonté pour nous; et Niet, Niet! on n'en voulait pas, tu te souviens ?".

- C.S.: "oui oui notre ennemi moi j'ai le souvenir que notre ennemi, c'était les communistes".

- C.A.: "et tu te souviens qu'on est allée faire piquet de grève au lycée du Parc, qu'on s'est fait tabasser ?".

- C.S.: "en effet, je m'en rappelle".

- C.A.: "parce que là bas, y avait les classes prépa."

- C.S.: "c'est vrai qui préparait leur truc".

- C.A.: "c'avait été plus dur que dans les autres lycées".

- C.S.: "oui c'est vrai, j'avais occulté les lycées, piquet de grève dans les lycées. Mais c'est vrai en effet, je me rappelle. Et on coordonnait toute l'action. On la coordonnait à la fac qui nous prêtait - enfin, ils nous prêtait ! On investissait les lieux, quoi !".



La mémoire. A deux forcément, c'est mieux. Et à beaucoup, ça serait encore bien mieux.



Cette grève gagnée, nous ne nous sommes pas attardées un jour au lycée et nous n'y sommes plus revenues que les derniers jours de juin, pour la clôture de l'année. Alors pourquoi ce départ, après avoir mis le secondaire en mouvement ? Les débats corporatistes ne me tentaient pas. On disait "participation", à l'époque. Nous étions contre. Cependant, mêmes les modérés parmi les lycéens avaient beaucoup à dire. Concernant l'enceinte du lycée, son fonctionnement, l'enseignement, la teneur était intéressante. Si ce n'avait été Mai... Car aussi avancés soient-ils, là n'était pas la question qui nous animait. C'était la révolution. Le lycée devait rejoindre la vie, non l'inverse. Et la vie, c'était pour l'heure, à la fac et dans la rue.

C'eut été mortellement ennuyeux de piétiner à vouloir reconstruire un lycée meilleur. Nous ne voulions rien de tel, mais plus de lycée du tout. Il y avait une force de la critique qui aujourd'hui se dérobe. Notre perspective n'était pas aux griefs à exposer aux autorités tutélaires. Nous l'avions fait aux premiers jours, et dès les grandes manifestations de rue, nous débordions le strict cadre interne. Notre tâche était accomplie. Nous pou-

vions rejoindre nos copains.

A la fac, venaient les CAL des divers lycées, aux informations, pour les tracts et la suite des événements. C'est la République des Enfants: des gamins qui n'ont jamais ouvert la bouche jusqu'ici, s'y risquent. Ils parlent. Dans leurs classes. Avec leurs profs, ou contre. Avec l'administration, et plutôt contre. Ils font des comités par thème, ils débattent. En cela, c'était un échec pour nous, puisque le désir révolutionnaire était ainsi canalisé, contrôlé. Nous nous sommes enfuies pour préserver ce désir. Mais pour d'autres qui voulurent bien jouer le jeu, ce fut une aubaine et sans doute, ce temps fut capital pour eux aussi, de là où ils étaient. Nos copains anars dans les lycées en firent autant. Ce fut un mouvement. Mais dès que le gros des effectifs entra en action, l'ensemble s'en ressentit considérablement. Les uns disaient: "nos profs sont d'accord avec nous, on sait plus quoi faire". Ça nous consternait. Mais c'était exact: nombreux étaient les enseignants qui soutenaient les élèves.

Si bien que Claire et moi, le souvenir de la fac prédomine.

- C.A.: "apparemment; t'as l'air d'avoir quitté le lycée assez tôt, en Mai ?".

- C.S.: "Oui, très vite. Je faisais sans arrêt des aller et retours lycée - fac, lycée - fac. Alors tout ce que j'apprenais à la fac, je la traduisais au lycée".

- C.A.: "Et le lycée était occupé ?".

- C.S.: "je n'ai pas le souvenir d'avoir occupé le lycée. J'ai le souvenir d'avoir fait des A.G., le souvenir d'avoir refusé de faire cours; de dire: bon, on a un cours, mais on parle de ce qui se passe. J'ai pas le souvenir d'avoir occupé. Par contre, la fac".

Je ne sais pas où sont passées les archives, si tant est que quelqu'un parmi nous ait eu ce souci, dans un mouvement qui était d'abord explosion de présent. Il y eut des tentatives sous influence gauchiste dans d'autres établissements. Mais l'ensemble ne faisait pas le poids avec la force du rire, du jeu, du plaisir, de la dérision des lycéens. Le mouvement lycéen était créatif. Il jouait..

Bien sûr, les militants "en carte" tentaient de garder le contrôle, de rester avant-garde, fussent-ils anarchistes. Mais rien n'a tenu. C'était une marée et tous les repères craquaient. Nous aimions l'anarchisme parce qu'on pouvait jouer. Pas comme ensemble de morale,





de préceptes; pas comme corpus idéologique. Nous dévorions ses vers sur les murs. Mais il faut dire que c'est ainsi que le mouvement lycéen fut exactement typique de 68. C'est dans le mouvement lycéen que se lit tout ce qui n'est pas dix-neuvième siècle dans 68; tout ce nouveau car nous reprenions comme nôtre immédiatement les alchimie d'un peu de situationnisme, un peu d'anarchisme, beaucoup de 22-Mars dans ce qu'on ne peut plus prononcer aujourd'hui: la fête. Cette fête qui nous venait de la Révolution Française, que toutes les explosions révolutionnaires connurent; qui était pour nous, l'unique vérité: une révolution dans l'ennui, vous pouvez vous la garder.

Inutile de dire enfin, qu'en dehors du mouvement lycéen, mes copains étudiants avec leurs quelques années théoriques, n'avaient pas encore découvert l'amérique et qu'il me fallut mettre au rencart pour quelques temps, mes goûts alors mal vus. L'Amérique, dans la gauche française, dont l'extrême-gauche était une part, c'était un peu tocard; intellectuellement peu convenable. J'oubliai l'Amérique. En Mai, l'Amérique était ici et maintenant.

AWORKING CLASS HERO (is something to be).

Pour l'instant, nous somme aux alentours du 13; peut-être que le P.C. a ouvert la contre-offensive en manifestant. Nous sentons le roussi. Premières inquiétudes. Et nous, les petites qui n'étions pas vraiment une génération spontanée, nous prenions là notre plus gigantesque leçon d'histoire. Tous les récits à domicile des ignominies staliniennes ne pouvaient me laisser présupposer ce qu'il en était d'une pratique cinquantenaire putschiste. Bien sûr ce n'était pas l'Espagne; ce n'était pas Barcelone 37. Mais pour nous, jeunes de la Vieille, aussi peu ouvriéristes que nous ayons pû être, nous ne l'oublierons jamais. Ce qu'il nous ont fait. Jamais.

Je me souviens: "les Travailleurs sont dans la rue". Stupeur... Quelle réduction ! Déjà, rien que de les appeler travailleurs: comment ? Ils n'étaient que des travailleurs ? Même en 68 ? Pas des insurgés comme tout le monde ? Pourquoi pas des Enragés ? Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Des "travailleurs" ! C'était ridicule; Nous aussi, dans nos lycées, nous somme des tra-

vailleurs. Et justement, 68, c'est après que ça commençait. Tout le reste, après le travail des travailleurs. Ce temps de Mi-Mai est voué à la préparation des grèves ailleurs. A l'entrée dans mon paysage des ouvriers en grève, des ateliers; bref, du salariat. Ce qui n'est pas rien quand on est lycéen et pas prolétarien. Il est voué aux activités dans la fac; débats et conflits. Manifestations. Piquets de grève à la Rhodia. Ou est-ce ailleurs ? Un piquet de grève dans une usine ! Il ne manquait plus que ça ! La découverte de la CGT que je reconnaîtrais désormais à trois lieux; rien qu'au style. Les gros bras. Les services d'ordre. Et les stupidités qui pleuve alors, de leur bouche.

- C.S.: "je me rappelle, dans les manifs, de m'être fait cogner dessus par le service d'ordre de la CGT. Et je me rappelle, pour aller au lycée Brossolette, je passais rue Racine et y avait des ouvriers en grève; et quand je passais devant les usines - y avait la Sigma -, je m'en rappelle très bien maintenant, qui n'existe plus - y avait la Sigma et y avait les ouvriers en lutte. Et moi, je passais: "OUVRIERS et LYCEENS, MEME COMBAT". Et ils m'attrapaient par les mains (rires), tu sais, j'étais toute minette, tu vois, ils disaient: ouais, vous avez raison, il faut continuer ". Oh ! Mais c'était très gai !

- C.A.: "Tu es allée, toi dans les usines?"

- C.S.: "Oui, bien sûr".

- C.A.: "Où, alors ?".

- C.S.: "J'ai été à Feyzin, à Rhône-Poulenc".

- C.A.: "A Feyzin ?".

- C.S.: "Ah oui, ben on a... la bonne parole. Et on leur disait: ETUDIANTS OUVRIERS, MEME COMBAT" et on étaient convaincues qu'on avait raison. Et ils nous disaient: "Ouais, c'est bien ce que vous faites; regardez ! Nous aussi ! Il faut libérer les masses populaires; il faut qu'on puisse s'épanouir. Bon c'était pas un discours très rationnel, à ce niveau-là".

- C.A.: "Et Rhône-Poulenc ?".

- C.S.: "Rhône-Poulenc, c'était l'industrie, à ce moment là, il y avait beaucoup d'ouvriers".

- C.A.: "On n'était pas ouvriéristes, pourtant ?".

- C.S.: "Non mais c'était le rapprochement Etudiants-Lycéens-Ouvriers; et alors, bien sûr, on se heurtait aux types

de la CGT qui, eux, sentaient bien qu'il fallait qu'ils rattrapent le courant. Mais d'un autre côté ça allait trop loin. Ils avaient une conscience de classe bien plus forte que la nôtre, en disant: on mélange pas les classes; hein ? Il y a les ouvriers et les étudiants".

- C.A.: "Et nous, on n'y croyait pas".

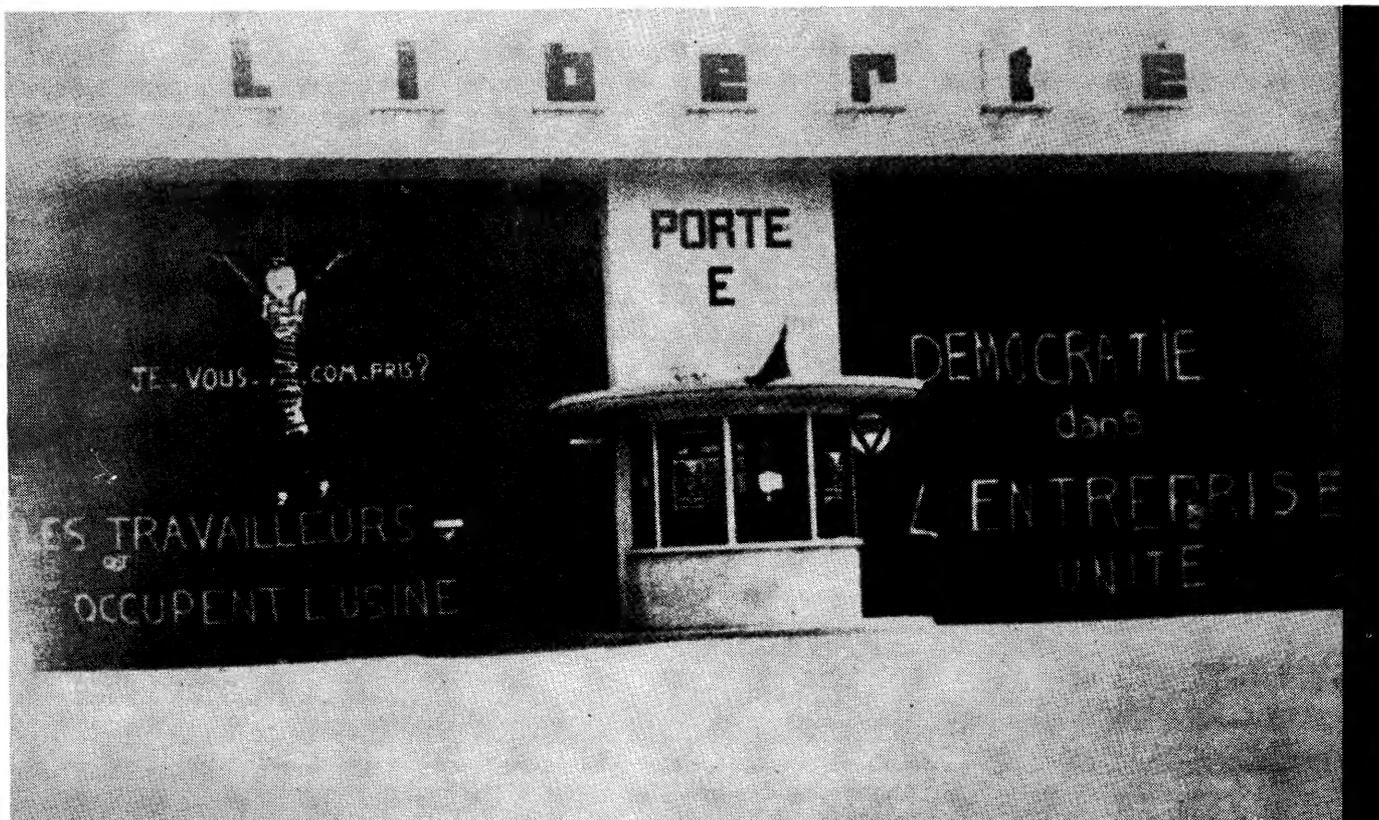
- C.S.: "Et nous on le croyait pas. On disait: mais c'est eux qui débloquent. Nous on n'est pas des petits-bourgeois; la preuve ? Regardez: on se bat avec vous. La preuve ? On organise des piquets de grève. Comment voulez-vous que des petits-bourgeois...Tu vois, c'était émouvant. C'est émouvant, parce que c'était aussi notre capacité à raisonner sans frontières. Notre capacité à vouloir abolir les schémas traditionnels ; et en ça, c'était juste. C'était juste sur la démarche. C'était juste sur le regard neuf. C'était : il faut être résolument moderne."

-C.A : " C'est une magnifique formule ; il faut la garder : la capacité à raisonner sans frontière. C'était ça, exactement ; il n'y avait aucune frontière."

-C.S : "C'était juste ; en ça, c'était juste. Alors bien sûr, c'était juste parce que nous, on ne vivait pas les frontières comme les autres les avaient vécues. Donc eux, ils les voyaient les frontières. Et nous on ne voulait pas les voir. C'est pour ça qu'on disait : mais elles ne sont pas là ; ou, si elles sont là, et bien il faut les casser ! Et c'est en ça qu'il y a des gens qui ont pu adhérer, parce que c'était une illusion. C'était quelque chose de phénoménal. Et c'est pour ça que ça a unanimisé : parce que c'était hors des schémas battus. C'était hors des normes. C'était hors d'une pensée traditionnelle. C'est pour ça qu'il y a eu une adhésion."

-C.A : " C'est pour ça qu'on a fait tout exploser, que c'était la fin des schémas traditionnels de la politique. Moi, je dis que c'est la fin du XIXème siècle. C'est pour ça que je pense que nous, les lycéens, on étaient les mieux aptes de tout le monde ; on était le mouvement le plus moderne. On n'était pas passés par des organisations politiques".

Et c'est ainsi que nous apprîmes, ce qu'il en était du Parti contre les travailleurs. Mais c'est ainsi que nous avons, par surcroît, gagné Grenelle pour les dits travailleurs.



La porte principale de l'Usine BERLIET, maintenant R.V.I.

CELINE ET JULIE VONT EN BARRICADE

S'il y a une date que j'ai retenue, c'est bien le 24 Mai.

Ca craquait de partout ; tout le monde se mettait en grève l'un après l'autre. Usines, théâtres, cigarettes, essence.

L'un, chapeau noir sur la tête, gardait le bureau du Doyen, nonchalant. L'une, courait dans les allées de la fac; quelqu'un avait tout d'un beatnik U.S. Une autre, sur le perron de la fac de Lettres, disait: "On va occuper la Rhodia". Tel autre, dressait l'état-major des postes d'occupation des locaux; les uns sortaient du champagne des caves du rectorat, d'autres s'époumonaient dans un mégaphone qu'à Nantes, la manif devenait houleuse; un autre encore, philosophait parmi les jets de pierres; un dernier avait l'œil sur Ordre Nouveau/ Et la paranoïa, ceux qui voyaient des indics partout.

L' amphî. Quinet ne désemplassait pas. On débattait tout. Jamais une décision tout seule. Les répartitions du pouvoir n'étaient pas tout à fait transparentes; chacun couvrait sa petite affaire; mais surtout, aucune prise en charge du voisin, en Mai. Il fallait devenir majeur tout de

suite, savoir ce qu'on voulait, chacun, tout de suite, décider, le défendre et se défendre.

A la fac, nous y dormions. Je travaillais à l'imprimerie: on ne reste pas à rien faire dans des moments pareils. Je vendais, à l'entrée devant la grille, parmi des stands en tout genre, la littérature de l'époque. Affiches des Beaux-Arts, manifestes, tracts à n'en plus finir.

Mes copains trotskystes de l'hiver y étaient aussi. Celui de l'A.J.S. ne me parlait plus: j'étais tombée trop bas. Ceux de L.O., dévoués encore à leur organisation, n'étaient pas loin de larguer les amarres. Notre ennemi commun: le PC. Une violence venue des décennies de saloperies à l'Histoire qu'à quelques uns, nous avions tôt fait de reconstruire. Et les gauchistes en carte. Il fallait sans arrêt, veiller à ce qu'ils ne nous concoctent pas une entourloupe, au détours d'une A.G., d'un tract. Ils étaient très factieux. Nous avons eu du mal à faire vivre Mai, contre eux. Parce qu'ils n'évaluaient pas la révolution comme nous. Les Affiches de Mai étaient belles. On riait tout le temps. Je me souviens surtout les rires.

Puis, nous partions d'un pas décidé de la fac, manifester. Et ça y allait: l'Internationale, les drapeaux noirs - et rouges -, les slogans.

Les transports étaient paralysés. Je ne passais plus à la maison qu'une fois tous

les trois jours. Personne ne me demandait rien. Nul n'aurait pu me retenir. C'est alors que ma dernière sœur, 11 ans, me dit: "Claire, pourquoi le Parti Communiste, il est méchant ?" Je donnai ma première pédagogie pour petite classe.

- C.S.: "Et l'occupation du bureau du Doyen ! Gerson, piège à cons ! Je me rappelle avoir passé une nuit dans le bureau du doyen".

-C.A.: "les hommes étaient comment ? Raconte-moi un peu: est-ce qu'ils étaient beaux ?".

- C.S.: "Je n'ai aucun souvenir de la beauté des mecs. J'ai pas du tout été marquée par ça. J'ai été marquée par le discours politique; j'étais marquée par la violence des mots; j'étais marquée par leur gestuelle. J'étais marquée par tout ce qu'ils racontaient dans les A.G. C'était un moment d'Euphorie; c'était un moment de vie pleine. Moi, j'ai vécu: Veni, Vedi (rires)...".

- C.A.: "Et les cocktails ?".

- C.S.: "Cocktails Molotovs ? (rires). Alors où est-ce que j'ai vu ça ? Ben, à la fac ! Quand ils en faisaient. Moi, je savais pas en faire mais j'ai vu. Et c'est




vrai qu'en effet, moi j'en ai pas réalisé. Mais vu "Les Grands" en réaliser".

- C.A.: "On chantait ?".

- C.S.: "Oh, écoute, je pense qu'on chantait l'Internationale souvent (rires). Je pense qu'on la chantait beaucoup, beaucoup, beaucoup".

Quelqu'un chantait la Jeune Garde. Quelqu'autre: El Ejercito Del Ebro.

- C.A.: "Comment on circulait en Mai ?".

- C.S.: "Ah, alors ça ! c'était la grève. Je ma rappelle, la pénurie d'essence. Et le stop. Alors beaucoup, beaucoup de stop. Et la marche à pieds. On marchait à pieds".


- C.A.: "Ca se passait comment, chez toi ? Tu retournais chez tes parents ?".

- C.S.: "Oui, oui, je retournais de temps en temps. Mon père ne m'a jamais rien dit. Mais ma mère était folle inquiète. Folle d'inquiétude. Et c'est souvent mon frère qui lui transmettait les informations. Parce qu'à 17 ans, à cette époque-là, c'est les première fois: c'est là où j'ai découché. Non pas pour aller avec des garçons, mais par politique, hein ! Ma mère était quand même assez inquiète; elle avait beau être de gauche, elle était quand même inquiète".


C'est une saga, 68. De l'épique pur. Tout le monde y était. Qui y était comme son voisin ? Nos ennemi du moment en parlent aujourd'hui avec lyrisme, bien autant que les dépaveurs du 24 Mai, les blessés du 24 Mai. Des pavés, il n'y en avait pas aux Cordeliers. Fallait casser le macadam; faire la chaîne. Des spectateurs s'étaient posés au balcon de la Bourse; ils scandaient sur la rampe, un tam-tam d'improvisation. A Paris, certains disent qu'un piano jazzait. A Lyon, une fille panachait à cheval nuitamment, sous les tirs lacrymogènes. Elle vous le dira elle-même, pourquoi un cheval, pour cette nuit-là. 24 Mai. Première planche en travers d'une chaussée. Quelqu'un me saute au cou: "On l'a eue, notre barricade ! "Explorer les chantiers du quartier. Je n'ai rien vu, à Hiroshima. Sortie d'on ne sait où, une hauteur; on appelle ça une barricade. On passe des deux cotés ! Elle peut au moins, servir d'estrade ! En première ligne, de fringuants jeunes

hommes. Nous, les filles, notre tir est un peu court... On ne gaspille pas les munitions ! On prépare, pour les combattants. Vin et restauration circulent, puisés à la source. Ah, ces cuisinières pour la révolution ! Du bon vin, si j'en crois l'étiquette. A force de le servir, l'ai-je seulement goûté ? Des ambulanciers sont venus; parmi eux, des amis.

- C.S.: "Bon: il y a eu les barricades à Lyon. Le soir des barricades, moi, je défaisais... J'étais en chemisier blanc et en jean; et je balançais des bouts de goudron sur les C.R.S. Pont Lafayette. Il y avait un aspect jeu, bien sûr. Maintenant, quand je repense, je suis très attendrie par tout ça. Mai j'ai terminé Mai 68: c'était le 24 Mai. J'ai terminé, mon frère et un copain sont venus me chercher sur les barricades et m'ont emmenée manu militari chez moi".

- C.A.: "Ils t'on emmenée chez toi ?".

- C.S.: "Ben oui: il y avait les ordres de mes parents et à cette époque là, je n'était pas majeure, en Mai 68; La majorité, c'était 21 ans et moi, j'avais 17 ans; donc: boum boum boum".

- C.A.: "Ils n'étaient pas d'accord avec toi ?".

- C.S.: "Ah, ils avaient peur! Mes parents étaient dans une peur bleue. Ils savaient que j'étais sur les barricades et que quand je fais des choses, en général je les fais à fond. Donc, j'étais sur les barricades et je passais des bouts de macadam aux copains qu'on balançait sur les C.R.S."

- C.A.: "Toi, tu jetais ?".

- C.S.: "Ah, bien sûr, j'ai jeté. Puis, je faisais passer. Et ça s'est terminé: moli, je voulais pas partir; c'est pour ça qu'ils ont été obligés de me prendre manu militari - deux grands mecs costauds - qui m'ont attrapée par les pieds et par les bras et: direct à la maison. J'étais furieuse ! Et je leur rentrais dans les brancards; et tu vois, j'avais une tresse dans les cheveux. Cette année-là, il y avait un mec qui m'avait dit: je voudrais faire votre portrait parce que vous semblez sortir d'un tableau de Botticelli. Et je me rappelle une seule chose: c'était les larmes. Les larmes, à cause des bombes lacrymogènes; Je pleurais, je pleurais. Y avait le noir tu vois, qui coulait sur les joues - j'avais toujours du rimmel - et j'insultais les deux mecs, en leur disant: vous êtes des vrais fachos. Ce qui fait que j'ai pas terminé la barricade. Y avait des barricades partout dans les rues. Cours Lafayette, ça brûlait, y avait

des voitures incendiées et des tas de barricades, après le cours Lafayette. Donc je suis rentrée chez mes parents, furieuse...".

Un camion passe, venant du quai. Depuis quand sommes-nous là ? Et cette rangée noire, casquée, au loin ? Est-ce qu'elle fait peur, seulement ? En plein milieu du pont ?

Un homme de confiance crie: "Repli à la fac". Déception. Il a sans doute ses raisons. On y va.

Et pour consacrer dignement les réjouissances, dans un dortoir prestement aménagé de matelas - par qui ? Comment ? - une femme et un homme s'enlacent, après les sueurs du combat. La nuit de Mai.

LE TEMPS DES CERISES.

- C.S.: "Aux barricades - événement concret - j'en garde un souvenir assez précis. C'est vrai que le souvenir que j'en ai, c'est: moi dans la tourmente; avec les C.R.S. d'un coté et puis l'enlèvement au sérail, quoi. Et après, le lendemain, la lecture dans les journaux, du meurtre du commissaire, sur le pont Lafayette".

- C.A.: "ça nous a estomaquées cette histoire; on n'y a pas cru".

- C.S.: "oui, parce que y avait un mort; alors le jeu prenait un côté dramatique".

- C.A.: "On a pris ça de manière incroyable".

- C.S.: "A la mort, oui, mais au fait qu'on soit responsables, non".

- C.A.: "On a tout de suite flairé l'embrouille".

- C.S.: "Pour nous, qu'il soit mort, c'était regrettable. De toute façon, il n'avait qu'à pas faire ce sale boulot. On raisonnait comme des fanatiques".

- C.A.: "La violence, c'était quand même la vie quotidienne".

- C.S.: "Oui, c'était la vie quotidienne. Et puis: la violence n'était pas forcément mauvaise. Elle était mauvaise quand elle était du mauvais côté; mais elle n'était pas mauvaise en soi. C'est le souvenir que j'en ai. Y avait de saines violences. Mais surtout pas la violence du grand capital !" (rires).

Après le 24 Mai, tout va très vite. Il y a les repréailles contre la presse locale: brûler un tas de journaux devant le siège central en protestation contre d'infamants

articles. Il y a eu le durcissement de la fac de droit, fidèle à Assas.

- C.S.: "On avait occupé la fac de droit. Les étudiants en droit passaient leurs examens. On avait occupé et on balançait leurs copies du haut du deuxième étage. Et

nous nous étions déguisées avec les habits des doctes enseignants de droit, sous les huées des étudiants en droit. Qui criaient: "Sacrilège ! Vous vous rendez compte ? Vous vous vêtissez de l'habit de nos chers professeurs". Et nous: hilares, hilares".

Puis il y eut, à Paris, la coordination nationale des Comités d'Action Lycéens, du pays. Claire s'y est rendue. Je n'en ai aucun souvenir. J'ai fait au moins un aller-retour à la Sorbonne. Chercher du matériel, sans doute, Souvenir vague de stands, chacun le sien. De drapeaux. S'y retrouver dans ce dédale, jusqu'au comité que nous cherchions. Les Katangais. J'ai su là qu'une fille fut violée.

- C.S.: "J'ai donc été à Paris. Je me rappelle d'un truc: au Comité D'Action Lycéen, y avait les communistes, y avait les anars, y avait le 22-Mars. Alors anars-22-Mars: je me rappelle très bien avoir fait une prise de parole, debout sur une table, en disant: "Il faut brûler les livrets scolaires" et acclamée par les anars et le 22 Mars, huée par les communistes. Je ne sais plus dans quel bahut c'était; ou à la fac. C'était les CAL au niveau national. Y avait un peuple fou. Et je me rappelle cette intervention, debout sur une table et acclamée par les mecs du 22-Mars et les anars. Et j'étais là: il faut brûler les livrets scolaires ! J'étais partie, en train sans payer, avec mon petit copain de l'époque".

Puis il fallut rendre la fac. L'affluence s'était éclaircie. Une angoisse m'étreint, que j'avais déjà vue quelque part. C'était quand il avait fallu, un an auparavant, prendre l'avion du retour. Rentrer à la maison ? C'était hors de question.

Je m'en fus dans une proche campagne. Les cerisiers de mon enfance gorgeaient. J'en cueillis des cageots. Des cerises pour les trimards, les derniers occupants du Quai. Je ne croyais pas si bien dire. J'ignorais que cette complainte que me chantait ma grand-mère, n'était pas une variété d'entre-deux-guerres. Qu'elle était le glas de la commune.

Des cerises pour les loubards. En souvenir pieux, on peut dire qu'on en a bavé

avec eux; dont il fallait se séparer, dont il fallait se séparer, dont nous ne voulions pas nous séparer. Obtenir une entrée au resto-U pour eux, pendant Mai, c'était facile. Mais après ? Il fallait choisir et c'était un choix impossible.



Mon amoureux de Mai m'offrit l'issue. Et je me retrouvai dans ce collectif, antre de la révolution.



Pharoa Sanders jouait: Japan.

J'entrai dans ce lieux des lieux, intimidée. Au creux d'un lit, j'attendais. Pourquoi ne se jette-t-il pas dans mes bras, là tout de suite ? L'homme, sur le bord, lisait: Les neuf Thèses de l'Opposition de gauche. Alexandra Kollontaï, dit-il. Ce n'était pas Kollontaï, mais F.Fourquet, la F.G.E.R.I. Plus tard, longtemps après, j'enseignai Kolontaï aux étudiants, dans une université neuve, et rangée.

LA COMMUNAUTE INAVOUABLE.

Nous le savions, moi je le savais en tous cas, que nous avions perdu Mai. Que ça ne reviendrait plus jamais. C'était fini. Que c'était pour la vie. Nous le savions, en juin.

Un graffiti disait: "NE PARTEZ PAS EN GRECE CET ETE".

Nous avons entrepris un périple. Peu à peu, s'éloigner. Accepter de quitter la ville. Avec Claire. Avec d'autres.

Le temps des lectures est venu. Pendant mai, je ne lisais que les tracts et la presse de Mai: l'ENRAGE, ACTION. Nous tirions une invraisemblable quantité de papier, à l'imprimerie.

- C.S.: "Pour moi, Mai-68, c'est AGIR-REFLECHIR- S'ORGANISER".

Claire ne savait plus que nous avions tiré ce texte en brochure. Qu'il était arrivé début juin; signé: Jean-marc Coudray. J'ai revu ce texte il y a peu, c'est un bon texte sur Mai. C'était: "LA BRECHE": Lefort-Morin-Castoriadis, alias Coudray. Puis les livres envahirent le marché.

En juin, j'ai trouvé les cahiers de la Pédagogie Institutionnelle. Puis "LA SOCIETE DU SPECTACLE". Tout le monde parlait de Reich; la dernière édition de la "Fonction de l'Orgasme"

était épuisée. En juillet ce fut: LES CHIENS DE GARDE: ça s'impose, pour des lycéens. Et dans la foulée: ADEN-ARABIE. J'ai voulu aller à Aden, on ne passait plus, cette année-là.

Nous sommes parties, en bande. Nous tenir chaud. Dix, quinze peut-être. Il y avait du rire, mais il y avait de l'amertume. Cévennes, Saint-Hyppolite-du-fort, un 14 juillet. Gourgasse, d'où nous boycotterions le festival d'Avignon, avec le Living Theater. Camping Anarchiste dans les Landes. La Borde.

Roch, tout noir. Roch, tout bleu dans son habit noir. Re-La Borde.

Un écrivain du Comité d'Action des Ecrivains de la Sorbonne, plus tard appelait ça: La Communauté Inavouable.

Rien de plus délicat à définir que le concept de communauté inavouable. C'est un concept, pour autant qu'il n'y a pas de réalité politique sans lui. Ce n'est pas un concept en ce qu'il s'ancre dans l'émotion du cœur et les élans du corps. Lesquels, hors l'énonciation de leurs principes, ne sont pas totalisables. On n'en peut faire recette.

Je vais essayer d'en anonner quelque chose; autour d'un commentaire de Maurice Blanchot.

La communauté Inavouable, le titre lui appartient, court de la communauté négative à la communauté des amants. La négative procède du communisme: "Communisme, communauté: de tels termes sont bien des termes, dans la mesure où l'histoire, les mécomptes grandioses de l'histoire nous les font connaître sur un fond de désastre qui va bien au-delà de la ruine".

L'exigence communautaire, elle, nous vient de Bataille: "A la base de chaque être, il existe un principe d'insuffisance"; c'est le principe d'incomplétude.

Le territoire communautaire suit les tracés de la communion: "Accomplissement fusionnel dans quelque hypostase collective"; cette définition est due à J.L. Nancy; de la mort d'autrui: "il ne saurait y avoir de communauté si n'était commun l'événement premier et dernier, qui, en chacun cesse de pouvoir l'être". Alors, ce territoire longe le tracé de l'écriture: "don de parole, don en pure perte. Echec:" la communauté dans son échec, a partie liée avec une certaine sorte d'écriture".





Une telle communauté est dite Acéphale: "ceux qui y ont participé, ne sont pas sûr d'y avoir eu part". Elle tient du sacrifice et de l'abandon: "Voilà le sacrifice qui fonde la communauté en la défaisant, la livrant au temps dispensateur qui ne l'autorise, ni ceux qui se donnant à elle, à aucune forme de présence et la renvoyant ainsi à la solitude qui, loin de les protéger, les disperse ou se dissipe, sans qu'ils se retrouvent eux-mêmes ou ensemble".

Quant à l'expérience intérieure: "il serait tentant et fallacieux de chercher dans l'expérience intérieure la suppléance et le prolongement de ce qui n'avait pu avoir lieu, fut-ce comme tentative, dans la communauté acéphale".

C'est le partage du secret: "la marque de ce qui surélève la communauté".

La communauté littéraire est, selon Bataille encore, cette "communauté de ceux qui n'ont pas de communauté".

La communauté négative s'achève avec le cœur ou la loi: solitude que la communauté n'est pas destinée à guérir ni à protéger, mais l'y expose".

Reste la communauté des Amants: "où il n'y a ni relation partagée ni amants certains"; c'est l'extravagance de la communauté".

Mai-68, une communication explosive, dit Blanchot "frayer avec le premier venu", "sans projet". Contrairement aux révolutions traditionnelles (ce n'était ni l'Elysée, ni la Bastille), C'était être ensemble et liberté de parole; commune présence ignorant ses limites, politique par le refus de ne rien exclure: l'immédiat universel. Présence du peuple, mot abusif: il est là, il n'est pas là: c'est en cela qu'il est redoutable pour les détenteurs d'un pouvoir qui ne le reconnaît pas, ne se laissant pas saisir; dissolution et réinvention, la loi ne peut le circonscrire.

Le monde des amants est cette "société asociale que forment les amis et les couples". Autour de la Maladie de la Mort (M.D. une autre du comité d'action des écrivains -Sorbonne) éthique et amour, communauté traditionnelle, communauté élective: "mouvements convulsifs appelés à dévaloriser le monde".

Vient la destruction de la société, apathie: la communauté des amants a pour fin essentielle la destruction de la société. Apathie est un non-lieu, l'incandescence de l'insensibilité.

L'absolument féminin, l'homosexualité sont: "la dérision de l'illusoire lorsque la communauté se dissout".

L'inavouable communauté serait là, que pour se taire, il faut parler. "Mais de quelle sorte de paroles ?"

Voilà l'une des questions que Maurice Blanchot "confie à d'autres, moins pour y répondre que pour la porter et peut-être, la prolonger. Ainsi trouvera-t-on qu'elle a aussi un sens politique astreignant et qu'elle ne nous permet pas de nous désintéresser, entre ce que nous appelons oeuvre et de ce que nous appelons désœuvrement".

Parce que c'est bien beau les événements, les faits: à telle heure, telle usine appelle le standard occupé de la fac et demande en renfort deux étudiants pour discuter. Telle usine est en grève. Salut fraternel aux camarades étudiants en lutte! Ça m'intéresse, je veux savoir ces faits aussi. Mais surtout, j'ai pas envie qu'on me reconstruise un Mai tout lustré, bien présentable; je veux gardé la sauvagerie de Mai la cacophonie de 68. Ça nous a assez bouleversé malgré les grands efforts jour et nuit de coordination, ces cohérentes incohérences de Mai. Que ça partait dans tous les sens, qu'ils avaient beau garder leur bréviaires, les militants dévoués, c'était inadéquate. Qu'ils nous re-servissent des phraséologies désuètes, pour (c'était prudent) s'y retrouver eux mêmes. Personne ne s'y retrouvait avec ses textes d'antan.

Ce qui ne signifi pas se priver d'entendement.

Pendant des siècles, j'ai tout perdu de Mai. J'avais oublié les plaisirs de Mai. L'intelligence de Mai. Qu'il eut lieu, était comme un mot creux.

Le juge me demanda: "Alors, dites-le nous, comment c'était?". Je pense à Lacan, à l'intention des femmes analystes: "Alors, dites-le nous, hein, ce que c'est que la Femme!"

Mais comment dire le bonheur de Mai à un tribunal d'Assises?

L'ART DE LA RECONSTRUCTION

L'intérêt de Mai, est d'abord la déconstruction. Déconstruction des territoires du politique. Les militants en cartes des années U.E.C. et les militants anciennement anarchistes, tous ces courants antérieurs à Mai, fussent-ils en leur temps très à la pointe comme les situationnistes: tout le monde y perdit ses

repères. Ceux des années soixante eurent deux réactions divergentes, sur le tas: les uns se cambrèrent sur le connu; ils tentèrent de sauver leur organisation. D'autres s'ouvrir à l'inconnu. Débordés par le succès et la popularité du mouvement, les militants eurent la vie rude. Il fallait surfer sur la crête, encombrés d'outils périmés.

Ce n'était pas le cas des lycéens. Le C.A.L. a une préhistoire d'un ou deux ans avant Mai: cette équipe JCR, seule restée visible au-delà des événements. Mais il ya surtout une histoire en Mai. un jour apparurent les U.N.-C.A.L. Il y a bien quelqu'un quelque part qui retracera les lignes vastes du mouvement des lycéens. Pas moi.

Quels que soient les emprunts de bric-et-de-broc des lycéens, le premier de leur souci était l'autorité.

Ça n'a l'air de rien vu d'ici, mais ce qui se nommait alors lycée caserne, et qui est devenu un sens commun après le panopticon de Foucault et les années 70, ne l'était pas, alors.

La critique de l'autorité à partir du lycée, mettait en jeu le statut de mineur. la majorité civique était à 21 ans et les encadrements étaient, jusqu'au bac, verrouillés de toutes parts.

Il n'y eut pas de spécificité sexuée en Mai: nous étions tous des mineurs, filles et garçons. Mais la minorisation des filles était considérable et la nommer une double minorité serait encore peu dire.

- C.A. : "Et les femmes, en 68, y en avait beaucoup? Qu'est-ce que tu as comme souvenir d'image de femmes, des filles?"

- C.S. : "Alors moi, j'ai le souvenir qu'il y avait beaucoup de filles; si on prend le mouvement des Comités d'Action Lycéens, moi, je regarde quand même l'image de plein de nanas. Mais il y avait des mecs aussi, hein là, quand même. Les mecs étaient là quand même et ils faisaient des trucs. Mais on était déjà un ferment. "

Mai était un mouvement mixte. Comme aujourd'hui les Beurs, les étudiants et lycéens de 86.

Plus tard, les analystes se sont centrées volontiers sur l'émergence de la jeunesse comme groupe consommateur (version U.S). Mais telle n'était pas la lecture de l'époque. C'était la famille comme champ d'autorité et l'école comme lieu disciplinaire.

Nous définissons nos statuts non en termes d'avenir mais de présent. Nous n'avions pas d'avenir et nous nous en foutions. Le moins qu'on puisse dire est que songer aux lendemains qui déchantent était le dernier de nos soucis. Il y a là un point de répartition des significations ultérieures de Mai, entre qui poursuit des stratégies d'avenir, d'aménagement ou de rupture. Sur ces divergences, s'exprimèrent des oppositions violentes que l'on peut questionner, vingt ans après. J'aurais de quoi.

Les lycéens étaient des mineurs. C'était leur non-statut politique. Ils étaient des enfants. Nous n'avions pas grand-chose pour penser cette expropriation de nos vies, comme nous disions alors. Il n'y a pas de quoi s'étonner que le mouvement lycéen fut massivement anti-autoritaire. Ils étaient définis d'abord par l'autorité qui s'exerçait contre eux. Donner une parole et un espace à ce statut fut une grande chose de mai.

Christiane Rochefort n'avait pas écrit encore sa série des petits enfants du siècle. Elle avait écrit "UNE ROSE POUR MORRISSON", deux ans plus tôt. Nous avions Zazie dans le métro, côté subversion. C'est à peu près tout. Billy the Kid est certainement le meilleur remake de Zazie post-68 : on peut mesurer la distance accomplie. Dans la littérature, fleurissait la version pédophile concernant les petites filles : Lolita. Et la version homosexuelle concernant les deux sexes : cette infinie closerie des pensionnats.

On a oublié ce moyen-âge d'où nous sortions. Et ce Bonapartisme dans l'administration des individus. Les enfants n'étaient pas encore des personnes. Ils ne le furent qu'après la légalisation de l'avortement et encore, sous la poussée de Laissez-les-vivre. IL y avait de quoi nourrir un mouvement lycéen. Je ne sais pas pourquoi il est resté dans l'ombre, hormis un numéro des Partisans (11).

Les rares militants en carte dans les lycées avant 68, ne pesaient pas lourd au regard des oeuvres du C.A.L. pendant Mai et il fallait être enragé pour accéder à la dissolution des critères spécifiques, comme l'âge. Pour l'amour de la rage, on pouvait faire cause commune. Le langage gauchiste était inapproprié. Il provenait du marxisme scientifique, où les identités écrasées sous la prédominance d'un économicisme qui renvoyait les lycéens à des fronts "secondaires". Les identités sexuelles, ni culturelles n'émergèrent en mai. La jeunesse advint. Pour certains elle eût tôt fait de se figer en dogme. Pendant Mai, nous en

sommes à l'élaboration tumultueuse de ce qui devint : NI VIEUX NI MAITRES.

→
NI VIEUX
NI MAITRES

C'est pourquoi le mouvement lycéen est si significatif de Mai. Les gens du 22 mars étudiant, avaient quelques coudées d'avant-mai dans le théorique et quelques petites années de plus, aux grandes conséquences. Antoine de Gaudemar a tenté d'en dire quelque chose.

Il y a eu l'art du jeu. Ce fut la réponse à la minorisation de l'époque. Et la nécessité d'une critique qui se plongeait derechef Urbi et Orbi dans le privé et dans le public. En quoi ils furent parmi les pionniers des mouvements post-soixantuitards. C'était ce statut-non-statut qui les poussait là. Les lycéens vivaient dans leurs familles où ils portèrent le feu aux poudres, tous autant qu'ils étaient. Et les règlements de compte antérieurement relégués aux affaires dites d'adolescence, avec une fâcheuse suffisance, devinrent affaires collectives. Les parents étaient un groupe en soi et ils étaient des ennemis. Lesquels n'avaient jamais considéré jusqu'ici leur progéniture qu'en termes de biens, de domesticité et de possessions. Du droit à peine Romain ; qui nous fit une révolte d'esclaves. C'est pourquoi nous avons consacré dans l'immédiat après-Mai une attention privilégiée aux pédagogies libertaires. En quoi, nous emboîtions le pas, aussi bien aux Recherches Institutionnelles qu'aux expériences anti-autoritaires de Kommune 1 et 2 de Berlin. Tout ce qui définissait la famille comme lieu d'asservissement de l'enfant, matrice des perversions autoritaires, devint nôtre. De là, une généalogie du politique qui s'en fut vers DADA et le GRAND JEU plutôt que le surréalisme, vers SPARTACUS et WEIMAR, cette république des fils rebelles. Les filles n'avaient pas pris place dans le siècle ; ce sera l'oeuvre du temps à venir, car nous avons peu de chose pour offrir un statut aux filles : Anne Frank, Iphigénie, Antigone, tout ça n'était pas gai. Anne Frank était certes, le prix de l'écriture. Et Antigone, le politique soi-même. Georges Steiner ne lui avait pas encore donné sa plus belle plume, mais le Living Theater lui donna sa plus belle voix. Des féministes américaines s'y mettent, elles qui avaient déjà les "WOMAN REBELL : NO GODS NO

MASTERS", en début de siècle, dans la Ville de tous les commencements.

Le résultat pour l'heure, est que les lycéens sont les oubliés de Mai ; qu'ils n'eurent plus de structure après-mai. Ceux qui ne venaient pas d'organisations antérieures, a fortiori n'y allèrent pas après. Quant aux nouveaux venus, ils pouvaient toujours refaire le parcours du combattant pour eux-mêmes ; pour le collectif il n'y avait là rien en attente.

Si bien que les mineurs de Mai eurent avec leurs aînés des divergences que l'on peut voir autour de l'âge. Les uns terminaient leurs études, les autres y entraient. Les uns avaient installé leur vie amoureuse et sexuelle, les autres l'inauguraient. Pour autant que tous caressaient des projets alternatifs, les uns étaient prêts à construire, les autres non. Nous étions jeunes, nous avions tout perdu -Mai- et nous avions la vie devant nous. Une vie promise à l'ennui, selon la terminologie du temps.

Les alternatives exigeaient un minimum de projection devant soi ; nous n'en n'avions pas. Les communautés, par exemple : il fallait un tant soit peu d'organisation, de sérieux, de discipline, de ressources ; nous n'en n'étions pas là. Les revues pareillement nécessitaient un suivi, une prise de possession de l'instrument, la parole et l'écriture. Ces formalisations signifiaient la prise en compte d'un présent à construire. Nous avions le vaste monde à explorer, pour vivre sans temps mort, à défaut d'y jouir sans entrave (12). Quelques uns se laissèrent porter au gré des réalisations d'autrui. Nous étions des passants en toute chose, quoique nous ayons changé le monde, comme d'autre, sans y laisser de traces tangibles. Nous étions repliés dans ces priorités du vécu. La Vie était une urgence en soi. Nous avions besoin de temps et nous avons dévoré le temps d'autant plus goulûment qu'il fut de plus en plus patent que nous perdions irréversiblement Mai.

Le nomadisme fut cette volonté sublime, gens du voyage, Gypsy band. C'est ainsi que la musique, le jazz avant le rock, les noirs avant les femmes, la révolution sexuelle avant la politique des genres, dans la droite ligne des refus de propriété, prirent leur place Après-Mai.

Les singularités de Mai éclatèrent hors des limites de la courte durée. En



somme, la société était archaïque. Pour les aînés de Mai, elle cessa de l'être ; les Yuppies s'appliquèrent à la moderniser et les middle-class firent sauter des verrous intermédiaires.

Pour les mineurs de Mai, la société est restée archaïque, et pour les filles, plus encore que pour les garçons. Elle l'est restée. Rien où se retrouver. Des situs sont allés aux arts et aux modes. Des alternatifs ont bâti des alternatives sur mesure - et heureusement. Pas nous, les filles de Mai.

Plus tard, beaucoup plus tard, nous eûmes le mouvement des femmes. Pour moi c'est une histoire d'ailleurs, loin, si loin de Mai.

Il fallait accepter de régresser pour faire quelque chose de Mai. Ceux qui n'en avaient pas fini avec les déconstructions, restèrent à contre-temps. Si bien que le passé demeure inachevé avec l'idée d'une succession de défaites, de dépossession, de confiscations. Défaite dans le retour au spécial-politique, opposé au tout-politique d'alors ; défaite dans le retour au privé, opposé au public d'antan ; défaite dans le retour au personnel, opposé au collectif de naguère. Restrictions crescendo.

Défaite, du coup, du désir d'émancipation qui fit Mai. Une défaite politique à plate couture. Le triomphe de la tolérance pure (13). La soumission par la force - des choses - peut-être - et sûrement pas libre-arbitre.

Ces forces furent multiples, c'est bien pourquoi chacun composa avec comme il put. Elles ne furent pas seulement étatiques comme en bons anars, nous disions aisément ; elles ne furent pas seulement matérielles : logique du capital diraient les marxistes. Ces fonctionnalismes de la pensée me sont étrangers. Cet ultra-gauche érigé sur la dénégation du Sujet, sinon de l'événement, est banni de mes exigences de pensée. On sait ce qu'il donne outre-Rhin, sous le non d'Historikerstreit.

Ces rapports de force eurent aussi lieu parmi nous. Il est plus fertile d'en tenir compte dans l'analyse du passé présent. Assurément, je suis là dans l'après-Mai. Le fossé entre Mai 68 et les ans qui suivirent, dès l'automne, est la raison principale pour laquelle globaliser ce temps indistinctement sous une seule époque historique est, ce me semble, préjudiciable à l'intellection qui fait cruellement défaut de nos jours.

Les rapports de domination devinrent d'une violence inouïe. Nous stigmatisions des rapports de pouvoir sans saisir que nous en étions de la sorte les premiers dépossédés. Ils se jouaient sur tous les angles de la quotidienneté, à commencer par les formes de vie, les formes de couple, les formes d'accumulation et de profits tirés de Mai. Ils se jouaient dans les accessions au savoir, à l'écrit, aux analyses. Les échanges, quoique plus alertes qu'aujourd'hui, se rétrécirent. Ils devinrent périlleux. IL y eut le cynisme chez les uns, qui leur garantit leur temps de domination. Et le sexisme chez tous.

Les soixantuitards étaient peu phalocrates : comme gens de gauche ils étaient plutôt de l'autre côté de ce pouvoir là. Ils n'avaient pas encore eu le loisir d'affirmer leur anti-féminisme ; ils n'étaient pas plus misogynes que ça. Non : ils étaient sexistes. Les positions économiques parachevèrent les séparations. Le travail, c'était l'anti-vie ; ce préalable fut source d'interprétations diverses. L'ensemble, ici souligné comme infernal, était en d'autres termes fort peu démocratique. Car s'il y a bien quelque chose auquel nous ne réfléchissions pas, c'est bien le démocratique, focalisés que nous étions sur l'analyse du pouvoir. Par suite cette faille engendra, vu le refus des formalismes où nous campions, une sorte de loi de la jungle : les tyrannies de l'intimité.

On a beaucoup glosé, ces derniers temps, sur le retour à la démocratie ; et l'on a porté la question sur les terrains classiques du politique. On l'a moins porté, à l'exception des mouvements de libération sexuelle, sur nos paysages collectifs. Qui est pourtant l'un des nerfs de la défaite. Nous n'avons pas sauvegardé d'espace à nous. Il n'y eut que micro-éclairtements tous azimuts, redevenus étroits. Point de socialité alternative. C'est toute la différence avec l'Allemagne et c'est bien pourquoi Arc-en-Ciel a tant de mal à se constituer. C'est peut-être aussi pourquoi, l'état des débats est si pauvre aujourd'hui, où nous en sommes réduits ou bien à adhérer au P.S. ou bien à des cénacles dont on fait vite le tour ; ou à rien, rien du tout.

De ce point de vue, il est clair que nous reconduirons cette dépossession, aussi longtemps que nous n'articulerons pas au moins le dissensus.

Mai appartient à tout le monde et s'il n'y a pas de droit d'auteur sur Mai, il n'y a pas non plus de masse anonyme ; Mai fut l'anti-totalitarisme. Les reconstructions vont bon train. Plus il s'avère, distance

aidant, les justesses et les méprises des appréciations à l'époque, plus tout le monde était partout, de toujours. Il y a des flous artistiques. Les organismes les plus monotones de la coutume révolutionnaire se proclament d'avant-garde. Il n'y avait plus d'avant-garde en Mai, pour les bienfaits des besogneux fatigués.

Si vous cherchez les faits, les dates, le concret ne lâchez pas les significations qui s'enchaînent. Surtout pas le terrain pour l'ombre. Les uns étaient là où il faut, quand il fallait, et n'en savent pas plus pour autant que celui qui "n'a pas quitté la rivière et la colline aux fleurs de Mai".

Tout le monde ressort les mêmes musiques, les mêmes références, les mêmes petits cailloux sur les routes de Petit Poucet devenu grand. Mais cet écrasement uniforme masque que, tandis que les uns écoutaient Deep Purple en écrasant un joint au pied de l'ampli, les autres tripatouillaient la lutte des classes en lançant leurs excommunications à tous vents... Jusqu'à ce qu'à leur tour, ils se mettent à fumer dès que les ci-devants cessèrent. Pour cause d'excommunications répétées, personne ne les vit disparaître derrière les enfermements insidieux. Internationalement, les dates longitudinales en disent plus qu'un corpus si uchroniquement partagé.

L'hiver 86, il y avait des lycéens dans les rues, des étudiants, des collégiens. Ils allaient. Je demandai : "Où allez-vous ?" . Ils disaient : "On ne sait pas.". Ils étaient ainsi des milliers à envahir les grands boulevards, sans savoir où ils allaient et les rangs ne cessaient de grossir. D'anciens barricadiers de Mai craignaient les grenades lacrymogènes pour leurs petits. D'autres maternaient : " ne fumez pas toute la nuit sans manger ; dormez un peu". J'en avais pas vu tant depuis 68. Ma copine d'Après-Mai et moi, retrouvées là, nous humions un instant ce parfum qui nous revenait de loin. D.C.B nous offrit des films à la télé et, toujours avec ma même copine Annie, parmi les rythmes et les couleurs, nous y perdions le cours du temps, devant le petit écran. Nous avons su que nous ne grandirions jamais, qu'il n'y avait pas à gratter, sous les pavés toujours la plage.

C'est pourquoi je dédie ce texte à tous les petits enfants de 68 qui interpellent les leurs, parce que les leurs ne sont pas à la hauteur de leur désir, de leur histoire, descendus s'ébrouer un printemps en hiver, comme disait le Canard Enchaîné de l'époque. A ces enfants de 68 qui sont en droit de nous demander



des comptes sur : qu'avez-vous fait de nos espoirs ? De nos communautés où nous n'avons pas été élevées ? De nos écoles alternatives où nous n'avons pas été éduqués ? De nos pédagogies libertaires où nous n'avons pas été instruits ?

A l'enfant qui sauta dans un avortement yougoslave, que sa mère aurait barricadé enceinte jusqu'au cou, qui serait né au milieu des flonflons d'un 14 Juillet à Saint Hyppolite du Fort, où cette année là la fanfare jouait l'Internationale en guise de Marseillaise et les pétards fusaient d'une violence extrême car, disaient-ils : Ici, on s'entraîne chaque année et, pour les élections nous sommes allés à la pêche.". Les gens de St Hyppolite du Fort nullement évangélisés sous la houlette d'une quelconque mégalomaniaque avant-garde, nullement néo-ruraux, bref, gens de chez eux, nous accueillirent le plus fraternellement du monde, eux devant, pistons et trompettes en tête, nous derrière, les filles sur les épaules des garçons, poings haut dressés comme il se doit, pour mêler nos larmes amères dans cet ultime rite funèbre. L'enfant serait né là, dans les bras d'une fanfare qui en avait gros

d'une collision P.C.-De Gaulle, pour que surtout rien n'arrive, rien n'arrive.

Nous le lirions dans les livres plus tard ; les aînés l'avaient lu dans les livres qu'ailleurs, qu'avant le "seul" parti révolutionnaire ne voulait jamais faire la révolution ; que pour s'assurer que la révolution n'aurait pas lieu, il s'était emparé de la révolution, il l'avait mise sous scellés. En 1968, plusieurs ruisseaux révolutionnaires russes - Mencheviki, Socialistes Révolutionnaires, Anarchistes, Bundistes, Sionistes avaient déjà été chassés, emprisonnés, exilés puis d'autres ensuite, jugés et liquidés ; et ailleurs d'autres ruisseaux, puis toutes les révolutions d'Europe avaient ainsi et pour cela été bâillonnées ; puis, puis, puis : chaque fois c'était pareil. A plusieurs, on a vite fait de venir de partout, de se souvenir de partout où les révolutions furent bâillonnées.

Car nous qui ne nous mêlions que de nos oignons et pas de ceux des autres, que de là où nous étions et pas d'ailleurs, nous qui nous contentions d'attiser les feux qui couvent et de mettre quelques bonnets rouges - et noirs - aux dicos,

nous étions ahuris que les usines, les ateliers aussi mettent des bonnets rouges - et noirs - à leurs chefaillons, leurs machines : et tout le monde de boire, tout le monde de trinquer.

Je n'ai plus jamais rien vu de si beau que ces hommes exténués de parole, d'assemblées, de tracts et de veilles à déjouer les intrigues pour nous faire rentrer à la maison, de ceux qui ne voyaient pas la révolution par la même lorgnette que nous ; qui aujourd'hui vous disent : "c'est nous qu'on a tout fait ; heureusement qu'on avait pris les leçons de l'histoire!". Tu parles ! J'ai jamais rien vu de plus beau que ces filles le jean rapé des nuits blanches à répétition, courant dans les couloirs d'une noble institution.

Tous les contemporains de Mai, qui n'eurent pas leur part de réjouissances en crevaient de ressentiment, d'envie, de jalousie. Les extrêmes-droites l'écrivent tout de go : un tel pied ! et pas nous ! Ils attendirent leur heure : il n'est jamais trop tard pour se venger. Je suis sans illusion sur la nature des antagonismes les plus définitifs : ils nous voyaient dans cette euphorie, sans eux. Une euphorie qu'ils ne connaîtraient pas. Ils choisissaient Viva la Muerte.

Colette Magny chantait : choisis ton opium, Dieu est subtil, mais pas malicieux.

Cependant entrer dans la transmission demeure lettre morte, si c'est autant que nous de ruptures que vous rêvez : transmettre est une sorte de vide, à la manière des âmes des anciens, tourmentés et sans sépulture pour se reposer.

Je vous le donne en mille : prenez n'importe qui, demandez au quidam "Et 68 ?". Prenez les jeunes, prenez les vieux : "J'avais dix ans, c'était la <première fois que je venais à Paris. Je n'oublierais jamais les arbres sur le Boulevard St Michel."

"J'avais sept ans et, vu du Canada, Paris brûlait."

Malheureusement lorsqu'aujourd'hui les mêmes passent à la télé (février 88) ils n'ont plus la pêche pour faire passer quoi que ce soit. A-t-on dit trop de choses, ou faut-il que d'autres parlent ? Prenez les se piquant de modernité : la vexation de n'avoir pas vu le vent. Prenez les loin, dans les terres étrangères : la rancune que Paris soit devenu la capitale de la



réaction, écrivait la New Left Review en 87. Demandez aux réfugiés de tous pays, pour qui une fois encore, Paris était Paris et qu'ils aiment debout, demandez leur : cette tromperie pour eux-mêmes qu'ils ressentent, à des milliers de miles d'ici, de se vautrer dans les renoncements. Comme tout le monde avait les yeux braqués sur tous les Faubourgs St Antoine de France. Prenez les à tous âges, en tous lieux : vous verrez.

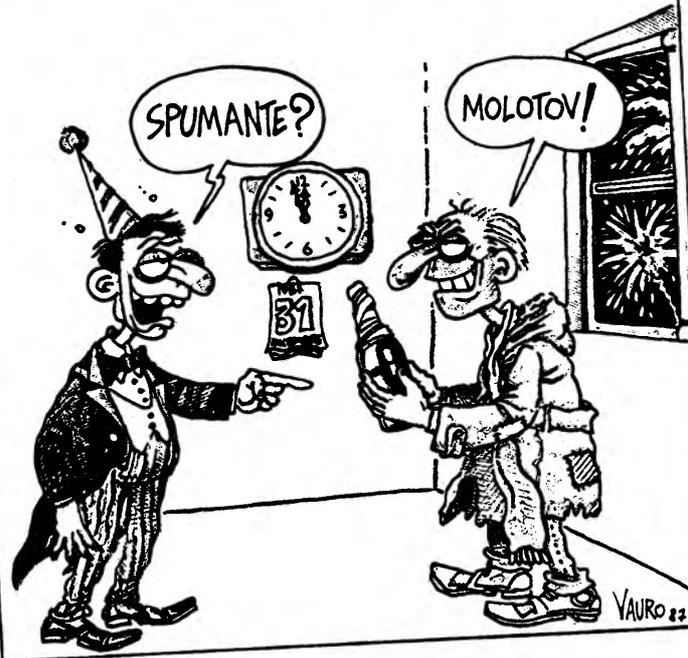
L'histoire nous la faisons, nous le savons. L'histoire nous fut confisquée, c'est de bonne guerre. La politique est retournée à ses usages, professionnels et classe politique. Vingt ans n'ont pas suffi à engloutir 68 et déjà nous savons qu'il en reste autant que des autres révolutions que nous conjuguions en chantant, en riant : Espagne notre favorite. L'Espagne, ce n'était pas les manuels scolaires qui nous l'apprenaient, c'était ceux qui en venaient, nos copains. Toute l'histoire révolutionnaire défilait en quelques jours, quelques nuits, et si j'ai eu 14 au bac l'année d'après, en histoire, ce n'était pas parce que j'étais bonne élève, mais parce que c'était : la République de Weimar ! Rosa Luxembourg et Spartacus, ça m'en disait un brin !

Si j'ai choisi ce ton du Je, c'est aussi que je pense que c'est ainsi qu'on fait l'histoire et que l'histoire se fait, à vif et en archives. Là où il n'y a pas de sujet, il n'y a pas d'histoire ; et là où il n'y a pas de sujet, il n'y a pas de révolution. On peut aussi dire Désir. Il y eut de grands théoriciens du désir révolutionnaire et je pense avec eux, que la révolution c'est un désir. N'étant précisément pas une inflationniste du mot. Notre révolution, nos révolutions car nous en avons fait plusieurs, ce fut avant tout un désir de révolution : Revolution for the hell of it.

Nous n'en avons pas fini de réfléchir au privé politique, à l'histoire du sujet. Ceux qui répudièrent le sujet de l'histoire se retrouvent aujourd'hui, sans histoire et sans révolution : les uns effacent, d'autres dénie, d'autres errent.

1988 : Mai 68 dans sa disgrâce. Un nouveau mouvement de jeunes s'est produit dans l'hiver 86 ; la première amnésie de Mai est rompue. Ils se choisissent pour porte-parole, un stalinien de Mai, signe d'une défaite reconduite, pour ce qui est des formalismes.

1988 VENTENNALE DEL 68



1988 : depuis dix ans, le faurissonisme bat son plein dans les rangs des soixantuitards, toutes provenances politiques confondues. L'antisémitisme reprend ses droits : c'est la limite de l'évènement sur l'histoire longue. Que sont "tous des" juifs allemands devenus ?

Ils criaient Ni Dieu Ni Maître, mais le dieu du voisin valait moins que le leur. Dommage pour l'anarchisme ; voilà qui rend modeste quant à ses amours d'antan. Qui vous dépouille de vos amours d'antan. Israël a quarante ans. Mai 68 en a vingt. J'ai appelé cela : une génération politique (14).

L'heure n'est donc pas venue d'une belle mémoire de Mai, d'une célébration des avènements de sujet qui fit le grand désir de Mai, car ces sujets étaient inachevés, ces désirs étaient médiocres.

C'est l'une des séparations entre les aînés et les mineurs de Mai. Une séparation qui pour, ma part, est rédhibitoire.

Pour les premiers, mai fut un terme politique. Ils avaient fomenté et rendu possible un éclatement du politique constitué depuis la révolution française en parlementarisme et droite-gauche. Ils venaient des générations d'après-guerre ; le triomphe tardif du communisme en

France, force libre légitimée par la Résistance, fit d'eux les artisans d'une pensée de et dans la dissidence. Michnik n'avait pas dit encore que la droite et la gauche de la révolution française s'étaient terminées à Moscou en 17. Nous ne savions pas encore que les limites du politique s'arrêtaient à Auschwitz. Qu'il n'y avait plus de pertinence politique après Auschwitz.

Alors je songe aux qperas des gueux que nous écrivions de nos vies, de nos choix, au plus près des courses imaginées pour refaire quelque chose qui se tienne et nous tienne.

Les uns étaient blindés dans de larges certitudes ; d'autres tenaient en mépris ces sottises peu philosophiques.

Le simple l'emporte toujours ; c'est humain.

C'était Mai et quelqu'un disait : les révolutions ne profitent jamais à ceux qui les font.

MILENA JESENSKA expliquait : " Au moment où l'expérience appauvrit -car loin d'enrichir l'expérience appauvrit- à ce moment là, on cesse d'être jeune... On devine vaguement que les choses ne changeront guère, que c'est justement

cela, la vie, qu'il se produira des événements intérieurs, mais non point de révolution et qu'il faut en prendre son parti.

" L'être jeune ne le supporte pas. L'être jeune crée sans même le savoir. Avec chaque jour qui passe, avec chaque livre qu'il lit, il crée et il lutte, il aime et hait, il défend, il se défend jusqu'au sang, il cherche, il cherche, il court, il vole armé d'un revolver imaginaire et semblable à un dieu aveugle, il invente l'infaillible trajectoire de sa vie.

Au moment où il prend conscience de ce qu'il crée, il perd les deux grands dons de sa vie : le don du désespoir total de mourir et celui de l'infinité du moi. " (15)

On -les non-soixantuitards- nous a dénigré avec une véhémence si passionnée, qu'il y avait en cela même, l'aveu. "On" était globalement les générations précédentes et les politiques précédents. Globalement disais-je, soit : avec diverse traîtrises à ses appartenances anciennes ; parmi ces autres, nul n'était assigné à acquiescer aux statuts obsolètes.

Souvenez-vous : irresponsable était un mot en vogue ; nous rétorquions : notre irresponsabilité, par millier, vous emmerde. Les coups-bas ruisselaient. Ne soyons pas soudainement mondains lorsque de 68 il s'agit ; quoi de moins mondain que 68 ? Les vieux disaient : vous êtes des enfants, une bonne guerre vous ferait du bien. Ces âneries fleurissaient dans les journaux du temps, eux qui furent si tant incapables de rien savoir même de leur propre guerre.

Alors combien de doctes mandarins bavaient à qui-mieux-mieux que " la révolution était introuvable ". Vingt ans plus tard, ils s'acharnaient encore à nier l'événement et les négationnistes étaient en passe de faire école au-delà de leur propre projet. Chacun invoquait une condition plus forte, plus folle, plus insultée, pour tenter d'écraser l'insolence de Mai. "Révolutionnaires sans révolution" : ces dix-neuviémistes enrageaient dans la chute de leurs privilèges.

On nous renvoyait à l'enfance, que dis-je ? aux langes. Nous réinventons la mémoire du siècle, ces fils rebelles du début du siècle, dont un seul n'a pas transpercé l'oubli à ce moment là : Otto Gross, l'être enfoui de 68. Mais à Gross, 68 ne suffit pas à rendre la vie.

68 échoua sur ses deux espoirs cardinaux : le social et le psychologique. 68

abolit le sentiment d'appartenance sociale et ce fut le premier des événements historiques à penser la révolution non en termes économiques ou de classes, mais d'imaginaire, ce que Dada annonçait. Ce que les esprits las d'un dix-neuvième siècle qui n'en finissait pas d'agonir, mésestimaient. De la révolution pour rire, disaient-ils. C'était la prodigieuse ignorance d'une fonction si majeure dans le commerce humain que pour la faire advenir, il nous fallut ce bouleversement international. A la mesure de sa répudiation. Le siècle avait tout expérimenté. Les combinaisons sociales croisées dans tous les axes positivistes, toutes avaient échoué. Nous n'étions pas des génies, nous étions simplement l'addition d'une généalogie de l'histoire immédiate.

Donc, nous savions que les classes écrasent d'autres oppressions sociales, et qu'en outre elles se reconstituent identiques ou reformulées. Exit les classes dans la lutte sociale, comme moteur non comme réel. Les distinctions fonctionnaient efficacement en effet. Nous requérions une pratique qui abolissait les classes, par delà les réalités fonctionnelles. La révolution était une fête parce qu'elle appartenait à tous, à ceux qui s'y retrouvaient, l'imagination était un bien commun, les murs avait la parole. 68 n'a pas modifié manifestement les dispositifs sociaux. Dès que 68 fut fini, l'élite de la nation redevint élite, les dépossédés redevinrent dépossédés. C'est le premier échec de Mai.

Nous disions : il n'y a pas de psychologique sans politique ; il n'y a pas de souffrance individuelle, il n'y a que des individus politiques. Névroses, psychoses, affects sont socialement construits. Les pulsions n'étaient plus biologiques, elles étaient construites. Les "malades" étaient le miroir grossissant d'un struggle-for-life.

Ce fut le second échec de 68. Notre penseur le plus up-to-date écrivit Capitalisme et schizophrénie. Comme nous on le taxa de trublion. Les souffrances redevinrent individuelles : à cela même on sut que la restauration avait gagné.

Les cadres moyens ne savaient plus qu'inventer pour pérenniser leurs avantages auto-proclamés. Ils prirent le succès de cette oeuvre pour une fièvre du samedi soir. Le Rotary, après des frayeurs sans importance, reprit son cours avec une mention à la hausse. C'est le second échec de Mai.

Mai échoua à déconsidérer les archaïsmes sociaux. Mai échoua à déconsidérer les biologismes psychaux. Sociobiologie et psychobiologie reprirent leurs aises.

Brigitte Fontaine chanta : "Mes enfants, le dix-neuvième siècle est terminé." Il ne l'était pas tout à fait.

Les lectures de l'événement marquent la nature des passions jouées dans cette affaire. D'un côté les vieux pontes du gaullisme, publiquement minimisaient. A l'intérieur, je ne suis pas allée voir dans les chaumières. Les gaullistes, souvenez-vous : c'était au demeurant la démocratie. Nous étions à l'intérieur d'un processus démocratique et c'est la seconde invention de Mai. Ceci est valable pour l'international tout autant. La puissance de Mai est l'une de ces mesures de la qualité d'une démocratie, sa mesure de contestation. Ni les révolutions fondatrices du 18ème siècle, ni les révolutions européennes du 19ème, ni le bolchevisme ne sont des révolutions démocratiques. Mai est la première du genre, à se produire dans les démocraties d'après-guerre. Vuës à l'aune de l'Europe de l'Est (Varsovie, Prague) et d'Amérique Latine (Mexico, Rio), on peut exactement faire la part des deux modes qui s'affrontèrent en Mai : l'économique et l'imaginaire ; inégalités dans la démocratie et après-coup dans le démocratique.

A gauche, les organismes en carte, habitués à quantifier, ne niaient pas l'événement : ils le découpaient sur mesure. Pour ceux des années vingt - entendez P.C et son syndicat- ce fut Grenelle. Pour les trotskystes ce fut la répétition générale, texte de 1905 signifiant par là que le meilleur était encore à venir ; pour les maoïstes, rien n'avait eu lieu mais ne manquerait pas de venir à condition seulement de sortir d'Ul'm pour aller jusqu'àFlins. Ainsi fut fait, en toute simplicité : les uns s'établirent sans célébrer Simone Weil, d'autres prirent le maquis en réminiscence d'un signifiant proscrit.

Pour les soixantuitards enfin, il n'y avait qu'un présent sans détours, sans avatars, ici et maintenant, à l'oeuvre. Pour ceux-ci il n'y eut ni dénégation de l'événement, ni Grenelle qui tienne, encore bien moins de meilleur à venir et un inconscient souverain.





Il y eut la danse des vaincus rejaillis de leurs cendres. Nous savions que la révolution est ce phénix. Tout le monde n'avait pas oublié Durruti, tout le monde n'ignorait pas les enragés de 93, ni l'agora au siècle classique. Pour ceux là, il n'y eut pas report à d'autres lendemains. En juin, ils surent que jamais plus ils ne goûteraient l'ivresse. Ceux qui vivaient au pied du Mont Vercors ne confondaient pas toutes les formes de pouvoir entre elles. Le nazisme ne portait qu'un seul nom : La Peste Brune. La droite avait ses raisons de nier l'événement, c'était un hétéroclite conglomérat de démocrates. La gauche ne le niait pas ; elle évacuait ses contours inaccessibles, elle niait ce qui n'était pas son lexique.

Restait la majorité joyeuse des insoumis, et des manants : l'opéra des gueux.

Ils allaient béquillants soudains vifs, à la rapidité de l'éclair. Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux.

Les gueux sont retournés au silence des vaincus, selon cette passassion que Marguerite Yourcenar nomma : DENIER DU REVE.

CLAIRE AUZIAS



Pendant les négociations de Grenelle...

← NOTES

1 Jean Pierre DUTEUIL vient de l'écrire : "NANTERRE 1965-66-67-68 ; VERS UN MOUVEMENT DU 22 MARS" Ed ACRATI, B.P. 23 Mauléon- 240 p - 1988 A l'heure où je boucle ces lignes il n'est pas encore sorti.

2 Le MONDE 27-28 Mars 1988 - "LE PETIT GRAND SOIR DE NANTERRE"- Jacques BAYNAC - Mai retrouvé - Ed Robert LAFFONT - 1978

3 Felix GUATTARI - oeuvres au choix

4 Daniel BERTAUX, Danièle LINHART - "MAI 68 ET LA FORMATION DE GENERATIONS POLITIQUES" - Le mouvement social - Mai 88

5 Peter SCHNEIDER "LE CERCLE INFERNAL DE LA FAUTE"-Les temps modernes n°495, octobre 1987 p86-99 (1ère édition : Die Zeit, 27 Mars 1987), traduit de l'allemand par Anne-Lise Stern : "Die gnade der späten geburt", note p88

6 Rolf HOCHHUTH : DER STET. - VERTRETER", traduction : Le Vicaire (le remplaçant, l'adjoint) - 1963 - monté à Berlin par Piscator ; au théâtre de Villeurbanne de Roger Planchon peu après

7 Klaus MANN "DER WENDEPUNKT" (le tournant) - Le Seuil - Solin - 1949 Ed française

8 Avant-Garde Jeunesse 27 Mai 1968 - Journal de la J.C.R : les comités d'actions lycéennes

9 Interview de F.R réalisée par C.A pour La Revue d'en Face- 1984

10 M.BLANCHOT - "LA COMMUNAUTÉ INAVOUABLE" - Ed de Minuit - Décembre 83

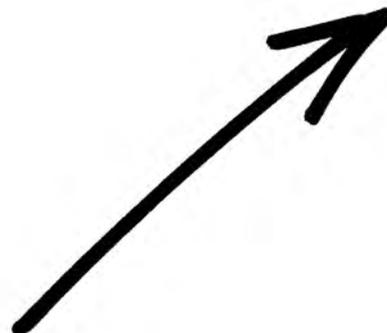
11 Revue Partisans - 1969 - Ed Maspero - "Le mouvement lycéen"

12 Pour le clin d'oeil à Vaneighem

13 Herbert MARCUSE - "CRITIQUE DE LA TOLERANCE PURE" - J.Didier - Paris - Juin 1969 - essai dédié par Marcuse à ses étudiants

14 Claire AUZIAS - "MÉMOIRE OUBLI LES GENERATIONS POLITIQUES" - CNRS - 8 '5-86

15 Milena JESENSKA - "VIVRE" - Ed Lieu Commun - Paris - 1986



PRELUDE AUX DISCUSSIONS ANNONCEES SUR MAI 68...

Mai 68 s'est inscrit dans le quotidien en ouvrant une brèche d'espoir dans les murailles closes qui s'étaient refermées sur la résignation végétative d'une société imbuë de faux-semblants de bien-être, etc... paix sociale.

Au moment où Paris brûlait d'effervescence et d'enthousiastes déterminations, je me trouvais en Sicile avec le S. C. I. (Service Civil International) pour aider les populations terrassées par le dernier tremblement de terre, qui n'avait rien à voir avec celui qui secouait la... Gaule.

Dans les villages dévastés, plusieurs étaient méfiants et pleins de sarcasmes devant l'aide bénévole des volontaires. C'était inimaginable, "contre-nature", que des personnes viennent chez eux les aider sans percevoir un centime...

Les expériences de mille et une générations leur avaient appris que tout baignait dans le calcul et la rapacité. Ils étaient loin de concevoir le geste gratuit, le geste qui ne soit pas actionné par le mobile du gain, affiché ou caché, sinon chez des... "saints" ou chez des êtres qui n'avaient rien d'humain, donc des anormaux...

Ils avaient bien intégré la logique d'une humanité qui depuis toujours avait montré le visage d'un égoïsme sans scrupules s'adonnant à toute sorte d'abus...

Cependant, la gratuité jaillissait dans le ferment généreux et spontané de Mai. Et ce qui en est sorti de positif, malgré tout, a rejailli aussi sur ceux qui n'y ont pas participé, et jusqu'à ceux qui s'y opposaient, de près ou de loin... Car l'acte révolutionnaire, en fin de compte vise à réaliser aussi bien la délivrance de l'esclave que du maître, pour qu'ils cessent d'exister l'un et l'autre...

Il y en a donc qui ont pu jouir des retombées positives de ces journées enfiévrées, sans y avoir pour autant participé... ; j'en suis.

J'étais occupé par un tremblement d'autre nature à ce moment-là, et j'arrivai en France alors que le feu était, apparemment, éteint...

Pour ce qui était des bienfaits qui en étaient sortis, n'étant pas du domaine des choses mesurables à la pièce mais se

propageant dans les esprits, je ne m'étais pas aperçu qu'il y avait quoique ce soit de changer, étant donné ma lenteur à sentir les choses...

Et quand j'ai commencé à sentir quelque chose, j'étais bel et bien en retard, sur tout, le repliement sur soi faisant tâche d'huile, en imprégnant de méfiance et de sourde hostilité les contrées que je me trouvais traverser...

Puis, levant ma tête de temps en temps, du fond de mes solitudes, je donnais un coup d'oeil tout autour, en me demandant à chaque fois si ce n'était pas mieux de se terrer et d'attendre que "ça se passe" (ce qui semblait ne devoir jamais finir)...

... Un monde laid et arrogant, hypocrite et cynique, bâtissant ses fortunes et ses misères déguisées, sur les misères évidentes des autres.

Et de temps à autre aussi, je confiais au papier mes impressions, mes illusions et espoirs, en les envoyant à des journaux qui n'en voulaient pas, exception faite pour IRL...

Certains, parmi les "68-ards", fort de leur verve, leur talent et leur bonne souche bourgeoise, ont sû reprendre le train en marche pour se faire une place dans les échelons variés d'un monde jadis farouchement contesté...

En dehors de cette course aux différents échelons du pouvoir établi, nombre d'"irréductibles", non résignés à ce que les espoirs de 68 finissent en bulles de savon, ont opté pour... "le coup de canon" ; ont remplacé les discours fracassants par l'explosion meurtrière des bombes...

L'épopée terroriste, avec ses farouches et sanglantes illusions allait en s'étalant, nourrie de l'idée que sur les cendres de ce monde sans scrupules, de ce monde qui doit aux faramenteux trafics d'armes une partie de sa prospérité, allait pouvoir se bâtir le monde nouveau affranchi de tout esclavage...

... Analyse primaire, hâtive, n'écoutant que le bruit des explosions qui en découlaient, en oubliant que l'homme formé dans ce monde, renferme toutes les conditions morales et psychologiques pour recréer de ses cendres, ce qui aurait été détruit, c'est-à-dire, de la merde.

Et les terroristes eux-mêmes, aussi vaincus soient-ils de ce qu'ils avancent, ne peuvent nullement garantir d'être des êtres plus éclairés du monde qu'ils combattent ; car, une fois adopté "la fin justifie les moyens", qui préserverait des "moyens devenus une fin en soi" sous la poussée de l'aveuglement intolérant des dépositaires de vérité qui, exaspérés et désespérés s'identifient à leurs actes et à leur jargon révolutionnaire en aboutissant à l'inévitable intolérance envers ceux qui n'ont pas emprunté le même chemin qu'eux... (en cela similaires aux délires fanatiques du passé, aussi bien religieux qu'idéologiques, qui de nos jours reprennent la relève des anciens, anciens et assez récents, prônant et organisant dans l'ombre des commandos et des phalanges à but totalitaire sous prétexte de défendre la civilisation chrétienne...).

Attitudes à détruire dépourvues de propositions et initiatives concrètes et convaincantes pour construire quelque chose d'autre...

Cet autre possible devenir qui est difficilement concevable, sinon impossible, sur les cendres de n'importe quel monde, quand les nouveaux bâtisseurs sont encore englués dans la merde morale et matérielle du monde détruit ou... à détruire.

Et les autres ? Ceux qui avaient seulement une partie des qualités des premiers (les "rampeurs" arrivistes), et pas du tout des seconds (les terroristes) ?

Dispersés dans la nature, soit-elle verdoyante ou goudronnée, en attendant qui sait quoi, ou en se rongant aux feux des frustrations, atteints par le virus sournois de... "la réussite", ne sachant plus s'écouter, mais tombant dans le miroir déformant des comparaisons entre soi et les... parvenus, ceux qui... ont "réussi"...

Je regarde encore autour... ; et autour de quelques poignées déterminées à gérer autant que possible leur vie, en essayant d'élaborer des activités alternatives à un système qui ne veut pas d'eux, je vois une multitude qui trempe dans l'angoisse quotidienne de l'"avoir" sans que l'ombre d'un "Etre" à interroger ou poursuivre n'apparaisse ; il a été englouti dans la spirale de la quête aveugle d'un aveuglant matérialisme sans borne, oscillant entre le capitalisme, et ce pseudo-socialisme jailli de son creuset, qui domine l'autre partie de la planète... (ce qui peut nous faire dire "nous sommes vraiment bien entourés"...) 



... L'homme en quête d'absolu, inconscient même de cette quête, en même temps qu'il ne sait plus se référer à une religion, transpose le cahos inconscient de ses élans intérieurs vers des valeurs tangibles et fait de l'accumulation des richesses, grandes ou petites - peu importe - le substitut fétichiste de Dieu, alors même qu'il se croit athée...

Cet adorateur du veau d'or des temps modernes, par son fétichisme de l'argent qui dépasse largement ses besoins vitaux, est un païen qui s'ignore, ses dieux se trouvant dans un superflu sans cesse recherché qu'enrobe un prestige gratifiant fait d'apparences où, tout ce qui était poursuivi dans sa quête inconsciente d'une réelle élévation, se perd dans le chaos des faux-semblants qui alimentent la société spectaculaire d'un monde réduit à marchandises, entretenant un univers qui engloutit les facultés humaines, tel un terrain parsemé de sables mouvants et une étendue désertique de dunes dont le sable aurait été remplacé par du sel... Effectivement, l'homme multiplie les moyens pour augmenter sa soif, tout en tarissant et en empoisonnant les sources qui auraient pu le désaltérer...

... Ainsi, tandis que les terroristes, armes au poing, s'attaquent ou... s'attaquaient au capital-impérialisme en semant tout au plus l'inquiétude qui gâche l'orgie matérialiste dont "tous" raffolent, l'homme "civilisé" par l'abondance et le gâchis de ce même capital-impérialisme, prétend et aspire de toutes ses forces à cette croissance sans fin que le système ne cesse de toutes ses forces de promettre et de considérer nécessaire (et pour cause... il en va de sa survie, de sa raison d'être, et pour cela, la fin justifiant - là encore - les moyens, il ne recule devant rien, en s'obstinant dans les pires aveuglements, quitte à réaliser une victoire à la Pyrrus, en entraînant toute la planète dans sa folie... cette folie dont le côté lugubre est savamment camouflé par les performances extérieures bien aguichantes et bariolées...).

Celui qui ne se sent pas la force de se mesurer à une réalité si écrasante et qui n'a pas non plus la force des illusions pour le soutenir, est en fin de compte un vaincu. Et puisque la défaite est le décor quotidien de son existence, c'est alors de ce néant qu'il faut qu'il parte pour s'imaginer un mode d'existence qui ne l'accule pas au suicide...

Et dans la mesure où les ferments d'un 68 ne peuvent pas l'atteindre pour lui com-

muniquer force et enthousiasme, sa seule réalité étant sa propre faiblesse, il s'agit, pour ce spécimen de la décadence et conscient de celle-ci et de son état, de faire de cette faiblesse, de cette situation d'extrême nullité, une "arme" ; cette arme dérisoire sans corps ni visibilité qui procède d'un refus de tous les valeurs et... "bien-faits" dont la poursuite donne sans cesse de la force aux systèmes qui légifèrent ce monde qui sait ôter, chez certains, jusqu'à la force de se révolter...

"Certains" qui, il faut le souhaiter, se trouvent ou se trouveront être une poignée infime, l'heure étant venue à la détermination consciente qui va bien au delà de la simple révolte ponctuelle, pour édifier un immense réseau de constructions alternatives, si étendu et enraciné que, même attaqué et détruit dans une de ses parties, il ressurgisse aussitôt et s'accroisse dans d'autres lieux... multitude de racines où des corps et des esprits indomptables se nourrissent de certitudes projetées vers la vie pour dépasser le monde bâti sur la mort où l'homme est obligé à se frayer un chemin...

Cependant, parmi les... "certains" démissionnaires auxquels il vient d'être fait allusion (dont je fais moi-même partie), il y en a, hélas ! qui éprouvent le besoin, un besoin qu'on pourrait qualifier de maladif, de disparaître... de se fondre par exemple dans un rocher isolé, jusqu'à être englouti par une grotte plus isolée et inaccessible encore, sans pour autant parvenir à ignorer jusqu'à l'oubli des réalités générales et particulières qui les ont poussés sur les chemins arides de cet auto-anéantissement.

Mais c'est justement à cause de cette impossibilité d'anéantissement totale qu'un regard porté sur le monde persiste, et que des pensées en jaillissent en prenant forme sur du papier avec, au fond, le vague espoir que ce ne soit pas entièrement inutile, et qu'un acte de présence peut être fait depuis cette absence...

Une contribution indirecte et ténue peut-être, offrant à ceux qui sont décidés à agir et à ceux qui agissent, cet élément supplémentaire de connaissance d'une partie du "matériel humain" (bien que déshumanisé) qui constitue l'ensemble de ce monde hétéroclite qu'on veut changer... Et on peut d'autant mieux agir dans un sens de changement qu'on connaît autant que possible les variétés des comportements humains, symptomatiques d'une réalité générale insoutenable et cependant acceptée ou subie à des degrés différents par les uns et les autres.

P. S. : Pendant que Paris était en ébullition, que les barricades se dressaient en défiant le vieux monde par son Mai 68-ard, communard et internationaliste, moi, simple volontaire du S. C. I. dans la Sicile "tremblée", j'étais, bien moins glorieusement par la police extradé...

En arrivant à Rome et devant continuer pour rentrer chez moi sans un sou en poche, je pensais avoir droit au moins à un billet gratuit.

C'est la police, l'équivalent de vos C. R. S., qui s'en chargea... "foglio di via per indigenti" (une feuille d'expulsion pour indigents et autres malfrats dont "une ville" veut se débarrasser quand ils sont d'ailleurs). Ce n'était évidemment pas une médaille que je m'attendais après la... "campagne de Sicile", mais une feuille d'expulsion pour indigents me sembla vraiment un peu trop corsée, bien que de qualité supérieure d'origine contrôlée...

Bien d'années sont passées depuis ; bien d'eau est passée sous les ponts de la Seine et du Tevere, près du quel je fus si bien gratifié, pendant que d'autres sur les dévastations de la Sicile se sont bien remplumés...

Cependant rien n'a changé... indigent j'étais, et indigent je suis resté...

Mais j'avais réalisé qu'il y a des choses plus importantes que le dépassement de cette indigence matérielle à réaliser...

Position confortable des adeptes au renoncement ? - peut-être... bien possible - mais une manière pour ne pas ajouter à l'esclavage inné dans les structures ambiantes, l'asservissement volontaire et zélé au consummisme et productivisme qui sont tant de lymphe vitable apportée au capital... un pet dans la soupe, un tout petit pet dans la grande marmite du matérialisme qui nous a forgé une cage dorée et... radio-active... bien sûr, mais chacun lances les pets qu'il a, et il est fort ardu de péter plus haut que son cul, surtout quand celui-ci, par malformation génétique se situe bien plus haut que le trou d'échappement...

D'un état de misère, on sort de différentes façons ; il y en a qui en surgissant aguerris pour lutter contre le berceau de leur misère, d'autres qui n'en sont aguerris que pour imiter les "tenanciers du... berceau"...

Mais il ne faut pas oublier ceux qui en ont été affaiblis jusqu'à être dépourvus de la rage suffisante pour lutter, mais aussi dépourvus de cette illusion qui rend si disponibles de grandes tranches d'humana-

nité aux miroitements allèchants d'une misère plus profonde qui ne veut pas s'avouer...

Que reste-t-il alors ?

68... ses cendres, par endroits encore chaudes où couvent des brasiers sur lesquels il suffirait de souffler... ses fidèles rejets pour qui... "Nicolas, no, la Commune n'est pas morte"... pour qui, le soleil de l'avenir reste l'internationale... ses héritiers, qui sauront pousser plus loin ce qui s'enlisa sous les décombres des barricades, là où le réalisme c'était de demander l'impossible... là où l'Utopie rimait et se fondait à l'unisson avec Anarchia, Anarquía, en un mot, Anarchie...

Giordano Bruno

Giglioli Fin janvier 1988 - Eindhoven



LES VINGT ANS de



SOUS LES PAVES, UN LIVRE ...
Traces. Actes. Témoignages de nos
rencontres.

A paraître à l'automne 1988,
SOUSCRIPTION de 50 francs

à l'ordre de H. LENOIR
c/o Publico, 145 rue Amelot
75011 PARIS

Il y a 20 ans... maintenant

De la Révolution

Il y a 20 ans, le Vieux Monde semblait bien malade. Quand il ne tanguait pas comme un bateau ivre sur les îlots déchainés de mouvements sociaux en furie, il vacillait sur ses bases au premier signe d'emballlement de la lutte de classes.

Il y a 20 ans, le mouvement ouvrier avait encore toutes ses dents et la bourgeoisie s'apaurait du moindre de ses coups de gueule. Le gauchisme surfait d'allégresse sur les cent mille et une vaguelettes évènementielles de la société du spectacle. Les femmes, les homosexuels, les écolos, les communards... et tous les troubadours de la révolution au présent et au quotidien allumaient des incendies aux quatre coins de l'aliénation. Les sciences sociales et la galaxie intello suaient le progressisme par tous les pores de leur être profond.

Il y a 20 ans, la révolte de la jeunesse essayait de redonner une nouvelle jeunesse à la révolte. Che Guevara était dans tous les cœurs de ceux qui "ne voulaient plus d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échangeait contre le risque de mourir d'ennui". Le "Je" du refus marchait la main dans la main avec le "nous" du changement social. La solidarité internationale buvait jusqu'à l'ivresse à la gargoulette de luttes de libération nationale brandissant haut et fort le drapeau du socialisme.

Il y a 20 ans, chacun en était persuadé, la révolution était en train de frapper à la porte de l'histoire et de l'espoir à grands coups redoublés.

Il y a 20 ans, nous étions nombreux à avoir 20 ans.

L'HORIZON INDEPASSABLE DE LA DEMOCRATIE BOURGEOISE

Aujourd'hui, c'est un fait, il ne reste plus grand chose de tout cela.

Le mouvement syndical et le mouvement ouvrier dans son ensemble n'ont plus que la peau sur les os. Le gauchisme ressemble à s'y méprendre à un spectre. Les balladins de la révolution au présent et au quotidien ont disparu dans les fondrières du morcellement, du découragement et du "réalisme". Les sciences sociales et les intellectuels ont pris leurs distances par rapport au social et au politique.

Même la révoite de la jeunesse est désormais propre sur elle. Clean. Bien dégagée derrière les oreilles. Préférant le "je" au "nous". Le partiel au global. Les petits pas corporatistes aux bottes de sept lieux du changement social.

Au mieux, elle fait dans l'humanisme. Les droits de l'homme. La morale.

Et c'est du pareil au même pour la solidarité internationale qui se vautre aujourd'hui sans vergogne dans des show-businesqueries médiatique entrecoupées de pubs.

Mais, comment a-t-on pu en arriver là ? Comment le capitalisme qui semblait moribond il y a 20 ans a-t-il pu opérer ce renversement de perspectives ? Retrouver superbe, assurance et arrogance ? Remiser la révolution au magasin des archaïsmes ? Réaliser l'union sacrée sur l'essentiel entre les frères ennemis d'hier de la classe politique ? Leur faire entonner de concert la symphonie fantastique de la fin des idéologies, de l'entreprise reine, de la loi du marché, du consensus face au terrorisme, à la crise... ? L'opéra-bouffe de l'horizon indépassable de la démocratie bourgeoise ?

Oui, comment en 20 ans, la révolution a-t-elle pu prendre un tel coup de vieux alors qu'aujourd'hui nous sommes encore tant à avoir encore 20 ans.

Ces derniers temps cependant, le convivial consusuel a pris quelques rides. Le mouvement étudiant et lycéen, les grandes grèves de la SNCF et d'ailleurs avec l'apparition du phénomène "coordination", le krach boursier, l'ombre menaçante de la récession, la fronde des endettés du tiers monde, la persistance de la crise et ses cortèges sans cesse plus fournis de laissés pour compte ent tous genres... ont quelque peu entamé la superbe des Ballardur, des Bernard Tapis et de tous les chantres du capitalisme populaire.

A la confiance a succédé la peur d'une remontée en puissance de la lutte des classes.

Lentement, mais sûrement, le politique commence à faire sa réapparition sur la scène des sciences sociales et dans l'infini des espaces où fleurit le quotidien...

Mais est-ce pour autant à dire que nous sommes à la fin d'une période historique et à l'aube d'une autre qui verrait la révolu-

tion renaître de ses cendres ?

Rien n'est moins sûr !

REVOLUTION DANS LA REVOLUTION

Si au cours de ces vingt dernières années, la révolution s'est retrouvée claquemurée dans la marge de l'archaïsme, ce n'est en effet pas seulement du fait du grand Satan capitaliste, de la "trahison" des bureaucraties politiques et syndicales ou de la longue marche de la société industrielle vers l'étape post-industrielle. Ce serait trop simple !

L'effondrement du mythe des luttes de libération nationale, de l'URSS, de la Chine, du Vietnam, de Cuba..., le sectarisme bon teint des épicerie révolutionnaires de toutes sortes, leur impuissance à élaborer un projet révolutionnaire en prise sur le réel, la dérive "terroriste" de trop de partisans de la lutte armée... sont également à l'origine, il ne sert à rien de se cacher, de la perte de crédibilité de l'idée même de la révolution.

De cela il convient de bien se persuader si on ne veut pas se retrouver une fois encore sur le quai de la gare à regarder passer le train de l'histoire.

Les contradictions internes du capitalisme, l'intolérable croissant de l'exploitation et de l'oppression de l'homme par l'homme, la faillite du consensus à la mode libérale ou social démocrate... mettent de nouveau à l'ordre du jour la rupture révolutionnaire et il serait dramatique et à tout le moins dommage que la révolution aille au bal de l'espoire avec les haillons de sa misère actuelle.

Alors, saurons-nous réfléchir les évolutions et les mutations qui se sont produites ces vingt dernières années dans le corps social tout entier ? Saurons-nous mettre en lumière le pourquoi et le comment de l'impuissance du projet révolutionnaire à mordre sur le réel des deux décennies qui viennent de s'écouler ? Saurons-nous entreprendre ce voyage douloureux au bout de nous-mêmes ? Passer les problématiques du sens de l'histoire, des sujets historiques centraux ou secondaires, de l'avant-gardisme... au tamis de la recherche fondamentale ? Redéfinir les espaces et les temps de la rupture révolutionnaire ? Elaborer un projet social et sociétaire crédible et désirable ? Mettre une alternative en actes ? Reconstruire une cohérence théorique, pratique, organisationnelle et stratégique ?...

Telles sont quelques unes des questions que se pose le collectif "Il y a 20 ans... maintenant"... et que nous nous posons.

J. M. Raynaud

TRACES D'OMBRES et BATISSES D'ETRE

Il y a 20 ans, il s'agitaient. Agissaient. Dans les bastilles institutionnelles. Dans les garrigues de l'alternative. Ici, ils rampaient d'allégresse pour obtenir d'avantage de moyens, faire évoluer les rapports au savoir, au maître, limiter la sélection sociale, réformer ce qui pouvait l'être. Là, ils plantaient des poteaux d'angles en forme de communautés, de crèches sauvages, d'écoles parallèles... aux quatre coins du rêve. Ailleurs, via les luttes de libération sexuelle, celles des femmes, des écolos..., ils faisaient souffler un formidable vent anti-autoritaire sur l'individu, le couple, le rapport à l'enfant, à la vie...

Il y a 20 ans, on avait l'impression qu'ils étaient partout. Et d'une certaine manière, ils étaient partout. Car leur discours où se mêlaient le politique et le pédagogique était empreint d'une certaine légitimité. Et car leur désir de changer l'éducation avait une certaine crédibilité.

Il y a 20 ans... mais comme cela semble loin !

Aujourd'hui, en effet, la clameur s'est faite murmure et la grande armée des soldats de l'an II de la révolution pédagogique s'est débandée. Usée. Laminée. Désillusionnée. Déboussolée. Tétanisée par une réalité qui a obstinément refusé de se conformer à ses espoirs.

Ah, la réalité ! Ce test implacable où l'on a vu s'élargir de doutes et de souffrances le fossé entre la jeunesse et le corps social. L'école produire sans cesse un peu plus l'échec. Rester coupée du monde et de la vie malgré les cent mille et une tentatives d'ouverture qui ont eu lieu ici et là. Se rire de tous les efforts et de tous les confort non directifs, et conserver l'essentiel de l'inférieur ballet des rôles où prospèrent toutes les autorités, les rigidités et les cécités.

Dur !

Et ce d'autant plus que l'enfant, l'objet même de toute cette sollicitude, a carrément trahi l'espoir qu'on avait mis en lui. Incapable de s'emparer de ce qu'on lui offrait. Préférant boudier avec la bof-génération. Fuir en compagnie de la petite sirène poudre blanche. S'engager sans mauvaise conscience aucune dans les légions noires de l'"entreprise".

Bien sûr, ça et là, petits perceneiges tétus taraudant inlassablement le grand

manteau blanc de l'hiver, il y a toujours des forcenés obstinés qui s'accrochent théoriquement et pratiquement à la char-rue du changement pédagogique, mais coincés entre les Chevenementeries laïcardes, les bondieuseries anti-laïques, le réalisme féroce des "killers" patronaux et le désarroi du plus grand nombre, ils font désormais figure d'archaïques. De pédago pataugas. De "has been" progressistes.

Bien sûr, ça et là, le regard bien planté dans la morale ou l'antiracisme, la jeunesse tente de secouer le cocotier du présent mais méfiante, et on le serait à moins, par rapport aux "raiders" de la gauche extrême, elle ne cesse de tourner en rond et de butter sur "l'horizon indépassable de la démocratie bourgeoise" !

Alors ?

Alors, comment en sommes-nous arrivés là ? Comment se fait-il que dans une situation de crise largement pire que celle qui prévalait il y a vingt ans, l'idée d'un changement d'éducation ne fasse pas recette et qu'aucun projet en tant soit peu alternatif au présent n'existe ? La crise ferait-elle que le changement éducatif relève désormais du luxe inutile ? L'ère post-industrielle vers laquelle nous nous acheminons aujourd'hui générerait-elle de nouveaux espaces éducatifs (télé, entreprise...) qui en se déployant limiteraient celui occupé traditionnellement par l'école jusqu'à lui enlever son caractère d'enjeu social et politique ? Le consensus dont on nous rabat les oreilles depuis quelques temps et qu'on nous présente comme un concept incontournable dans les sociétés modernes, complexes et démocratiques, ne s'oppose-t-il pas à l'idée même d'un changement un minimum radical au plan social, politique ou éducatif ? Les choix tactiques des mouvements pédagogiques en faveur de l'institutionnel ou de la gauche ont-ils été meilleurs ? La conception même de l'éducation dont ils ont été porteurs et qui fleurait bon le parcellaire en se centrant sur l'école n'est-elle pas à la base d'une certaine désillusion par rapport au pédagogique ? L'alternative dite de rupture évoluant aussi bien dans le cadre institutionnel qu'hors institutio a-t-elle mieux que sa cousine réformiste réussi à relier le pédagogique à l'éducatif et au social. L'objet/satlo de l'enfant inhérente à sa représentation par ceux qui voient en lui

le sujet central du changement éducatif est-elle la loi onthologique du progressisme éducatif ? L'appropriatio psychologique et juridique de l'enfant par ses parents et son statut social de mineur sont-ils de l'ordre de l'universel ?...

Autant de questions qui, pensons-nous, délimitent le vide devant lequel se trouvent aujourd'hui ceux qui prennent le présent en pleine tronche et qui tout en ne parvenant pas à s'y faire ne voient pas comment en sortir !

Autant de questions qu'il serait bien sûr possible d'évacuer en se contentant d'analyser l'époque actuelle comme un "creux de vague" !

Autant de questions que nous avons décidé de regarder au fond des yeux car nous avons le sentiments qu'à l'heure de la crise du déterminisme et de la rationalité, la déconstruction de certains concepts qui structurent et clôturent le champ éducatif depuis des lustres est le passage obligé vers le monde nouveau éducatif que nous avons dans le cœur !

Quelques "traces d'ombres", donc que nous vous invitons à essayer de repérer avec nous, et desquelles, qui sait, surgiront peut-être les "bâtisses d'être" de demain !

J.M. Raynaud
Thyde Rosell

Membres du collectif "Il y a 20 ans ... maintenant".

Le collectif "il y a 20 ans... maintenant" organise une rencontre sur le thème de l'éducation le 10 juin 1988 à 20 heures, Maison de l'Amérique Latine, 217 boulevard Saint-Germain, 75007 PARIS. Intervientront à cette occasion P. Boumard, J. M. Matayne, C. Sigala, J. M. Raynaud, D. Xalzinski, M. Benasayag.

Claude Clémaron



UN SCULPTEUR ANARCHISTE

Ou Mai 68 vingt ans après.

Dans une "Maison de Quartier", sur les pentes de Saint-Etienne, se sont retrouvés, au mois de mars, des peintres, sculpteurs, et musiciens pour une exposition parmi laquelle on pouvait voir une dizaine de sculptures de Claude Clémaron. A l'horizon du quartier se dressent les terrils et la tour métallique d'une mine qui sera transformée en musée. Saint Etienne, de plus en plus, se tourne vers la culture. Mutation industrielle dans une ville consacrée jadis à la métallurgie, aux aciéries et au charbon. En 1943, les CRS étaient pâles au fond de leurs cars lorsqu'ils devaient aller se heurter aux mineurs en grève de la Ricamarie ou aux ouvriers des fonderies de La Terrasse. Claude Clémaron choisit cette année-là pour venir au monde, dans la fumée des premières lacrymos et les slogans de la première révolte ouvrière de l'après guerre.

Vingt ans plus tard c'était mai 68, l'explosion de libération des tabous, la poésie sur les murs, sa découverte du surréalisme et de la puissance des mots.

Encore vingt ans, et il écrit en préface à cette dernière exposition intitulée "L'arbre est dans la Graine" : "De l'utopie libertaire à la poésie vers la sculpture, d'un imaginaire l'autre".

On ne peut pas expliquer un artiste. La critique qualitative d'une œuvre artistique

est une hérésie. Cette œuvre appartient à l'artiste, elle est de lui-même. Contester une œuvre artistique revient à contester l'existence même de l'artiste. Tout ce qu'on peut faire c'est la regarder pour s'en laisser imprégner. Et chercher à comprendre, non à juger. La vision doit être constatation, et uniquement cela.

La sculpture, comme toutes créations plastiques, dépend de plusieurs éléments: la maîtrise professionnelle, la matière, la spiritualité. Ces trois éléments interviennent à des degrés divers. Chez Clémaron, le troisième élément est le plus important, et il l'explique ainsi: "Une sculpture est toujours un message, un appel, une tentative. Je crois au dialogue et à la sincérité".

Mais il importe de savoir encore quel est le sens de ce message.

Pour cela j'ai recherché dans ses écrits les phrases clés qui pouvaient expliquer la démarche.

J'ai trouvé d'abord une référence à Saint Exupéry: "Il m'a dit que le monde avait une signification si chaque individu le contenait dans son cœur". Ensuite une profession de foi: "Je défends la liberté de l'imaginaire Anarchiste". Enfin une constatation: "Les étoiles et les dieux ça ne s'explique pas".

Humanisme, imaginaire, rapport au cos-

mos, les titres des statues exposées en indiquent suffisamment la synthèse: "Fusion avec la Fraternité Galactique", "La Septième Aurore", "Première Naissance", "Frère de l'Espace", "Le Voyage à Shambhalla", "Paysaginaires 2", "Lumière Noire".

Mais quel symbole réel permettrait d'exprimer le surréel des messages? Le poète utilise le mot qui sert de support à la pensée. Pour le sculpteur il peut y avoir ce qui est la quintessence du mot: la lettre. C'est à cela que le conduit sa réflexion. Les éléments d'une œuvre comme "Le voyage à Shambhalla" sont ceux d'une phrase en écriture arabe. Des éléments d'autres sculptures seront tirés des alphabets Hébreux, Arabe encore, Japonais ou Astèque. Mais si la lettre est souvent le moyen, ce qui importe c'est l'âme de la sculpture. Le titre de l'œuvre est la seule chose qui guidera le ciseau du sculpteur, et le guidera durant toute la création. Et la démarche sera toujours la même: "défricher l'Imaginaire, chercher la Réalité derrière l'Apparence, se réapproprier Dieu". Et cela sans concession à une quelconque facilité. En effet, en général la sculpture attire la caresse, on aime glisser la main au long des formes et compléter ainsi sensuellement les sensations visuelles. Les sculptures de Clémaron ne se prêtent pas au toucher. Les arêtes sont

vives. La sensualité est ailleurs que dans cette approche superficielle. Il faut aller plus loin, plus profond. "Le langage de la sculpture est une façon originale, unique, de construire une liberté". Il n'y a place que pour la rigueur.

Autodidacte comme beaucoup d'anarchiste, Claude Clémaron est un ouvrier du bois. La maîtrise professionnelle explique la maîtrise du sculpteur. Les outils du sculpteur sont ceux de l'ouvrier. La matière du métier est la même que celle de l'artiste.

Mais la sculpture c'est avant tout, pour lui, le bonheur de sculpter, et ce bonheur s'exprime dans le rapport sensuel au bois, à sa couleur, à son odeur. Vient après l'autre plaisir, presque aussi sensuel, de jouer avec les ombres et la lumière pour donner vie à la sculpture. La suite, le rapport aux autres, ne viendra que plus tard, une fois l'œuvre achevée. Elle n'appartient alors plus à l'artiste. La sculpture c'est la nature, elle accomplira sa destinée qui est de porter le message.

Les premières œuvres étaient des tableaux composés avec des collages de chutes de bois de son atelier, à une époque où le militantisme tenait une grande place dans sa vie. Les titres sont sans équivoque possible: "L'Élan Libertaire", "La Liberté Libertaire", "Lutte de classe", "Barricade". On trouvera aussi "Kanakie", crosse fixée sur une île de lamelles. Très souvent, d'ailleurs, reviendra ce thème de l'île qu'il explique ainsi: la forêt, l'étang dans la forêt, l'île dans l'étang, peut-être l'île dans l'île, le besoin d'aller au fond des choses, et toujours de découvrir ce qui se cache. Beaucoup de ces tableaux s'accompagnaient de poèmes. Pour lui il n'y a pas de frontières entre les différentes façons de s'exprimer. La magie des mots se marie à la magie des formes. Et la poésie précède l'œuvre: la conception poétique du monde commence avec le poème, c'est-à-dire avec les mots. Que Clémaron dise avoir été influencé par Rimbaud et les surréalistes n'étonnera personne.

Ce n'est que par la suite que le mot se décomposera jusqu'à devenir la lettre, (démarche identique à celle des artistes du groupe lettriste), au cours de cette évolution qui le conduit jusqu'aux sculptures d'aujourd'hui, ces sculptures dressées ainsi que des phares, à l'image des statues de l'île de Pâques dont les yeux sont fixés sur on ne sait quelle éternité. Dans le même temps la quête de la profondeur spirituelle entraînera chez lui une distanciation par rapport au militan-

tisme actif. L'exigence artistique en est la cause, peut-être provisoire. Mais l'esprit de l'œuvre reste attaché à toutes les valeurs des mouvements libertaires.

Je voulais me garder, au cours de cet article consacré à Claude Clémaron, de tout lyrisme. Je n'ai pas pu. Il est impossible sans doute de parler autrement d'une œuvre où le spirituel et la poésie sont présent partout.

Et je lui laisse à nouveau la parole pour finir: "Il faut être un individu autonome et créateur. Chaque individu doit être capable d'inventer son propre langage". Un beau programme!

Louis SEGERAL.



Claude CLEMARON, sculpteur
5 rue Vaucanson - 42000 Saint-Etienne

Expositions :

. 1985 : MJC de Montaud
Bouquinerie "Le Tropic" à St-Etienne
. 1987 : Château des Moines sacristains
d'Aurec (Haute Loire)
Librairie "La Chrisophée" à St-Etienne
Mois de l'expression : Palais des
Expositions de Saint-Etienne

Oeuvres littéraires:

"N comme Nietzsche" et "Interpellation
sur l'Anarchisme"
bibliothèque de l'ATENEO, 8 rue de
l'Ange - 63000 Clermont-Ferrand, et
C.I.R.A., case postale 51 CH 1211 -
Genève 13
"Guerre Civile et Révolution Sociale" (chez
l'auteur)

Articles:

Collection les périodiques "TERTULIA",
ATENEO, 8 rue de l'Ange - 63000
Clermont-Ferrand, et 5 rue Vaucanson -
42000 Saint Etienne.
Dans la presse anarchiste: "Le Monde
Libertaire", "Le Libertaire", I.R.L.,
"L'Anarcho", "Courant-Alternatif", B.I. de la
F.A. et de l'U.A., CPCA, etc...

En projet :

"Rencontres de la mer", poème
philosophique.

Contre la militarisation

Le développement du système capitaliste engendre une militarisation accrue de la société si bien qu'aujourd'hui plus que jamais la lutte anti-capitaliste ne peut faire l'économie de la lutte anti-militariste; il n'est pas conséquent d'envisager un changement radical de la société sans la destruction du principal appareil d'Etat: l'Armée. Elle intervient à tous les niveaux de la vie sociale, pour défendre et perpétuer les intérêts de la classe dominante: elle soumet de larges secteurs de l'économie, brise des grèves, exproprie des paysans, embrigade la jeunesse, concourt à la politique impérialiste, quadrille le territoire, fiche et surveille la population. L'armée n'est pas que dans les casernes, la place des professionnels y est primordiale, et, si elle se prépare à la guerre civile, c'est qu'elle étend son empire tentaculaire qui va l'amener à peser lourdement sur l'évolution des luttes anticapitalistes: c'est dès à présent que l'armée, que la militarisation sont dangereux. Il faut informer la population des dangers qui la menacent. La dénonciation des chambres spécialisées en affaires militaires, la résistance contre les camps et les équipements nucléaires, le combat pour la libération de tous les détenus, le soutien à tous les refractaires, sont nécessaires et doivent être amplifiés. Alors que l'on assiste à une surenchère militariste de certaines fractions politiques, alors même que bien des militants dits révolutionnaires se limitent trop souvent à la défense des inculpés, à la dénonciation des bavures, à la lutte pour les droits démocratiques, il nous appartient d'expliquer par tous les moyens dont nous pouvons disposer, que non seulement l'armée est l'outil privilégié par lequel la bourgeoisie perpétue ses intérêts, mais encore que la militarisation se manifeste à tous les niveaux et dans tous les secteurs de la société. Dénonçons quotidiennement, sur notre lieu de travail, de vie dans nos activités syndicales et politiques, cette évolution du domaine militaire. Contribuons au développement des luttes de résistance. Refusons d'être complice, de multiples formes d'action sont possibles dès maintenant.



La lutte anti-militariste est indissociable de la lutte anti-capitaliste et anti-autoritaire, elle est indispensable à la transformation radicale de la société, au changement de notre vie. Nous

refusons, dénonçons et manifestons notre opposition à l'appareil militaire, soutien et reflet de ce système d'oppression et d'exploitation..

Ravachol

DES OBEISSONS IL EN RESTERA TOUJOURS QUELQUE CHOSE

Refus de la discipline du Travail, désobéissance civile aux règles et aux lois, grève sauvage, boycott et sabotage, insoumission, annoncent la volonté « d'être ». La prolifération des actes de désobéissance civile secoue nos consciences, mine notre soumission, sabote chaque jour un peu plus les fondations de la sacro-sainte autorité.

La désobéissance civile suscite une autre conception de la vie : se servir avant de servir ; l'apprentissage de l'autonomie ; la connaissance de ses devoirs et de ses responsabilités ; l'exercice de son propre pouvoir de citoyen libre en refusant toute collaboration à l'injustice, la transgression du présent pour échafauder l'avenir, le refus de la patience résignée au bon vouloir de l'ordre établi, un code moral légitime opposé au légal.

Des irréductibles commencent à tisser un coin de ciel bleu, comme un phare dans la nuit. Un phare qui n'est pas près de s'éteindre : on ne courbe plus l'échine, on se dresse : la conscience qui se lève est semblable à la teigne et aussi contagieuse que la respiration.

De la protestation spontanée est née en France une désobéissance civile organisée ou se mêle l'unité de la théorie et de la pratique, avec une nouvelle dimension qui est un fameux pied de nez à la politique institutionnalisée : la satire et l'ironie.

Une désobéissance civile qui ne se laisse pas lier par les lois de l'Etat, mais uniquement par sa propre conviction.

Soyons un peu nous-mêmes, même si c'est illégal !



PROTESTATION DEVANT LES LIBERTAIRES SUR LE GÉNOCIDE PALESTINIEN

Depuis quelques mois, les médias nous informent sur les morts quotidiennes de ces jeunes palestiniens qui se battent contre les forces d'occupation de l'Etat d'Israël.

Nous qui n'avons pas les moyens de vous en dire plus, nous vous proposons néanmoins la lecture de cette brochure publiée il y a un an par le CRAS (BP 492 31010 Toulouse cédex). Nous croyons qu'elle permettra d'ouvrir le débat sur un sujet peu abordé dans le milieu libertaire.

Ils ne meurent plus : ils crèvent. Comme des bêtes ! Parqués, puis exterminés dans l'immonde abattoir libanais. Décidément, les palestiniens auront tout connu, tout subi. Les négociations sur leur dos, l'occupation de leur terre, les massacres, l'expulsion, l'exil, les massacres encore, l'errance, l'indifférence, les massacres toujours.

Sur cette longue agonie, sur ce lent génocide, un silence pesant s'est instauré. Celui-ci est fortement compréhensible lorsqu'il concerne les médias d'États complices (à divers degrés) de cette extermination. Il l'est beaucoup moins lorsqu'il s'agit de la presse et de la pensée libertaire. Aussi cet exposé a pour but de développer l'information et de susciter le débat. Face à une supposée méconnaissance du problème, un bref historique s'imposait.

LES NÉGOCIATIONS SUR LEUR DOS

Sous la pression du hooby international juif (composante non négligeable du capitalisme triomphant), argumentée par les ravages que cause le poison de l'antisémitisme (pogroms russes, persécutions en Pologne et en Roumanie, affaire Dreyfus en France, etc...), théorisée par Théodore Herzl et le premier congrès sioniste (Bâle, août 1897), la création d'un État juif en Palestine devient un objectif imminent.

Durant la Première Guerre Mondiale et l'affrontement avec l'Empire Ottoman, les magouilles, tergiversations diverses, reculades et camouflages ne se comptent plus.

Ensuite, le partage franco-britannique, les divers mandats, la déclaration Balfour, le rapport King Crane souffleront le chaud et le froid. Il apparaît désormais évident aux arabes de Palestine (au vu de l'accroissement de la population juive et de la proportion sans cesse croissante des terres qu'elle acquiert) qu'ils ont été dupes et que le sionisme est passé du rêve à la réalité.

L'OCCUPATION

Le traumatisme de l'holocauste allait hâter les choses.

Le 29 novembre 1947, les Nations Unies votent le charcutage de la Palestine en deux États (l'un juif, l'autre arabe) ; L'État juif représente 54% du territoire, la population simplement 32%.

Le 14 mai 1948, Israël proclame son indépendance.

Dès 1949, l'armistice signé avec Israël par les divers pays arabes en guerre laisse une Palestine démembrée, la moitié de la population est déjà devenue un peuple de réfugiés. Les colonies juives se multiplient, les arabes devant fuir face à cette horde politico-religieuse que l'opinion mondiale soutient.

LES MASSACRES

Lorsqu'ils ne fuient pas, les palestiniens (paysans en majorité) sont victimes d'exactions hors du commun : massacres, villages rasés (technique encore de coutume aujourd'hui), sévices de toutes sortes. Cette répression poursuivant deux buts simples ; s'approprier de nouveaux territoires, mais surtout de par les méthodes employées, susciter la peur

et la terreur auprès des populations réticentes. Les instigateurs de ces "boucheries" s'appelaient déjà Ariel SHARON (Stern) ou Menahem BEGIN (Irgoun), et l'extermination des habitants de Deir Yassine (250 morts le 9 avril 1948) qualifiée de terroriste dans le monde arabe n'aura pas, loin s'en faut, ni la "réputation" ni la désapprobation découlant de source qu'a connu son homologue français : Oradour s/Glâne.

L'EXPULSION : L'EXIL

Soumis à l'offensive sioniste qui suivit la défaite des armées arabes, confronté à une occupation militaire de leur terre, exposé aux atrocités les plus diverses, un grand nombre de palestiniens s'enfuit, préférant l'exil à la mort. Départ volontaire si l'on veut, tant est qu'ils aient eu un autre choix.

En 1948, 8,2% du peuple palestinien vivaient sous occupation israélienne, 30% étaient soumis aux pouvoirs jordaniens et égyptiens et 61% peuplaient les 57 camps de réfugiés répartis à travers les différents pays arabes : 15 au Liban (14% des réfugiés), 10 en Syrie (9%), 24 en Jordanie (55%) et 8 dans la bande de Gaza (22%) ; de cet exil naîtra forcément l'idée collective de retour, donc de Résistance, d'où la création de toute une ribambelle d'organisations ou groupes porteurs de ce souhait suprême. Dans cet objectif, le rôle des divers sommets arabes, des personnalités marquantes de cette époque (Nasser...), des nombreux congrès palestiniens sera relativement secondaire, la naissance de l'O.L.P. (29 février 1964) déterminante.

En effet, l'Organisation de Libération de la Palestine redonne l'espoir à tout un peuple, éclaté, disséminé. L'unité (de façade), une prétendue indépendance, les efforts diplomatiques, quelques succès militaires placeront l'étoile de l'O.L.P. au zénith.

LES MASSACRES ENCORE

Mais ces palestiniens trouble-fête qui s'organisent et portent à l'État sioniste des coups de plus en plus nombreux (entraînant des représailles disproportionnées) et retentissants (Karameh : 21 mars 1968) ne sont pas pour plaire aux chefs d'États arabes, soucieux de conserver leur autorité. Les palestiniens vont ainsi découvrir que, toute proportion gardée, Israël n'est pas leur seul ennemi. Commencé par les journées de septembre noir (1970), le roi Hussein et ses troupes (à majorité bédouine) écrasent (au printemps 1971) la Résistance palestinienne en Jordanie. Encore une fois, c'est la route de l'exode. Ils s'installeront au Sud puis au centre, puis au Nord Liban, poussés chaque fois davantage plus loin de chez eux.

LA TRAVERSÉE DU DÉSERT

Va aussi s'opérer un retournement de tendance. Si de 1965 à 1975 environ, la Résistance avait le vent en poupe, tant sur le terrain (militaire) qu'à l'extérieur (politique), la fin de la précédente décennie et les

années 1980 (jusqu'à aujourd'hui) allaient montrer bien moins de sympathie pour la cause palestinienne.

Plusieurs raisons à cet état de fait. Tous d'abord la perte de vitesse mondiale des idées marxistes-léninistes (le gauchisme étant malgré tout un grand vivier de solidarité tiers-mondiste), puis le silence complaisant des médias, alors qu'auparavant (de leur manière) ils participaient, en relatant les "exploits" des fedayines, à créer un mythe attirant ; ensuite, on pourrait invoquer bien sûr la situation internationale et pour finir la montée menaçante de l'islamisme.

Bref, les journalistes avaient d'autres chats à fouetter !

Néanmoins, une des responsabilités primordiales de cette mise en quarantaine (provisoire, espérons-le) est le produit de la Résistance elle-même. Désorientée par la répression (venant de tous côtés), déchirée par des querelles et contradictions internes, son image se ternit. Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir tout essayé ! Toutes les ficelles diplomatiques (voir représentation O.L.P. à l'O.N.U.), propagandistes par le fait (nombreux attentats, détournements, pénétrations en Israël), politiques (organisation de la population en territoire occupé, boycott des produits originaires d'Israël, etc...) seront utilisés, en vain semble-t-il.

LES MASSACRES TOUJOURS

Confirmant ses intentions hégémoniques sur le Liban, Israël, par son opération "Paix en Galilée", portera un nouveau coup à l'O.L.P. Et, lorsque le 20 décembre 1983, Arafat et 4.000 combattants quitteront Tripoli, ils savent que ce départ forcé du Pays du cèdre (le deuxième en seize mois) marque la fin d'une époque, mais la continuité de la curée. Déjà les 17 et 18 septembre 1982, les phalangistes libanais (Kataeb), aidés par les miliciens d'Haddad, soutenus au moins moralement par les militaires israéliens qui contrôlent toute la ville, entrent dans les camps de Sabra et Chatila. Ce sera l'impitoyable boucherie : 3.000 à 3.500 hommes, femmes et enfants seront assassinés en quelques quarante heures sur les 20.000 personnes qui vivaient dans les deux camps à la veille de l'"opération". Le moins que l'on puisse dire c'est que la désapprobation internationale ne fut pas proportionnelle au carnage : L'INDIFFÉRENCE.

En ce mois de février 1987, les camps palestiniens à Beyrouth subissent toujours la même pression. Bien que les bourreaux aient changé de nationalité ou de confession, le résultat est identique. A Bourj Barajneh, assiégée depuis près de quatre mois, la famine s'installe. Après avoir mangé tous les animaux domestiques du camp, ses habitants en seraient réduits à envisager de manger de la chair humaine. Les chiites d'Amal, soutenus par la Syrie, seront désormais les nouveaux geoliers de ce peuple qui n'en finit pas de crever.

La situation dramatique des réfugiés-expulsés ne doit pas faire oublier que sur plus de 4.500.000 palestiniens recensés, près de 40% d'entre eux vivent en Palestine occupée (550.800 en Israël, 833.000 en Cisjordanie, 451.000 en Bande de Gaza : chiffres de 1981). Pour ceux-là, c'est l'humiliation quotidienne, le mépris, l'inégalité institutionnalisée. **Dans le travail** : droits politiques et syndicaux interdits, déplacements surveillés, salaires dérisoires et bien inférieurs à ceux de travailleurs juifs qui, de plus, disposent d'emplois réservés.

Sur la terre : les palestiniens, avant tout peuple d'agriculteurs, subissent de plein front le phénomène des colonies. La multiplication de celles-ci coûte cher à un pays qui a un taux d'inflation proche de 130% et qui survit économiquement grâce à l'aide américaine. En 1982, l'installation de chaque famille de colons coûtait à l'État hébreu et à l'Organisation Sioniste Mondiale 60 millions d'anciens francs. Dans certains cas, l'armée israélienne confisque la terre et la cède ensuite aux promoteurs. Les palestiniens habitant les territoires occupés, n'ont ni droit de vote, ni droit à la parole, ni le droit de se déplacer, ni droit de posséder la terre et n'ont le droit de construire leur maison que sur des espaces limités à "quelques points en rouge sur une carte". En revanche, les colons, eux, ont tous les droits, notamment celui de circuler armé (pratique inspirée des colons de Kiryat-Arba), et se livrent de plus en plus à des opérations d'intimidation, à des attentats anti-palestiniens.

Dans les villes : des ghettos, toujours des ghettos. Jerusalem, ville symbole s'il en fût, est peu à peu vidée du "cancer arabe". Sous un

contrôle militaire permanent, ces "regroupements familiaux" n'ont rien à envier aux bantoustans sud-africains.

Les manifestations : bien évidemment, cette oppression continuelle ne peut qu'inciter à la résistance. Revendication de droits, elle est souvent le fait, tant politique que culturel, de jeunes et des étudiants. Toute réaction de leur part est matée avec la plus âpre fermeté. La population palestinienne est rudoyée pour mettre fin à toute manifestation, des listes sont préparées à l'avance afin de procéder à des arrestations (selon le nombre de places disponibles dans les prisons), des sanctions sont prises à l'encontre des parents des personnes arrêtées, leurs "biens" confisqués et parfois même leurs demeures dynamitées.

Complémentaire à cette répression officielle, des intimidations virulentes ont pour but d'éliminer toute velléité de riposte ; des maires, militants, sont victimes d'attentats (voir 2 juin 1982). Les auteurs, couverts par les plus hautes autorités (Sharon en tête) demeureront impunis. Par contre, les victimes, bien que terriblement meurtries, connaîtront toute sorte de "tracasseries" (internement, contrôle permanent, expulsion...).

La prison : dans ces conditions, pas difficile d'imaginer l'accueil réservé aux détenus (*) : même AMNESTY INTERNATIONAL dénonce les conditions de détention, les droits de l'avocat constamment bafoués, les mauvaises conditions d'hygiène, la TORTURE.

Alors qu'à la tribune de l'O.N.U. le sionisme fut assimilé au racisme, les bonnes consciences diplomatiques ferment, comme à l'accoutumée, leurs yeux complices.

L'appui sans faille qu'apporte Israël aux dictatures sud-américaines, le soutien inconditionnel qu'il procure à l'Afrique du Sud et son régime d'Apartheid, sont l'image d'une politique extérieure qu'Israël applique, dans toute son ampleur, à l'intérieur de "son" territoire.

Ce résumé est volontairement exhaustif, se voulant simplement un trait d'union dans le drame palestinien. Il a intentionnellement laissé de côté des événements de première importance dont la narration aurait considérablement allongé ce petit historique. Exemples : le lourd héritage de l'Empire Ottoman, les nombreuses guerres israélo-arabes, les accords de Camp David, le mouvement pour la paix et le dialogue en Israël, etc... etc...

Néanmoins, à sa lecture, comment ne pas être sensible et donc solidaire ?

Les libertaires ont, de tous temps et tous lieux, prétendu dénoncer les oppressions d'où qu'elles viennent. Si, avec l'usure du temps, ces dénonciations ont parfois pris allure commémorative (Révolution russe, Espagne 1936, etc...) il est indéniable que la mouvance libertaire reste vigilante sur les répressions présentes, tant nationales (mobilisation étudiante, racisme, nucléaire...) qu'internationales (Kanaky, Afrique du Sud, Pays de l'Est...). Or, il apparaît à la lecture de revues (excepté un dossier Palestine dans *Courant Alternatif* d'octobre 1982) ou catalogues des diverses librairies anars que, malgré la foison de publications existantes en ce domaine, le mouvement libertaire dans son ensemble soit particulièrement pauvre sur le problème palestinien (sur le Moyen-Orient en général). Le livre de Maurice Joyeux ("*Les anarchistes et le problème palestinien*"), par ailleurs épuisé, est bien l'exception qui confirme la règle.

Pourquoi donc une telle absence ?

Il y a plusieurs réponses à cette interrogation qui font, qu'en fait, c'est plus une accumulation de réserves (ou réticences) qu'une opposition globale qui a créé ce visible désintéressement.

Ces pourquoi, quels sont-ils ?

► Ils proviennent tout d'abord d'un manque quasi-total d'information directe. En effet, si quelques rares étudiants palestiniens en villégiature en France affichent des idées anti-autoritaires, force est de constater qu'il n'existe aucun courant libertaire sur le terrain.

Cela peut s'expliquer d'une part par le côté nationaliste de la résistance (à savoir le fait de se battre pour une patrie palestinienne) mais aussi par les influences bien définies qui l'alimentent. Qu'elle soit Pan-arabe, marxiste-léniniste ou islamiste, la résistance dans son ensemble ne saurait ni tolérer ni même envisager de se priver du concept étatique.

* Sur ce sujet, voir le livre de l'avocate israélienne Félicia LANGER : "*Je témoigne*", aux Éditions Sociales.

► Il serait bien trop long ici de philosopher sur la nécessité ou non d'un État palestinien, avec toutes les lacunes que ce terme suppose. Ennemis de l'État, amis des peuples, les anarchistes ont parfois tendance à simplifier la réalité à l'extrême.

En effet, dans leur immense majorité, les palestiniens sont pour la "solution du retour" avec établissement en Palestine d'un État démocratique (application de la charte de l'O.L.P., cohabitation entre les diverses communautés, etc...) et il est évident qu'un tel projet comporte des barrières effectives à une solidarité active des libertaires.

Mais peut-il en être autrement ?

Quelle autre alternative s'offre à ce peuple désarticulé, dispersé aux quatre coins du Moyen-Orient ?

Reproche-t-on prioritairement aux noirs sud-africains d'à posteriori vouloir créer un État (Azanie), ou soutient-on leur lutte (de façon quasi-unanime) contre l'Apartheid ?

De la même manière, les canaques n'ont-ils pas (face au colonialisme et au Pouvoir Blanc) la sympathie de la mouvance libertaire (cf. excellent dossier I.R.L. n° 59), alors que le but de leur combat est aussi la création d'un État (Kanaky).

Pourquoi cela est-il différent avec les palestiniens ?

Certes, l'établissement d'un pouvoir étatique (quel qu'il soit) n'est pas la panacée, loin s'en faut, mais il est préférable à la longue agonie des exilés, car il empêche l'éclatement souvent synonyme de disparition irrémédiable.

Les palestiniens ne doivent pas connaître le même itinéraire que les arméniens ; ils ne peuvent pas, comme ceux-ci, être récupérés ou assimilés ; privés d'une grande part de leur identité, OUBLIÉS.

► Des critiques s'élèvent aussi quant aux méthodes employées par la Résistance pour parvenir à ses objectifs.

Allergiques à la diplomatie et aux magouilles visant à la prise d'un hypothétique pouvoir, il est compréhensible que les anti-autoritaires n'apprécient point les tribulations de Yasser Arafat et consort. Que ce soit de la tribune de l'O.N.U. ou des diverses "ambassades", ces politiciens ont eu néanmoins le mérite de faire connaître au monde entier l'existence du problème. Les actions armées (pénétrations en Israël, détournements, attentats...) ont elles aussi eu ce rôle. Des dénouements parfois tragiques ont créé un malaise et parfois même de l'antipathie, au vu des cibles visées (synagogues, lieux civils...), dans un milieu où le fanatisme est avec juste raison tant décrié.

Il faut noter toutefois que ces actions critiquables (bien ficelées par les médias) sont relativement rares, et qu'elles n'ont aucune commune mesure avec les représailles systématiques qui les suivent, dans un parfait silence.

Le rameau d'Olivier dans une main, la Kalachnikov dans l'autre, deux symboles marquant la même volonté : ne pas disparaître.

Là encore (pour l'instant) quelles autres alternatives ?

► Durant une longue période, en fait depuis sa "naissance", la résistance a été divisée en divers groupes hétéroclites. L'aspect laïque de certaines de ses composantes était néanmoins indéfectible (marxiste-léniniste principalement). Il apparaît dorénavant que l'influence de ce courant de pensée s'amenuise. En effet, la montée de l'islamisme a considérablement modifié les données du problème.

Errant dans un désert de solitude, cherchant désespérément des alliés, le peuple palestinien a peu à peu été grignoté par l'audience sans cesse croissante d'Ayatollahs ou d'Esbollahs divers.

Deux anecdotes allant en ce sens sont significatives :

★ Lors de l'encerclement de Bourj Barajneh, en janvier 1987, des habitants auraient demandé la permission aux autorités religieuses de manger de la chair humaine.

★ L'apparition comme signature d'actions multiples (attentats, séquestrations...) d'une appellation ô combien évocatrice : Jihad Islamique pour la Libération de la Palestine !!

Bien naturellement, face à cette offensive mystico-militaire, les anti-autoritaires athées invétérés ne peuvent que frémir, sachant fort bien que le terme même de "libération" s'avère incompatible avec celui d'obscurantisme religieux, quelque soit la chapelle.

Cet avènement en force de l'islam, résultat d'incompréhension et d'oppression, rend encore plus difficile une solidarité déjà bien sujette à caution.

Il est aussi, dans une certaine mesure, la conséquence de notre absence : qui n'entend qu'une cloche n'a qu'un son.



Quant au choix tactique (!) effectué par nombre de palestiniens avec ces fanatiques religieux, il est à craindre (à juste raison) que le remède soit pire que le mal.

► Si l'on veut comprendre le conflit israélo-palestinien, on ne peut faire silence sur le traumatisme de l'Holocauste. Parfaitement bien utilisé, le génocide juif est, en fait, l'argument absolu, le justificatif suprême de la politique sioniste. Pourtant, les ex-gazés (n'en déplaise à Faurisson), ex-déportés se sont métamorphosés. De victimes, ils sont devenus bourreaux, car, malgré la désapprobation continue de quelques "bonnes consciences" (Maxime Rodinson, Amnon Kapeliouk, Ilan Halevi...etc) il est indéniable que les juifs israéliens soutiennent dans leur ensemble la politique plus qu'agressive de leurs dirigeants.

L'imagerie du juif persécuté n'a toutefois pas disparu, mythifiée, elle a créé un complexe teinté d'anti-racisme qui suscite l'hésitation, voire la passivité.

L'équation antisionisme = antisémitisme est un de ces arguments dissuasifs sans cesse avancé pour dénigrer et dénaturer toute opposition à l'autoritarisme israélien.

► Les médias jouent, comme à l'accoutumée, un rôle primordial dans cette affaire.

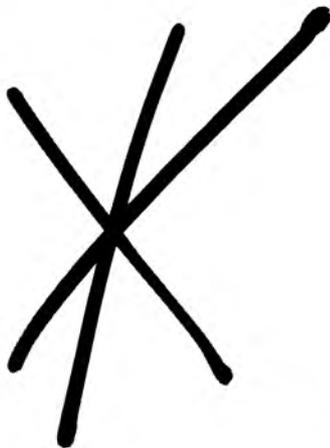
La banalisation de l'horreur par des images choc (10 ans de guerre larvée au Liban, conflit Iran-Irak...) a pour conséquence l'émergence d'un sentiment d'impuissance, entraînant le découragement, la politique des bras baissés.

Le choix, bien réfléchi, des sujets à traiter, Afghanistan-Pologne pour l'URSS, Salvador-Nicaragua pour les États-Unis, est on ne peut plus contestable. A polariser l'information sur des symboles, on en oublie des à-côtés capitaux.

Ainsi, dans le cas qui nous intéresse, le rôle de l'impérialisme US, allié inconditionnel d'Israël, comme gendarme du Moyen-Orient est passé sous silence. Ainsi crée-t-on l'indifférence, d'autant plus facilement que la crise économique régnante a provoqué un repliement individualiste.

Pour beaucoup, survivre devenant une préoccupation prioritaire, le sort des autres importe moins. Et ce n'est pas la mode (superficielle) du keffieh qui changera quoi que ce soit !





Ma carte est sur tous les visages

Siham Daoud

La mort n'était pas différente en juin ou en septembre
sur ma carte j'ai tracé les portes
et toutes les fenêtres de mon corps se sont réveillées
Je n'aime pas qu'un menteur dessine ma carte
Ma carte est différente de toutes les cartes du monde
Même s'ils enlevaient toutes les portes.
L'exil m'a noyé
Il m'a noyée dans les gorges des gens
et m'a brûlé devant les portes des gens.
O mon visage
là-bas, tes yeux sont morts dans le noir
et toutes les prières étaient usées
ils ont transporté les tombeaux dans les musées,
aux théâtres des trois années
Va, mon visage, et vole les masques du geôlier
Va, va, et vole les masques du geôlier
Quand j'ai dormi entre les barrières
mon nom fut écrit sur tous les agendas
le jour de ma naissance, tous les enfants se sont levés
et les pauvres sont morts dans le labyrinthe
et ils arrachèrent tous leurs écrits des poitrines
et des gorges....

SIHAM DAUD

Poétesse de Ramleh, vivant en Palestine occupée (Israël), écrit en arabe et en hébreux.



Pensant que rien, face à un drame aussi conséquent que l'extermination d'un peuple, n'est pire que l'indifférence. Croyant que quelque part, qui ne dit mot consent, il s'avère nécessaire de rompre le mutisme général.

Les nombreuses réserves évoquées ci-dessus pèsent-elles bien lourd face à un génocide organisé ?

Quelle responsabilité que celle de se taire lors d'une exécution collective !

A l'heure où les oppressions PASSÉES trouvent place dans l'information (diffusion télévisée de "SHOAH", reconnaissance officielle du génocide arménien, etc...) nous devons réagir pour dénoncer l'extermination PRÉSENTE du peuple palestinien. Loin des intérêts tacticiens qui poussent certains (SOS racisme par exemple) à évacuer le problème, afin de conserver une pseudo unité inter- raciale, il est pressant de rompre ce mur de silence où se cassent nos certitudes.

Bien sûr, notre marge de manœuvre est limitée, que faire face à un problème d'une telle ampleur ?

Il n'y a évidemment pas ici de marche à suivre, pas de recette miracle, néanmoins, se dégage en premier lieu une envie d'informer pour ensuite apporter une solidarité, si minime soit-elle, au peuple palestinien.

Avec nos propres moyens d'information (articles, projections—cf. annexe), nous devons poser le problème, y réfléchir ensemble, intervenir.

Tout en restant vigilant, ce n'est pas brader sa propre identité politique, sa propre perception des choses que de leur apporter un nécessaire soutien. Le "jeu" en vaut bien la chandelle. ■

AGOU AMER
Juillet 1987

Annexe

Liste non exhaustive de films sur ce sujet :

- SANAUD (1972. — I.S.M.)
- BEYROUTH LA RENCONTRE (1981 — I.S.M.)
- KAHR KASSEM (1974 — I.S.M.)
- MÉMOIRE FERTILE (1980 — I.S.M.)
- THE HOUSE (Les Films du village)

A signaler aussi, la "Revue d'Études Palestiniennes" publiée par l'Institut des Études Palestiniennes, afin de suivre trimestriellement l'évolution de la situation.

François Partant apparaît avant tout comme un analyste critique: avec perspicacité et courage intellectuel, il cherchait à démontrer les processus économiques et politiques du «développement» et à montrer comment ils s'achèment, au Nord comme au Sud, vers une faillite inéluctable. Les pages consacrées aux propositions, au «que faire?», sont plutôt rares, quoique très originales, et bien des lecteurs lui ont reproché d'être «pessimiste» ou «catastrophiste». Pourtant, son analyse critique était sous-tendue par une énorme exigence de justice et de liberté concrète et l'on pourrait dire que son «pessimisme réaliste» était très «positif», tant il exigeait de l'avenir.

Dans l'atmosphère actuelle de doute et d'incertitude,

1 - FAUT-IL SOUHAITER UN MONDE ECLATE?

Les sciences économiques véhiculent beaucoup de croyances et en cela elles sont une des composantes essentielles de l'idéologie occidentale. La principale est la croyance au «développement». Derrière quelques variantes, il s'agit toujours d'un même processus: le développement des forces productives et l'élévation de la prospérité. Ce processus est conçu comme universel, à la fois parce que toutes les nations sont supposées pouvoir le suivre et parce qu'il les achemine vers un seul et même type de société.

F. Partant conteste cette croyance: le «développe-

2 - LE PROGRES SUPPOSE-T-IL DESORTIR DU CHAMPS DE LA CONCURRENCE?

La concurrence économique est généralement considérée comme un puissant stimulant de progrès. Dans un monde où l'espace économique dépasse de loin l'espace politique des Etats-nations, elle apparaît, de plus, comme une contrainte inévitable que tous les gouvernements, même de gauche, cherchent désormais à justifier, faute de pouvoir s'y soustraire.

La critique de F. Partant est triple:

Ce colloque se fera à Lyon, les 15 et 16 octobre 1988. Pour plus amples renseignements, écrire à la librairie La Gryffe (Colloque F. Partant), 5, rue Sébastien Gryphe, 69007 Lyon.

où les perspectives d'avenir, justement, se désagrègent, il peut être opportun de tendre ce colloque vers des questions qui ouvrent un horizon plutôt que vers des questions qui le bouchent. Paradoxalement, le «pessimisme positif» de F. Partant n'aide-t-il pas à entrevoir de nouvelles perspectives d'action dans le domaine économique-politique?

Une relecture de *La Fin du Développement* dans cet esprit suggère 4 thèmes autour desquels organiser le colloque. Chacun de ces thèmes permettrait:

- de débattre d'une ou plusieurs analyses de F. Partant, si radicalement à contre-courant,
- tout en cherchant ce que serait une économie compatible avec la vie de tous les hommes sur cette planète.

ment», tel qu'on l'entend et tel qu'il fonctionne n'est pas universalisable. Ni, il n'est accessible à toutes les nations, ni, il ne pourra durer. Redéfinissant ce que devrait être le développement, il envisage, sous certaines conditions bien précises, la perspective d'un «monde éclaté» comme tout à fait souhaitable. A la limite, il ne serait pas choquant que les possibilités de développement en termes quantitatifs soient inégales d'une société à l'autre.

Le renversement est considérable. Il bouscule nos conceptions en matière de justice, d'égalité, d'universalité. Peut-on l'admettre? Sous quelles conditions est-il une ouverture?

- premièrement, chaque société y perd la possibilité de choisir son propre mode de vie, puisqu'elle devra nécessairement chercher à aligner ses normes de production sur celles des nations concurrentes, qu'elles qu'en soient les conséquences sociales et culturelles;

- deuxièmement, dans un tel processus, aucune nation n'est désormais à l'abri d'un appauvrissement par perte de compétitivité;

- troisièmement, l'évolution technologique et ses conséquences sur la vie échappent à tout le monde, puisqu'elles sont le résultat d'une dynamique concurrentielle qui est, par essence, non maîtrisable.

En ce sens, la concurrence deviendrait désormais facteur de régression sociale et économique.

Retrouver au niveau de

chaque société ou collectivité humaine la possibilité de choisir et d'orienter l'évolution de sa façon de vivre supposerait à terme une réduction du champ de la concurrence. La généralisation et la mondialisation de la compétition économique seraient-elles une période aberrante de l'histoire humaine, destinée à être close?

3 - L'AVENIR EST-IL DU COTE D'UNE REDUCTION DES ECHANGES, NON SEULEMENT ENTRE LES NATIONS, MAIS AUSSI A L'INTERIEUR DE CELLES-CI?

Les échanges commerciaux sont supposés favoriser les spécialisations nationales (ou régionales) complémentaires, au bénéfice mutuel des partenaires, et leur progression est un des indicateurs de «bonne santé» de l'économie mondiale.

Mais la réalité est différente:

- entre les pays développés du Centre et leur Périphérie (le tiers-monde), l'échange joue constamment à l'avantage des premiers au détriment des seconds;

- à l'intérieur des pays industrialisés, il existe un phénomène analogue entre l'industrie et l'agriculture, au détriment de celle-ci et des régions qu'elle fait vivre;

- enfin, en situation d'ouverture à la concurrence mondiale, beaucoup de spécialisations régionales (nationales) sont menacées d'effondrement si une autre région du

monde devient plus compétitive.

Le commerce mondial risque donc de devenir destructeur.

A terme, ne serons-nous pas obligés, au Nord comme au Sud, de réduire les échanges à longue distance aux complémentarités indispensables pour vivre plus sur les ressources internes à chaque collectivité et à son territoire?

Mais quelles sont les dimensions d'une collectivité humaine se recentrant sur ses propres savoir-faire et les ressources de «son» territoire? Y a-t-il une hiérarchie (ou des cercles concentriques) de territoires selon la nature des ressources envisagées? Comment distinguer entre ce qui relèverait d'échanges courts (locaux) ou d'échanges longs (avec l'extérieur)?

4 - COMMENT PENSER POSITIVEMENT UNE MARGINALISATION INEVITABLE?

La pensée et l'action politiques contemporaines sont centrées sur les deux idées de maîtrise de l'évolution et de progression. On est au pouvoir, ou on le prend (par les urnes ou par les armes), pour faire évoluer l'économie et la société vers un état meilleur.

Mais l'analyse de F. Partant le conduit à deux conclusions essentielles:

- la dynamique technico-économique mondiale n'est plus maîtrisable,

- cette dynamique produira une désorganisation croissante des sociétés et une fraction croissante de la population mondiale s'en trouvera exclue.

En conséquence, la pensée et l'action politiques devraient

être repensées en d'autres termes: «Tout reconstruire de bas en haut, tandis que tout se désorganise sous la pression d'intérêts internationaux incontrôlables» (p.144).

La marginalisation d'une partie croissante de la population, au Nord comme au Sud, n'est alors pas un phénomène évitable avec une «autre» politique, mais une réalité inévitable dont il faudra partir pour essayer de la transformer, positivement, en vue d'une construction sur de nouvelles bases.

Que penser de cette inversion de perspective politique? Que penser des propositions concrètes formulées par F. Partant?

SOUVENIRS D'ANARCHIE de Rirette Maîtrejean

En proposant pour la première fois, sous forme de volume, les **Souvenirs d'anarchie** de Rirette Maîtrejean, les éditions La Digitale rendent enfin accessible un témoignage direct sur les "bandits tragiques", cette fameuse "bande à Bonnot" qui défraya la chronique en 1911 et 1912. Ce livre est un document qu'il s'agit de lire avec intérêt, mais également avec prudence. Initialement paru dans le journal "Le Matin" en août 1913, ces "souvenirs" de Rirette Maîtrejean se rattachent presque exclusivement au milieu des anarchistes individualistes, ces anarchistes que l'on qualifiait, en cette aube du vingtième siècle, d'"illégalistes".

Rirette Maîtrejean fut mêlée, en effet, et bien involontairement, à l'affaire des "bandits tragiques". Compagne de Victor Kibaltchiche (qui, plus tard, après avoir été condamné à cinq ans de prison dans le cadre de cette affaire, prendra le pseudonyme de Victor Serge et apportera son aide à la révolution russe, avant d'en dénoncer l'orientation), elle esquisse quelques portraits : celui de Libertad, de Bonnot, de Callemine, de Lorulot, de Soudy, etc.

Ce livre est donc un document, et c'est à ce titre qu'il faut le lire. Car les avis que Rirette Maîtrejean émet sur le milieu individualiste, et surtout sur les anarchistes en général, sont à manier avec précautions. La femme timide, vêtue à la "Claudine", sur laquelle divers observateurs de la "bande à Bonnot" se sont apitoyés, se révèle dans ce livre, empreinte de rancœur et ne manifeste aucune tendresse pour ses compagnons d'hier. Sa partialité l'amène ainsi à prodiguer des jugements à l'emporte-pièce. S'inspirant de mauvaises rencontres effectuées dans le milieu individualiste, elle en déduit succinctement - et pêle-mêle - que "la justice anarchiste ne diffère guère de celle des hommes", que "ne pas travailler, pour l'anarchiste, tout est là" ! Poursuivant ses récriminations, elle écrit, contant ses débuts de militante : "J'avais à prendre une étiquette. Serais-je individualiste ou communiste ? Je n'avais guère le choix. Chez les communistes (comprendre communistes libertaires), la femme est réduite à un tel rôle qu'on ne cause jamais avec elle, même avant. Il est vrai que chez les individualistes, ce n'est guère différent. L'individualisme, pourtant, eut mes

préférences". "En anarchie, ajoute-t-elle plus loin, il est rare que l'on demande l'avis des femmes".

Une étude plus approfondie des "mœurs" anarchistes suffirait à contester ce jugement naïf. Les anarchistes ne figurent-ils pas parmi les précurseurs de combats dits "féministes" ? Ne luttèrent-ils pas très tôt pour le contrôle des naissances, pour l'égalité entre l'homme et la femme, pour la libre disposition de son corps... ? Les reproches que formule ici Rirette Maîtrejean sont peu judicieux.

Rirette Maîtrejean ne ferait-elle pas un merveilleux avocat de l'accusation, s'il était question de faire un procès aux anarchistes individualistes (ou tout simplement aux anarchistes, car elle englobe généreusement les diverses tendances de l'anarchisme dans ses jugements) ? Soucieuse, dans ce témoignage, de pren-

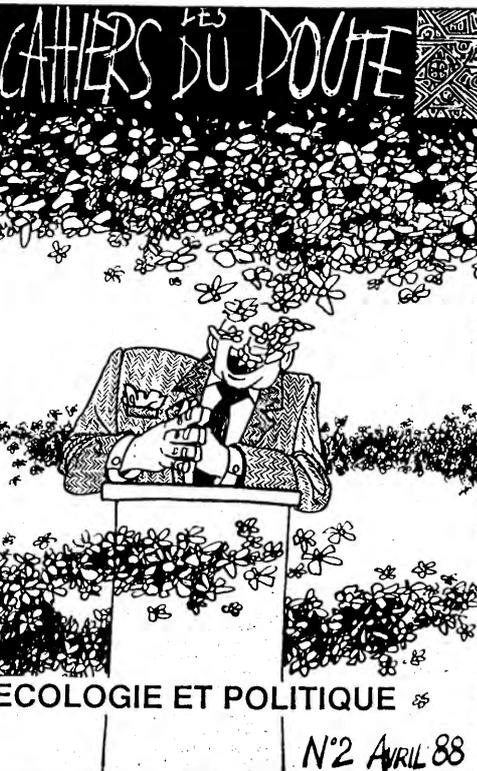
dre du recul par rapport à l'illégalisme (elle qui fut l'une des rares personnes acquittées lors du procès de la "bande à Bonnot"), elle ne nuance pas ses propos. Il est vrai que ses "souvenirs", paraissant en feuillets, étaient destinés aux lecteurs d'un journal qui n'avait rien d'anarchiste...

Malgré cela, Rirette Maîtrejean est restée proche, durant sa vie, du mouvement libertaire. Née en 1887, elle est morte un 14 juin 1968, à la fin d'un printemps qui avait vu le drapeau noir flotter sur Paris.

Ses **souvenirs d'anarchie** constituent un document intéressant, mais dont la valeur critique s'avère toutefois décevante.

Thierry Maricourt

Editions La Digitale, 35 F.



AU SOMMAIRE

*Pourquoi l'écologie ?
Réflexions sur l'écologie,
le capitalisme et la crise.
Roman :
Tchernobyl-sur-Seine.
De l'usage de la méthode
anatomique appliquée aux
nuages.
Séance de lecture à Bâle.
Mouvements écologistes :
ébauche d'histoire en forme
de bilan.
Die Grünen, une nouvelle
vieille institution.
Le sifflement des Cobas.*

*A commander à :
Thirion B.P. 117
75966 Paris Cedex 20
25 F*

DESSINS DE GIL

Un crayon, c'est un peu comme une arme. Il s'agit de viser et de faire mouche. Gil, dont les dessins viennent d'être publiés dans un ouvrage édité conjointement par les revues "Réflexes" et "Noir & Rouge" est un tireur d'élite. Ses dessins sont des slogans : ils vous passent sous les yeux et leur message résonne longuement. Gil, sans doute le connaissez-vous déjà. Ses dessins ont illustré plusieurs titres de la presse libertaire ou anti-fasciste. Souvenez-vous de ce Marx revu et corrigé à la mode punk en couverture de la revue "La Rue", ou de ce portrait de Pasqua, surmonté d'un avertissement : "cet homme est dangereux !", vendu sous forme d'auto-collant durant les manifestations étudiantes de novembre-décembre 1986. Souvenez-vous de ce même Pasqua, en compagnie d'un autre limier nommé Pandraud, à la une d'un numéro de "Réflexes".

Les dessins rassemblés dans cet ouvrage sont des dessins d'actualité. Ils sont souvent sombres car l'actualité est sombre. Comment, en effet, demeurer muet devant l'ascension électorale d'un parti politique d'extrême droite, comment ne pas protester devant les projets d'un gouvernement qui estime que la liberté d'un individu s'achève là où commence la raison d'Etat...? Gil joue du crayon avec éloquence. Il a choisi ses armes et ne rate pas ses cibles. La cible est multiple et unique, en fait toujours la même : l'oppression. Quand la police comment une énième bavure, par exemple (la victime était un voleur, un Arabe, c'est pareil insinuent les média, et on n'en parle plus) ; ou bien quand la France se targue d'être l'un des principaux pays vendeurs d'armes dans le monde ; ou encore quand un fasciste, fort de la légitimité que lui procure un poste de député à l'Assemblée Européenne et fier de sa popularité dans les sondages, tente de remettre Dieu, la famille, le travail et la patrie au goût du jour...

Les dessins de Gil ridiculisent et les uns et les autres. Ils déblaient le terrain. Plus tard, lorsqu'il n'y aura plus d'hommes en uniforme à chaque coin de rue, qu'il n'y aura plus de prêtres et de CRS, de nationalistes et de censeurs, lorsqu'il n'y aura plus de férus de l'autorité et de partisans de la sécurité à tout crin, Gil dessinera peut-être en couleur. Mais pour le moment ses dessins sont noirs. Comme la colère, comme l'espoir, comme l'anarchie.

Thierry Maricourt

En vente : 35 F, "Noir & Rouge", 65 rue Bichat - 75011 PARIS.



LA DEPRIME DU MILITANT

Comment cela vient-il ?
Et surtout pourquoi ?
Tout est donc si futile,
Que l'intérêt ne soit ?

Est-ce une maladie,
Plus ou moins honteuse ?
Restant de colonie,
Surement contagieuse ?

Mais non, je ne crois pas.
Il faut d'autres virus
Que fièvre et choléra
Pour détruire le tonus.

Non, voilà ce qui tue :
Le manque d'imprévu,
L'excès de déjà vu,
Le bonheur inconnu,
Le sort souvent tordu,
L'avenir sans issue,
La soif d'absolu,
L'espoir toujours deçu,
L'idée d'être foutu
Sans avoir combattu
Comme il aurait fallu.
N'être pas entendu,
Et encore moins cru,
De ceux qui n'ont rien lu,
Rien compris, ni rien su,
Petitement vécu,
Qui pourtant auraient du
Par instinct de salut,
Reformer la tribu
Des ouvrières déçus ;
Chacun eut obtenu
Ce que seul il n'a pu.
Et ces hurlubelus,
De diplômes imbus,
Où égal à Q..
Croyant à la venue
Dumessie attendu,
A voter continuent,
Pour tous ces farfelus,
Jusqu'à la honte bue.
Oui, raison disparue !
Je me retrouve nu,
Face au monde perçu .
L'action est révolue.
Les hommes sont confus.
Têtes sans contenu.

Du très peu qui me fut,
Plus ou moins dévolu
Je n'ai rien retenu.
Engagement têtù,
Toujours à corps perdu,
Mon âme par dessus.
Ainsi n'ai rien perçu
Temps, foyer, cœur inclù.
A l'âge parvenu
Mes forces diminuent.
Je n'ai plus de refus.
Que suis-je devenu ?

Il faut que je conclue.
Du « MOI » j'ai fait abus,
De plus, je suis fourbu.
Moi-même je m'exclus
Pour finir en reclus.

LE TOURNEUR

ANARCHIE ET CHRISTIANISME



Jacques Ellul, en écrivant ce livre (1), est logique avec lui-même. Le titre est semblable à son article de 1974 dans la revue "Contrepoint", où il s'affirme anarchiste depuis déjà une vingtaine d'années, sans compter d'autres affirmations (2). Mais l'optique est différente dans la mesure où, alors, Ellul s'adressait aux chrétiens principalement.

La démarche d'Ellul est essentiellement chrétienne, ce qui ne laisse pas d'être un paradoxe chez un spécialiste de la propagande et de l'évolution de la technologie. Force est de constater que l'anarchisme en tant que mouvement social, que précurseur et en quelque sorte fondateur de l'écologie, que dénonciateur de toute propagande, intéresse peu Ellul, sans le laisser indifférent (3).

Ellul propose une lecture anarchiste de la Bible, souvent intéressante, encore qu'il ait la prudence d'annoncer qu'un lecteur anarchiste "pourra trouver dans ses pages beaucoup d'affirmations qui lui paraîtront scandaleuses, ou ridicules, peu m'importe." (p. 10). Personnellement, je suis surpris par ce respect à la lettre du texte, alors qu'il est clair, historiquement, que de nombreux mouvements issus du christian-

isme avaient un côté libertaire certain, comme les bogomiles-Albigéois, les disciples de Huss, pour rejoindre progressivement la prise de conscience anarchiste. On ne voit pas non plus une vision syncrétique (valeur morale, vérité, différents dieux, anarchie), comme chez Tolstoï. C'est-à-dire que Ellul, apparemment plus sensible à la réflexion personnelle sur les textes qu'à la vision historique (il est dommage que le caractère impérialiste et colonisateur du droit romain ne soit pas souligné, p. 75), privilégie les textes judéo-chrétiens, sans voir que tout texte est susceptible de perversion fanatique. Les athées n'échappent pas à ce phénomène : Marx à la sauce soviétique, kautskienne, maoïste, albanaise et pannekoekienne, en est un bon exemple. Et les idées libertaires ont subi également de dures distorsions : collaboration gouvernementale en Espagne et lutte anti-étatique, non violence et terrorisme, union avec les bolcheviks et lutte anti-bolchévique en URSS en 1917-21, etc.

Pour Ellul, l'anarchie est un garde-fou aux errements de l'Eglise, parce que sa vision dissipe les illusions. Toutefois, Ellul ne donne pas le fond de sa pensée. Si je reprends son article de 1974, Ellul reproche aux anarchistes de vivre "dans l'illusion, en croyant qu'il est possible de supprimer effectivement le pouvoir, de parvenir à en tarir toutes les sources. Les chrétiens doivent être plus réalistes." ... Il faut admettre que non seulement il peut y

avoir des hommes accidentellement incapables de vivre en anarchie, mais plus encore : que, normalement, nul homme n'en est capable. C'est de ce réalisme là qu'il faut partir. Et là aussi, les chrétiens doivent être les plus réalistes des hommes. Ce n'est pas le pouvoir qui rend le sujet méchant, c'est le sujet qui veut être esclave et se décharge sur le pouvoir de la difficulté de vivre."

Ellul souligne justement qu'alors deux attitudes sont seules possibles : "organiser un système répressif... ou bien travailler à la transformation de l'homme". Les anarchistes l'ont compris, mais la violence n'engendrant que la violence, il faut se fonder sur la justice, la vérité. Pour Ellul, c'est insuffisant, il faut ajouter "l'Evangile" : l'homme le plus amorphe est aimé par

Jésus Christ, "il a donc, lui aussi, cette possibilité de vivre en vérité que Dieu ouvre devant chaque homme."

On comprend mieux le choix non violent et le refus de la violence anarchiste d'Ellul. Mais Ellul n'approfondit pas sa position, car il confond aussi bien la non violence rupture vis-à-vis de l'Etat, que la non violence comme tactique pour imposer des réformes dans le cadre de l'Etat. Les deux n'ont strictement rien à voir entre elles. La première était pratiquée par les tolstoyens, et encore, dans certaines parties de l'URSS, par les anabaptistes. Il s'agit en fait de jeter les bases d'une société non étatique, comme les Doukhobors (encore actifs au Canada), auxquels s'étaient intéressés Kropotkine et Tolstoï. La deuxième est une fausse non-violence dans la mesure où elle ne peut s'imposer qu'en résistant aux assauts répétés, de plus en plus brutaux, des forces de l'Etat. Gandhi, et ses manipulations, et son utilisation de la répression une fois au pouvoir, est un exemple du caractère suspect de ce type de non violence. Elle nécessite une structure de négociations avec les chefs du service d'ordre et les représentants du Pouvoir, comme les Verts, les écologistes le démontrent tous les jours.

De plus, Ellul n'aborde pas le problème de la lutte contre la misère, l'oppression immédiate. Faut-il proposer la non violence aux Palestiniens d'Israël face aux SS des forces de l'ordre israélien (4) ?

En fait, la non-violence absolue est aussi absurde que la violence du pouvoir. Deux exemples à l'appui le démontrent. Les grèves de la faim des prisonniers politiques en URSS, en particulier anarchistes, furent abandonnées face à l'indifférence amusée des autorités bolchéviques, et au silence des médias bourgeois de l'époque. La résignation sans faille des juifs de Pologne face aux nazis provoqua un abandon de la foi (5), même chez des rabbins, puis l'insurrection du ghetto de Varsovie. Un individu n'est pas seulement agressivité ni pacifisme.

Le fait de savoir si l'être humain est bon ou mauvais, si le pouvoir est totalement refoulable ou pas, reste du domaine du postulat moral, religieux, psychanalytique, etc. L'important, c'est que les structures sociales que proposent les idées anarchistes permettent un fonctionnement égalitaire, solidaire, avec un maximum de rotation et de contrôle des tâches par la base, et un minimum de délégation de mandats. Que cette organisation soit inférieure à la société de l'Age d'Or, à l'Arcadie de tels ou tels utopistes, parce qu'il manque l'amour, ou bien la réincarnation, etc., c'est certain ! Mais les expériences ukrainiennes et espagnoles ont montré le bien fondé et la pertinence des affirmations anarchistes, pour des millions d'individus : croyants et socialistes étatiques, communistes libertaires et syndicalistes, individualistes et adeptes des guérisseurs, etc.

Ellul intègre la critique anarchiste de la religion, mais il conserve la foi. Bakounine associe la foi chez les gens intelligents avec la maladie "Aucune discussion avec eux, ni contre eux, n'est possible" (6). Il me semble que cette position est trop brutale. La foi, dans ce cas est liée à une interprétation de la mort comme possibilité de survie. Le problème est réel : se savoir réduit en poussière n'est pas excitant. Max Nettlau, après la mort de la femme qu'il aimait, a écrit, pendant une quarantaine d'années, jusqu'à sa mort, des lettres, chaque jour.... La foi, dans ce cas, est le dernier espoir en l'homme. Malheureusement, imperceptiblement sans doute, cette foi peut glisser vers le secret espoir que Dieu, ailleurs, arrangera les problèmes, ou bien les dieux puniront les méchants de toute façon. D'où un renforcement de la résignation, plutôt qu'une révolte, même non violente.

En ce sens, l'essai de Jacques Ellul demeure incomplet.

Frank Mintz

1) Lyon, ACL, 1988, 123 p. 62 F

2) "Le Monde", 29.11.84, p. 2

3) "De la révolution aux révoltes", 1972, p. 262, une allusion rapide à l'autogestion anarchiste durant la guerre d'Espagne

4) Voir Chomsky "Ecrits politiques", Acratie, 1983, sur le racisme anti-arabe entre nazis et les sionistes du groupe Stern, en particulier Itzhak Shamir en 1940-41, voir "Le Monde Diplomatique", décembre 1983, article d'Amnon Kapeliouk

5) "La Nouvelle Alternative", n° 2-3, 1986, p.70, témoignage du dirigeant du Bund Marek Edelman

6) "L'empire knouto-germanique", Ed. Champ Libre, p. 94

ANARCHIE ET CHRISTIANISME

Présentant, dans le M. L. du 29 février, l'article rédigé par Emile Armand dans l'Encyclopédie Anarchiste sur "l'anarchisme chrétien", François David termine ses réflexions par ces mots : "Ainsi la tentative de correspondance des contraires que tentèrent les anarchistes chrétiens aboutit à une impasse, du moins pour l'Europe. Par contre, dans le Tiers Monde, les symboles religieux, chrétiens ou issus des cultes traditionnels, ont servi de moteur à des révoltes et à des mouvements sociaux proches de l'anarchisme."

Impasse pour l'Europe ; pas si sûr si l'on en croit le dernier-né de Jacques Ellul, que les anarchistes connaissent plutôt pour "la technique enjeu du siècle", "de la révolution aux révoltes", "changer de révolution", "le bluff technologique", et qui vient d'être publié par l'Atelier de Création Libertaire de Lyon (62 F, 124 pages) sous le titre "Anarchie et christianisme".

Il faut d'abord saluer l'ACL pour avoir publié ce texte, faisant preuve d'une largeur d'esprit qui n'est pas toujours de mise dans le milieu anarchiste... surtout en matière religieuse !

Ceci dit, quelle est la thèse d'Ellul ? Prenant appui sur les textes "sacrés" en la matière, il estime que pour les chrétiens, "parmi les options "politiques", s'ils tiennent à s'engager dans une voie politique, ils ne doivent pas écarter d'avance l'anarchisme, mais que, bien au contraire, à

mes yeux, celui-ci me paraît la conviction la plus proche, dans son domaine, de la pensée biblique", citant également en annexe le témoignage circonstancié d'Adrien Duchosal, prêtre catholique et anarchiste.

Pour ce faire, il oppose à l'Eglise, à "toutes les Eglises qui ont scrupuleusement respecté et souvent soutenu les autorités de l'Etat, qui ont fait du conformisme une vertu majeure, qui ont toléré les injustices sociales et l'exploitation de l'homme par l'homme (en expliquant pour les uns que la volonté de Dieu était qu'il y ait des Maîtres et des Serviteurs, et pour les autres que la réussite socio-économique était le signe extérieur de la bénédiction de Dieu)", le christianisme originel, remontant même à la Bible, "source d'anarchie". S'ensuit une explication de textes pour tenter de démontrer un tel postulat - rejet du pouvoir, des institutions étatiques, antimilitarisme... mais le mythe du Sauveur-Messie n'est-il pas antinomique avec le concept même d'anarchie ? - qui, il faut bien le dire, ne m'a pas personnellement convaincu, mais le lecteur jugera lui-même sur pièces !

Ce qui est stimulant, c'est qu'Ellul "estime que notre époque est favorable à l'anarchisme, dans le vide absolu de la pensée politique actuelle. Entre des libéraux qui se croient encore au XIXème siècle, des socialistes qui n'ont plus rien de n'importe quelle forme de socialisme, et des communistes simplement ridicules qui n'arrivent pas à sortir du Post-Stalinisme, en face de syndicats qui n'ont plus qu'un intérêt : la défense corporatiste ; dans ce grand vide, la pensée anarchiste a ses chances si elle se modernise".

Rejetons donc nos œillères idéologiques primaires, et tout en continuant à professer un athéisme militant, je rejoins Ellul lorsqu'il voudrait "seulement que l'on ait pu constater qu'il y avait une orientation générale qui est commune et parfaitement claire. Ce qui implique que nous menions le même combat et dans une même perspective. Sans aucune confusion, sans aucune illusion".

Post-scriptum à l'attention des mitterandolâtres qui ont par ailleurs peu de chances de lire cet article, cette citation page 20 : "Il ne saurait être question qu'un chrétien soit de droite, de la droite actuelle, de ce que nous avons vu devenir la droite !".

J J. Gandini

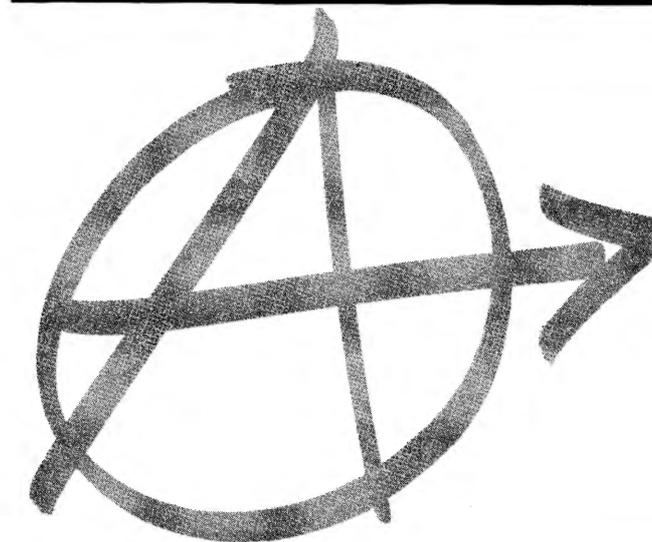
La liberté est notre tradition. De tous les mouvements radicaux d'inspiration libertaire, et de toute l'histoire de l'anarchisme plus explicitement assumée, on arrive à la conclusion que leurs valeurs restent actuelles et leurs projets toujours ouverts.

L'autonomie individuelle et l'autogouvernement collectif pourront susciter les plus grandes incertitudes et les plus vifs débats sur les formes et les voies de leur institutionnalisation et développement — mais pour nous elles sont des valeurs fondamentales, des points de référence insubstituables ; et nous pensons qu'elles contiennent la possibilité de réponse historique aux défis et impasses destructives de cette fin de siècle.

En même temps, c'est seulement si la liberté est égale pour tous et dans tous les domaines sociaux, qu'elle existe et se développe. Sans égalité la liberté peut être fictive, mais sans liberté l'égalité amène à l'uniformité et à la dépersonnalisation. Nous ne préférons pas l'une à l'autre, même si la liberté est notre principe d'orientation. Nous voulons l'égalité comme condition de la liberté et de son développement, et vice-versa. Dans ce sens, nous défendons la liberté d'initiative qui ne doit pas être comprise comme la liberté mineure d'imposer aux autres une condition de liberté réduite.

En réalité, la liberté et l'égalité sont toujours en implication mutuelle. Et cela a été démontré par l'histoire du siècle passé et de l'actuel.

En connaissant les effets résultants de la bureaucratisation et de la corruption des relations sociales dans les pays du «socialisme réel» on ne peut pas abandonner aujourd'hui la défense de la liberté de travail, de l'idéologie politique, de la croyance religieuse, et de l'initiative économique et sociale, y compris dans les pays dits du Tiers-Monde, même si nous ne pouvons ignorer que celles-ci peuvent aussi permettre des formes détestables de connotation et d'exploitation. Le travail indépendant et associé, la



participation des travailleurs dans les organisations de travail et une dimension humaine de ces dernières sont des orientations généralement positives pour la création d'une véritable économie sociale qui exigera également participation, opportunités de choix, associativisme et démocratisation du côté de la consommation et dans toutes les sphères de l'activité économique.

Dans le passé, les anarchistes se sont mobilisés pour revendiquer avant tout le droit d'être eux-mêmes, mais jugeant pouvoir contribuer à créer une société parfaite, sans oppression, sans État, sans violences.

Un siècle plus tard, nous nous considérons, en partie, leurs héritiers, surtout dans leur désir utopique de libération. Le problème crucial est comment l'homme peut continuer à être libre dans nos sociétés massifiées. La réalité est le désordre et le conflit. La société idéale devrait être capable de respecter le désordre et de vivre avec le conflit, mais en diminuant les injustices et les souffrances.

Sous cette lumière, le problème de l'individu et de la société — termes irréductibles l'un à l'autre et générateurs d'une certaine tension qui est une des sources les plus fécondes de la continuité historique — se présente avec une clarté nouvelle. Il ne s'agit pas de choisir entre l'un et l'autre.

Il n'y a plus de place pour une certaine innocence d'action individuelle ou localisée dans une époque où tout repose sur de très fragiles équi-

libres et interdépendances. Les «bonnes solutions» pour nous, devront être aussi bonnes pour les autres. Parler d'une société libre n'a vraiment de sens que si on peut affirmer en même temps l'autonomie et le droit à la différence des singularités individuelles.

Le vieil anarchisme a parié sur les ouvriers et la révolution. Notre stratégie, aujourd'hui, presque au début du XXI^e siècle, ne peut pas être celle-là. On sait qu'il n'y a pas un agent privilégié de transformation radicale, sauf conjoncturellement. Le projet libertaire dont on a hérité et qu'on doit être capable de continuer pour notre propre compte et risques, implique la participation active et engagée de la majorité des êtres humains, la promotion d'une relation alternative entre l'individu et la société, entre l'Homme et la terre, entre la création et les règles, entre le particulier et l'universel.

D'autre part, nous répudions le terrorisme et les moyens d'action coercitifs. Notre choix est celui de nous placer dans la sphère d'action sociale et non pas de la confrontation institutionnelle à l'État et celui d'offrir nos idées et nos réflexions aux individus communs et non pas de faire de la manipulation médiatique, affective ou irrationnelle.

Ce qui est en jeu dans l'action libertaire ce n'est pas, selon une formule classique d'arriver à l'anarchie aujourd'hui ou demain mais de progresser toujours vers l'anar-

chie — celle-ci étant comprise comme un moyen social où les individus puissent disposer de la liberté maximale.

Nous pensons qu'une perspective émancipatrice pourra découler :

- de la grande force sociale de la jeunesse ; de la dynamique résultant de la participation croissante des femmes dans toutes les sphères de la vie sociale ;

- d'une transformation de l'accès au savoir et à la culture et de son bon usage et développement, de telle façon que chaque individu puisse bénéficier d'une authentique conception du monde qui lui sera propre ;

- des nouveaux populismes qui caractérisent les mouvements sociaux post-industriels dynamisés autour des thèmes comme la défense de la nature, l'extension de la démocratisation des structures sociales, le droit à l'existence et à l'expression des minorités, l'apparition de nouvelles formes culturelles, etc.

- de l'émergence d'une nouvelle conscience professionnelle — de l'exigence de réalisation, d'autonomie et de responsabilité dans le travail — basée sur une connaissance scientifique et technologique de plus en plus importante.

La «société parfaite» n'existe heureusement pas, autrement elle serait probablement celle de l'oppression totale pour les individus. Nous ne croyons donc pas en n'importe quel type de «société anarchiste» ce qui nous intéresse, c'est que le devenir des sociétés actuelles soit imprégné chaque fois plus par les valeurs de la liberté et de la solidarité et, en ce sens, de plus en plus libertaire.

C'est le défi — aujourd'hui comme hier — que nous continuons à proposer.

A IDEIA

Revue de culture et pensée anarchiste.

Av. Guerra Junqueiro, 19-5^o, E^o

P. — 1000 LISBOA PORTUGAL

LES DIFFÉRENTES TENDANCES DE L'OPPOSITION

Il n'est pas mauvais de profiter de la pause de l'été pour réfléchir, sans oublier les événements. D'où cette chronique, en deux parties, qui ne sont pas la théorie et la pratique, mais plutôt, une vision d'ensemble, puis des informations partielles.

On trouve en général un éventail politique semblable, composé de trois groupes, d'importance variable, suivant les pays. Il existe une tendance fédéraliste

— à l'intérieur ou parallèle au parti communiste —, dont le principal est d'échapper à la domination de l'URSS ou, en URSS même, de diminuer le poids de Moscou. Ensuite, il y a des nombreux groupes d'intellectuels principalement, qui exigent le pluralisme politique, et même un certain libéralisme économique. On remarque que des tendances complètement opposées cohabitent : depuis les sectes religieuses les plus diverses jusqu'aux partisans de Reagan, en passant par le respect absolu des droits de l'homme. Enfin, il ya un bloc fidèle à l'économie socialiste, à condition de rendre aux citoyens la capacité de décider réellement. On trouve des syndicalistes, des écologistes, des féministes, des pacifistes, des artistes et des musiciens rocks, punks, etc.

Le premier groupe de type fédéraliste, sans que cela veuille dire qu'il y ait une volonté d'appliquer le fédéralisme à tous les stades de la vie sociale, et qu'on pourrait aussi appeler titiste ou proche de Dubtchek, est le plus dangereux pour le Parti. L'insulte stalinienne de titisme est difficilement utilisable, dans le contexte de la normalisation avec la Yougoslavie, imposée par Khrouchtchev en 1956 et confirmée par Gorbatchev cette année. Il reste donc l'insulte de déviationnisme petit-bourgeois, comme en Tchécoslovaquie en 1968, ou en Pologne en 1981, avant le rétablissement « du droit des travailleurs » (!). Gorbatchev, en tant que rétablissement de l'ordre en Tchécoslovaquie en 1968-69, sait que chaque faux pas peut avoir des conséquences tragiques pour le Parti. Parallèlement, les PC des colonies soviétiques savent que jouer le nationalisme anti-soviétique ferait que différentes tendances jailliraient et leur prendraient toute initiative.

Il est normal que le second groupe de

dissidents (le premier l'étant à peine) ait une grande sympathie pour le premier. Même Soljenitsine l'a montré dans sa « Lettre aux dirigeants de l'Union Soviétique ». Le flirt actuel Gorbatchev-Sakharov est également un exemple ambigu, où le Pouvoir tout comme la dissidence essaie de convaincre les masses que l'autre a été convaincu par ses arguments, et que quelque chose de nouveau est en marche. En Hongrie, depuis 1987, le Pouvoir se cache derrière la dissidence pour protester contre le traitement infligé en Roumanie à la minorité hongroise, et à cause du nombre grandissant de réfugiés venant de Roumanie.

Le dernier groupe existe au niveau syndical en Pologne, ainsi que sur les autres facettes — pacifisme, écologie, mouvements de jeunes — sociales de la vie polonaise. La partie de bras de fer qui se joue actuellement entre le Parti et Solidarnosc, à l'occasion d'une grève localisée, est l'occasion pour les deux combattants de mesurer l'état de leurs forces. Il ne faut pas minimiser la reprise syndicale qu'a lancée le Parti, qui n'a pas uniquement la force des matraques pour agir. De même, il ne faut pas oublier que les manipulateurs dans Solidarnosc, comme Walesa, veulent reprendre en main la dissidence, qui les critiquent trop, y compris à Gdansk. Si la force syndicale est presque éteinte (URSS) ou inexistante ailleurs, elle reste un poids politique dans les réflexions des intellectuelles tchèques et hongrois, fortement impressionnés par l'apparition et la résistance de Solidarnosc.

Il est évident que, dans cette description générale, il manque trois pays pour des raisons différentes. L'Albanie, tout en affichant un subit désir d'ouverture, maintient une pression sur sa population, genre années 50 dans d'autres pays de l'Est. Le Parti a créé une rigidité stalinienne, mêlée de sévérité islamique. Et c'est peut-être la religion musulmane qui arrivera à secouer d'abord le pays. En Yougoslavie, avec son régime de liberté de marché, de fédéralisme nationaliste (c'est-à-dire borné, chauvin, égoïste), d'émigration vers l'Europe occidentale, une grande partie du mécontentement endémique — vu l'inflation — est amortie. Quant à la Bulgarie, elle applique le bâton et la corruption avec un égal succès, puisque jusqu'à maintenant, le ma-



Couverture d'une cassette autoproduite de D.K.

Dessin paru dans IZTOK n. 15

laise latent et profond de toutes les couches de la population (dans et en dehors du Parti) n'est pas vraiment apparu.

On ne peut exclure de la scène politique l'élément de la protestation irrationnelle contre la pauvreté, sous forme de manifestation qui dégénèrent en vandalisme contre les magasins et les sièges du Parti. Ce fut le cas en Pologne en 70 et en Roumanie, à Brachov, en 1987. C'est également arrivé en Egypte, en Tunisie et au Maroc il y a quelques années. Comme au Moyen-Age, les masses populaires se lancent à l'assaut, dans d'authentiques jacqueries, contre les seigneurs et les exploiters. Cependant, dans les autres pays de l'Est, (la Roumanie fait exception avec la dynastie Ceausescu, pas différente de celle de Duvalier ou Marcos), on conserve un seuil minimum de possibilité de consommation; encore que cela ressemble à de la camelote d'un trou paumé, si on la compare avec n'importe quel magasin de province d'un pays occidental. Je laisse de côté les boutiques à devises étrangères, ou les centres de



luxue pour l'aristocratiemarxiste-léniniste. Je parle de magasins pour les 90% de la population.

Quelles est la place des tendances libertaires? Comment se manifestent-elles? Comment pourraient-elles surgir?

La Bulgarie (à cause des militants anarchistes qui demeurent dans le pays) et l'URSS (grâce à des intellectuels et au syndicat libre SMOT) sont les deux pays, qui, avant les années 80, possédaient une certaine implantation anarchiste. Mais il faut tenir compte du fait que la répression oblige à une existence presque végétative. Par contre, Solidarnosc, en Pologne, malgré ses leaders manipulateurs, a assumé et continue de présenter une pratique assez anarcho-syndicaliste. Il est évident qu'on ne peut utiliser une conception anarchiste stricte pour les pays de l'Est. Il vaut mieux s'en tenir au terme de libertaire (contre la domination de l'Etat pour l'action des citoyens à partir de la base). Nous avons vu dans le dernier IRL (n.76) différentes

tendances actuelles en Hongrie, Pologne et URSS. Iztok (1) a publié un dossier sur les groupes musicaux, qui montre le fossé qui sépare ouvertement une bonne partie de la jeunesse des critères des Komsomols (les jeunesses communistes, presque identiques à ceux des boy-scouts : obéissance, morale au jour le jour, en ignorant la merde imposée par l'idéologie qu'on sert, etc.).

Il ne faut pas penser que les réformes que propose et impose Gorbatchev vont particulièrement stimuler telle ou telle idéologie de l'opposition. En fait, il s'agit d'assurer une certaine stabilité du marché des biens de consommation élémentaire, tout en imposant une plus grande productivité aux travailleurs, ce qui entraîne une mise à l'écart d'une grande partie des cadres marchant trop à la corruption-production-n'importe comment. Gorbatchev compte certainement sur des cadres efficaces et compétents, à la yougoslave ou genre cadres occidentaux dans les colonies et le tiers monde. En clair, il s'agit de faire passer la corruption de 90% à 40 - 50%, ce qui serait une véritable révolution économique de l'URSS et des pays de l'Est.

Le syndicalisme contestataire va donc prendre une place importante, puisque la hiérarchie est en pleine mutation et que la production de qualité va tenir un rôle. Dans les autres domaines de la vie, on voit déjà qu'en Pologne et en Hongrie, l'argument écologique touche toutes les couches de la population, bien sensibilisée avec Tchernobyl, la centrale la plus avancée et dont le directeur avait été décoré par Gorbatchev avant l'Accident. Gorbatchev veut, bien à l'évidence, marcher sur la route yougoslave. Tito avait l'avantage d'avoir fusillé tous ses ennemis dangereux et emprisonnés les autres. Gorbatchev prend le départ au milieu de nombreux dissidents, dont les libertaires. Il est évident que des chocs se préparent, qui attiseront le feu libertaire. De là, est-ce qu'il y aura un mouvement ou bien des bribes de groupes se bouffant le nez, comme en Occident dans bien des cas, j'espère que non, mais...

F.M.

(1) IZTOK, 24 francs. BP 161-09, 75422 Paris cédex 09 : en plus de l'URSS, la Hongrie, interview de Ciliga, etc...



Cracovie (Pologne) — Le 1er mars 1988, sept militants du groupe Wolności Pokój («Liberté et Paix») organisèrent une manifestation de soutien à un jeune objecteur de conscience emprisonné. Nous avons déjà parlé de ce groupe dans le précédent numéro d'IRL. Par ailleurs, nous avons reçu un nouvel exemplaire de leur journal «A Capella»: nous en parlerons dans un prochain numéro. (Photo tirée de la revue italienne A Rivista anarchica).

Le dégel soviétique amorcé par Khrouchtchev fut marqué par la reprise du dialogue avec la Yougoslavie, sans pour autant amener des réhabilitations très nettes des espions titistes fusillés dans les années 48-50. Gorbatchev a fait aussi son voyage en Yougoslavie. En dehors des formules et des affirmations de bonne entente, il faut souligner l'absence d'allusions à la Macédoine, que la Bulgarie prétend respecter, tout en affirmant que les habitants sont ses ressortissants. De leur côté, les Macédoniens dénoncent l'oppression que subissent leurs compatriotes en Bulgarie. Il faudra sûrement se rappeler les allusions de Gorbatchev en Slovénie, au fait que les pays socialistes doivent être techniquement les plus compétitifs, voire offrir des conditions plus avantageuses que l'Europe occidentale pour d'éventuelles filiales japonaises, etc.

Mais l'écueil qui risque de couler la tentative de Gorbatchev est, en même temps que le désaveu public du rôle dominant du Parti, le nationalisme. Lénine et Staline n'ont pas manqué de réfléchir au problème. Mais après 70 ans d'éducation socialiste, il est curieux que les observateurs soviétiques parlent sérieusement de pogroms entre Arméniens et une ethnie d'Azerbaïdjan, et que selon eux des "femmes enceintes aient été éventrées dans les maternités" ("Le Monde"). Et on peut multiplier les exemples, avec les musulmans en Bulgarie, les Hongrois en Roumanie. Tout cela vient du placage de schémas : le numerus clausus : l'application mécanique de pourcentage ethnique dans l'attribution des postes de responsabilité dans les régions à minorités. Comme le piston politique sert le plus souvent de compétence aux médecins, ingénieurs, etc., aucune minorité n'est vraiment satisfaite. De plus, le refus de modification des zones des minorités lèse leurs sentiments d'autonomie, que l'usage limité de leur culture ne peut satisfaire. Qui peut étudier l'Arménien, et tout autre langue d'URSS, en dehors du territoire attitré ? En comparaison, l'anglais, l'arabe, etc., sont plus avantageux, ce qui peut se comprendre pour les rapports internationaux, mais pas pour les relations inter-ethniques en URSS. Les pays capitalistes sont sur le même plan d'insuffisance, mais la crise sociale est moins forte et, donc, les tensions sont actuellement moindres, bien que latentes en Belgique, en Suisse, en Corse, etc.

On pourrait penser que le piston est un sujet tabou, que Gorbatchev commence à attaquer. Il n'en est rien. En fait, depuis des années on trouve des dénonciations de scandales, mais à titre individuel. Dragomir Pobornikov a publié un ouvrage de fond sur la question (1) en 1973, et une édition de 1985, que je résume.

L'auteur veut montrer la clairvoyance des

marxistes. Dans l'incapacité de donner des citations de Marx et de Lénine, il présente ce témoignage de Georges Dimitrov du 21 janvier 1946 : "L'expérience prouve que chaque pouvoir, y compris notre pouvoir populaire, est accompagné de nombreuses tentations qui représentent un certain danger de démoralisation, de corruption, de détournement des lois, en particulier pour les employés faibles de caractère." Dimitrov ayant vécu plus de dix ans en URSS savait de quoi il parlait. Et Pobornikov ajoute des citations de Jivkov - au pouvoir depuis 56 - : "il y a des emplois - parmi les plus courants - que, sans piston, on peut à peine obtenir" (1966). L'auteur ne tente même pas de comprendre comment le mal prévu en 1946 a pu prendre une telle ampleur en 1966 et mériter une publication en 1985, tout en existant depuis les années 20 en URSS. L'explication de Pobornikov est la suivante : le piston n'est pas une séquelle du passé puisque le socialisme existe en Bulgarie depuis longtemps, mais il reste des problèmes économiques qui maintiennent le piston. L'auteur cite des enquêtes sociologiques locales de 1970, mais sans essayer de les généraliser au plan national.

Curieusement, deux ans avant, une brève enquête sur des ouvriers et des cadres avait été faite (2). Comme l'esprit contredit la thèse de Pobornikov, il est logique qu'il n'en ait pas parlé. En voici des extraits :

Peut-on vivre sans relations ?

- "Les relations sont tellement rentrées dans toutes les sphères de la vie, que la vie sans elles est plutôt une exception que le contraire." (Architecte, 32 ans).

Quelles sont les conséquences du système des relations ?

- "C'est une dévaluation des valeurs de la société, une incitation à suivre les chemins les plus faciles, et également à tomber dans la déprime à cause du manque de motivation." (Architecte, femme, 25 ans).

Vous êtes-vous opposé à ce système ?

- "J'ai essayé et, curieusement, je n'ai rien obtenu." (Architecte, femme, 25 ans).

Les relations représentent-elles la corruption ?

- "Elles ne sont pas équivalentes, parce que l'individu peut utiliser ses relations pour ses amis ou pour sa famille, alors que la corruption représente des relations pour obtenir quelque chose par l'argent. Mais le résultat est tout à fait identique." (Ingénieur, 26 ans).

Bien entendu, le piston est le fer de lance du capitalisme, mais il sait le masquer. C'est le propre des régimes du Tiers Monde et marxiste léniniste d'étaler le piston au grand jour. Et tous ceux qui en ont fait partie en sont aspergés. La preuve : Milovan Djilas, qui a rompu avec le communisme et Tito depuis près de 40 ans. La

Nouvelle Alternative de mars publie une attaque d'un dissident (on voit mal comment un communiste pourrait le faire) qui montre le côté de Djilas un peu complaisant ("Staline sait tout, il voit tout"), un tantinet rude (des dizaines de fusillés sur son ordre, etc.). Il est difficile d'écrire toutes ses mémoires ! même en, étant Djilas.

Ce document circule, bien sûr, en Yougoslavie. Une initiative importante est la publication l'année dernière d'une solide anthologie "Revolucija nije partijska stvar : komunističke kritike boljševizma" (3) (la révolution n'est pas une affaire de parti : critique communiste du bolchévisme) de Lasib Sekelj. On trouve des textes édités pour la première fois en serbo-croate ("Lettre ouverte à Lénine"), d'Otto Rhule ("La révolution n'est pas une affaire de parti", "Les soviets"), un manifeste de l'opposition communiste du parti yougoslave (1920) d'Angel Pestana (considérations et jugements sur la troisième Internationale, 1922) - inédit en français, sauf erreur - de Berkman ("L'insurrection de Kronstadt"), de Fabbri (un chapitre de "Dictature et Révolution") et de Karl Korsch ("La voie du komintern" 1927 et "Le deuxième parti" 1927). Sekelj fait une brève mais sérieuse présentation des différents courants : la social-démocratie, l'austromarxisme, les mencheviques, Rosa Luxembourg, l'opposition dans le PC soviétique, l'opposition yougoslave, les conseillistes, Korsh, les anarcho-communistes. Sekelj souligne qu'il a édité en priorité les textes manquants en traduction serbo-croate. Et il souligne en conclusion : "Deux éléments essentiels communs se manifestent :

1) le refus de la prétention bolchévique à la soumission inconditionnelle de tout le mouvement ouvrier mondial aux buts pragmatiques de sa politique intérieure et extérieure ;

2) l'opposition à la vision bolchévique de la dictature du prolétariat en tant que domination oligarchique du parti-guide à la place de l'auto-émancipation du prolétariat."

Il faut signaler qu'en 1982, une édition très complète de Johann Most est sorti en slovène, avec son texte résumé du Capital de Marx, et en 1986, le premier article en serbo-croate sur Machajski dans la revue "Politicka Misao."

M. Zemliak

1) Pobornikov Dragomir "Khodatais-tvoto, nastoiashte i badechte", Plovdiv, Khristo Danov, 1985, 117 p.

2) M. Anguelova/kh. Peev "Za kakvo sporiat mladite ?" Sofia, Nardona Mladej, 1983, 253 p. (grande enquête sur les jeunes)

3) Belgrade, Filip Visnjic, 1987, 283 p. (avec index des noms)

SIDA, manipulations génétiques : la boucle est bouclée

L'Institut Pasteur contre ce colosse, c'est un peu David contre Goliath!

Mais la partie vaut d'être jouée : les tribunaux ne sont-ils pas là justement pour rétablir l'équilibre entre les très gros et les petits?

Au fait, pourquoi cette attaque devant les tribunaux? La réponse est claire : il s'agit d'une affaire d'argent.

Est-il scandaleux de voir mélanger l'argent et la science? En aucun cas. Les sociétés qui sont les nôtres ont pour nom « sociétés industrielles », et l'industrie tout entière repose sur la découverte scientifique.

(tiré de la préface du livre publié par Santé Magazine sur le Sida)

Ô le gentil livre que voilà ! Ne jetons pas la pierre où elle ne mérite pas de tomber: ce livre, paru le 20 janvier 1986, publié par Santé Magazine, tente de faire un point global sur le SIDA (1) : transmission, éthique, législation. Mais cette première page!! Résumons nous la situation; dès cette préface deux dangers nous menacent clairement : premièrement le SIDA et secondement les mongoliens marxistes qui beuglent au scandale quand Science et Argent s'enlacent dans le même pétrin.

Préface rassurante... en médecine plus qu'ailleurs, deux protections valent mieux qu'une...

MANIPULATIONS...

Jacques Testart a poussé son coup de gueule dans son livre *L'Oeuf transparent*. Coté manipes génétiques et bébés à la commande, faut faire une pause, on sait pas où on met les pieds. La mise en garde a eu un certain retentissement. Seulement, le débat se cantonne (ou plutôt est soigneusement cantonné dans les méandres de l'éthique (ce qui est déjà beaucoup) sans laisser entrevoir une seule seconde, la machine industrielle, recroquillée derrière les blouses blanches.

La documentation utilisée date de 1980. 8 ans. Déjà il y a 8 ans (2), des savants, biochimistes, microbiologistes, généticiens, se sont inquiétés du bien fondé et des dangers des manipes génétiques, le cri d'alarme de Testart n'est malheureusement qu'une redite.

UN PEU D'HISTOIRE... UNE GRANDE CITATION

« L'origine d'une grande partie de la recherche scientifique en microbiologie

s'est située dans la perspective d'une pratique médicale. Effectuée par des hommes qui avaient gardé un certain contact avec les maladies, la recherche a longtemps été consacrée à l'étude des micro-organismes associés à des maladies contagieuses : Pasteur et le virus de la rage, Koch et le bacille de la tuberculose. Cette recherche a toujours été dangereuse, mais les dangers étaient en relation directe avec l'objet des études : on conjurait la maladie pour mieux la combattre. le bien fondé de ce raisonnement était peut-être parfois plus apparent que réel: bien que les traitements chimiothérapeutiques actuels aient une efficacité réelle, la disparition historique de la tuberculose et due pour l'essentiel à des facteurs sociaux (hygiène, nutrition) et non à la vaccination par le B.C.G. ». Ceci est important déjà pour démythifier le Pasteur des livres d'histoire de primaire. Comme Koch, et surtout Koch, il appartient aux choix politique : celui d'une pratique plus médicale que sociale de la médecine. Les manipulations génétiques actuelles sont donc issues directement de cette pratique « médicale ». De plus, elles ont lieu dans un climat de crise intellectuelle et sociologique de la biologie moléculaire, crises qui rendent indispensables les manipes, mêmes si inutiles. Mais bien plus, la recherche en biologie moléculaire s'est coupée de la maladie, sa démarche est devenue abstraite « on cherche à contribuer à la résolution de problèmes humains, non pas en s'attaquant à la réalité de ces problèmes, mais en prenant le détour d'une recherche fondamentale » (3). Et cette recherche s'est donné et se donne toutes sortes de justifications : percer le secret de la vie, résoudre la faim dans le monde (célestes capables de fixer l'azote atmosphérique), remédier au manque d'insu-

line, soigner le cancer et bien entendu supprimer les tares génétiques, ceci tendant à faire considérablement augmenter le nombre des **maladies génétiques** dans l'incoscient populaire.

Regardées de près, toutes ces justifications perdent leur caractère incontournable et se transforment en un baratin subtil et réduisant visant à masquer les véritables intérêts en jeu : « Les pays en voie de développement deviennent capables de réaliser des productions classiques avec des meilleurs rapports coûts/profits que l'Europe. Celle-ci ne pourra rester compétitive internationalement qu'en se retournant vers des techniques sophistiquées, que les pays en voie de développement ne peuvent maîtriser (Surgénérateur et manipulations génétiques). Innover, voilà l'affaire. La santé, ça rapporte très gros. Les multinationales ont vraiment tout intérêt à se rejeter dans la bataille du **génie génétique**.(4) La santé, source inépuisable : en 80, malgré la non-existence de statistiques officielles publiées a ce sujet en France, 15 000 personnes mourraient en France des effets contraires d'un traitement médicamenteux. Combien mourront d'effets contraires des manipulations génétiques ? « Une chose est sûre: ce sont les mêmes trusts multinationaux qui ont organisé la marée pharmaceutique passée qui distribueront les applications médicales du « génie génétique ».

L'ORIGINE DU SIDA

L'origine du Sida, ce fut premièrement l'Afrique. Des études sont faites en 1984 au Zaïre et au Ruanda. « C'est la piste africaine ». Le Sida touche largement la population d'Afrique Centrale mais l'homosexualité comme l'héroïnomanie ne joue apparemment aucun rôle. De ce constat, on se lance sur la piste **Singes Verts** qui permet de nourrir des fantasmes sexualo-racistes sur d'éventuels rapport zoophiles entre **Singes Verts** et Zaïrois. De là la maladie aurait touché Haïti, plus les pédés américains et l'Europe. La thèse des **Singes Verts** n'est plus crédible, la plateforme Haïti encore. Personnes n'a déclaré ce qui apparaît comme une évidence, à savoir qu'il est évident que les échanges entre l'Europe et l'Afrique ont toujours été plus importants qu'entre Afrique et Amérique. Avec une origine africaine, le virus aurait du frapper l'Europe avant tout...

Reste l'hypothèse de la fabrication artificielle du Sida ou d'une bavure dans les recherches bactériologiques. L'idée est avancée, à partir de 1985, en URSS dans la *Literatournaia Gazeta* qui défendait cette thèse en citant des informations parues dans : **Army and Research Development and Acquisition Magazine**. Août 86, un document signé par les Drs Jakob Segal, Lili Segal, Ronald Dehmlov circule à la conférence des pays non alignés de La Havane. Ce texte affirme que le « Sida est une retombée de recherches en matière d'armements biologiques ». « Sa première apparition coïncide exactement avec l'ouverture du laboratoire P4 à Fort Detrick ». Jakob Segal affirme le 26 octobre 86 que le Sida résulte d'un accident génétique survenu lors de la manipulation du virus de la leucémie chez les bovins et du visna, autre anti-virus isolables chez les moutons.

Au même moment, un texte officiel américain, datant de 1969 est retrouvé dans les archives du ministère de la défense par le Dr Halistain Hay, de l'Université de Stanford : le gouvernement américain envisageait à l'époque, la création d'un « nouveau micro organisme infectieux réfractaire aux défenses immunologiques et thérapeutiques de l'organisme ».

LE TRAITEMENT

« Printemps 1984, le virus du Sida est officiellement identifié. A la fatalité nue succède un combat implacable utilisant les armes les plus sophistiquées de la biologie moderne. » (5). Notons l'expression **les armes les plus sophistiquées de la biologie moderne**.

Veut-on nous débarrasser du mal avec l'instrument qui l'a créé? Ce ne seraient que profits juteux. D'ailleurs, ces profits on se les partage déjà. Texte de Pracontal, à propos de la découverte du virus du Sida : « Le contentieux a été réglé par un accord intervenu le 31 mars 1987. La valeur des 2 brevets a été reconnue et la répartition des bénéfices résultant de ces brevets a été fixée ». Les manipulations génétiques arriveront-elles encore en Sauveur miraculeux : comme quand on voulait sauver le tiers-monde avec des céréales fixant l'azote, quand Nixon pour le 200^{ème} anniversaire de sa putain d'Amérique voulait la délivrer du cancer. Mais combien de cancers à cause de la pollution chimique ? 70 % ? 90% ? On crée le mal, on le soigne en l'entretenant et on fait du fric, c'est bien connu.

Un tel vaccin vient d'être testé positivement... entendons-nous bien : c'est un formidable espoir, on ne peut pas

cracher dans la soupe. Mais on peut se poser la question : ce qui commence avec des manipes, finira avec des manipes. La boucle est bouclée. Mais le processus total aurait pu être évité... et tout ça ne nous protège pas contre le prochain cycle : accident-mort-profit-solution. (voir article du Monde, 2 mai 1988).

LE SIDA C'EST LE DIABLE

Le Sida menace toute l'humanité. « Il redonne un visage au Diable » : homosexuel, drogué, noir. On commence même à parler, avec les mères porteuses, de retour de l'idée de la femme empoisonneuse et souillée, du retour d'Eve la pécheresse. « Le Sida devient un crime dont on doit se justifier ». Tout serait donc si simple que ça : le virus s'échappe d'un laboratoire de recherches génétiques. Il ravage l'Afrique, arrive par elle, relayée par nos boucs-émissaires occidentaux. On laisse courir le virus (6), avec son côté pratique, on laisse courir sa légende, les fantasmes qu'il peut développer. « Il fait interioriser l'état de guerre permanente et larvée qui caractérise l'Occident moderne » : Il réinstalle une nouvelle fatalité, la fatalité divine ne faisant plus recette. Il faut un Diable à l'idéologie libérale, qui transforme la maladie en péché, pour que les « ouailles » occidentales désenchantées se jettent dans les bras du capitalisme protecteur et moderne, rempart contre la décadence. Le Pen ramasse au passage. Tout est bon : fatalité économique : le chômage ; fatalité scientifique : le Sida. La jeunesse est ceinturée. Si elle ne veut pas crever, il faut que la France vive (7). Le tissu social est malade, le Sida s'accroche jusqu'au tissu organique. « Après les hommes verts, le péril jaune, la menace des rouges, voici la peste rose du Sida ! » (8).

SIDA ET INFORMATION

L'information doit être publique, elle doit dénoncer la responsabilité de ceux qui nous gouvernent dans la naissance et l'utilisation du Sida. Elle doit désamorcer les fantasmes en donnant des explications sans cesse renouvelées (problème de la salive, pourquoi a-t-il commencé chez les homos?). Mais l'information doit aussi pénétrer le domaine privé et là, elle n'évitera pas de remettre en question notre attitude devant la sexualité, l'homosexualité, face à la sexualité adolescente (9), donc face à l'éducation, aux problèmes de la drogue (10), qui fait frémir, et celui de

la prostitution qui fait ricaner. Des gens crèvent (11). Il y a de grandes chances pour qu'on leur ai donné la mort! Sommes nous vraiment trop nombreux sur terre pour qu'un Dieu génétique ordonne le déluge! Si les savants trouvent un vaccin efficace, il faudra souffler et se dire: Hiroshima, TMI, Tchernobyl, le Sida... Ouf! L'humanité est encore passée à côté.

Nous aurons de nouveaux anticorps, de nouvelles méthodes pour la prochaine invention.

INFORMATION ET TELE

L'émission sur TF1 à 22 heures 20, le 25 avril, « Médiations », avec un F François de Closets déterminé, a tenté de gommer les incertitudes: il a exigé des réponses claires de la part des scientifiques: pas de transmission domestique par la salive. Bien plus, on est entré dans la sphère de l'humain, de l'amour, du tabou: les travestis prostitués strasbourgeois, et puis cette fille séropositive qui parle d'une nouvelle sexualité où l'acte de mettre une capote devient une caresse, la projection de ce film où des ados parlent sexualité et amour. Quoi qu'il en soit, le problème de l'origine du virus, les profits industriels, de tout cela point d'écho. Emission importante, mais pas méchante.

Christophe

N O T E S

(1) Il est vrai que plus de 400 livres consacrés au Sida sont déjà parus en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre et aux USA.

(2) Et même bien avant.

(3) Cette recherche peut se concrétiser pour régler d'autres types de problèmes humains.

(4) Expression donnant du génie, là où il n'y en a pas la moindre trace. Sources: Les Manipulations génétiques, Seuil, 1980.

(5) Michel de Pracontal dans l'Etat du Monde 87-88.

(6) Cf. article dans Politis le Citoyen: « La démission des politiques ».

(7) Le Sida a ainsi permis pas mal d'amalgames. Pauwels, par exemple, en 1986: jeune-égal-droque-égal-métis-égal-Sida-égal-complot trotskyste.

(8) Citation de Michel de Pracontal dans Magazine Littéraire mars 87.

(9) Politis: le film du Docteur Jayle, censuré par Mme Alliot-Marie, ex-secrétaire d'Etat à l'Enseignement, parce qu'il va trop loin, incite les jeunes à parler de leur sexualité. Touchez pas aux enfants, c'est politique.

(10) Dire que Dufoix et Barzach ont attendu que 70% des toxicomanes soient séropositifs pour mettre les seringues en vente libre.

(11) Chiffres: 48 500 cas de Sida eu 29 avril 1987 (ce n'est qu'une fraction du total, estimé à plus de 100 000). 2 millions de séropositifs aux USA, 5 à 10 millions dans le monde. D'ici 1991, il y aura eu 1 million de Sida déclarés (sources OMS).

Productivisme...

La Coordination Communiste Liberaire (CCL), constituée des groupes COJRA, TAC, UTCL et de revues libertaires, a organisé le 20 février 88 à Paris, sa première manifestation publique sur le thème du productivisme.

Cette manifestation a pris la forme d'interventions brèves de militants syndicaux et de chercheurs en sociologie et en organisation de travail, suivies d'un débat.

Serge Volkoff, du comité de rédaction de la revue syndicale «Collectif», en voulant récuser les deux thèses «catastrphiste» (les effets pervers du productivisme) et «moderniste» (à priori favorable pour la modernisation), arrive à une description éclectique des situations rencontrées dans l'industrie. Le retard de l'informatisation dans ce secteur par rapport à la science fait qu'il existe une catégorie importante de travailleurs qui ne se situe ni dans le travail à la chaîne, ni dans la robotisation. Henri Benoist, ancien cégétiste chez Renault précise cette idée en parlant de la coexistence de différents types de production dans l'industrie automobile.

La stratégie du patron est de répondre à la flexibilité de la production en utilisant plusieurs vitesses. Une politique de l'emploi est abandonnée et les premières victimes sont les OS immigrés. Par ailleurs, les ouvriers Renault contribuent à l'accélération de la consommation en acquérant des voitures à un prix non prohibitif pour les revendre ensuite. Ici se pose la question de la valeur utilitaire d'une marchandise. Dans le document préparatoire à cette rencontre, la CCL a insisté sur le conditionnement de la consommation par la production capitaliste en disant que: «c'est, à la fois, le règne de la pénurie et du gaspillage. Les populations sont conduites à accepter par les médias, la publicité, mais aussi l'éducation et la famille, des produits inutiles, voire nuisibles.»

De son côté, Denis Gabériot a fait un témoignage éclairant sur les effets négatifs de l'idéologie productiviste dans le domaine agricole. Il y a prise de conscience, à partir des années 70, du fait que la modernisation de l'agriculture n'est plus productrice mais formatrice. Le déséquilibre entre le travail et le gain, entre la production et l'aide agricole nécessitent la réorganisation de celle-ci et la mise en place d'une garantie minimale des revenus...

Les interventions syndicales des militants SNCF, Sécurité Sociale, Air Inter et Poste et Télécommunication ont insisté sur les conséquences des mutations technologiques dont les plus impor-

tantes sont: les licenciements, la perte des avantages acquis et la précarité dans le travail. Le discours patronal consiste à mettre en avant la productivité afin de justifier la concurrence et la politique salariale. Par contre le discours syndical distingue le tarif du coût. Ce dernier n'est pas quantifiable.

A cette approche bipolaire —patron/syndicat— et corporatiste, certains chercheurs ont opposé un point de vue sociologique plus pertinent dans la mesure où, en sortant des limites de l'entreprise, il met l'accent sur la nécessité de rendre crédible un autre fonctionnement de la société. La reconversion dans certains secteurs industriels et la remise en question du besoin tel qu'il est défini actuellement sont des préalables à ce fonctionnement.

En poussant la réflexion à ses limites macro-sociologiques, on peut contester la légitimité de l'universalité de la notion de besoin dans sa version occidentale. La relativité de la notion d'utilité sociale et les impacts du productivisme sur les pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique du Sud, ont été timidement effleurés dans cette rencontre franco-

française. Or, les effets de l'idéologie productiviste non seulement sur le plan économique (croissance sans développement, économie de sous-traitance, politique d'assistanat et ses conséquences néo-coloniales, destruction des structures précapitalistes, liquidation des surplus, etc...) mais aussi psycho-social (perversion des besoins et «attitude consumophile»...) son plus perceptibles dans les pays du tiers monde qu'ailleurs.

Il a été surtout question de la «périphérisation» du centre et de l'acheminement de la société post-industrielle vers une société duale (précaire/nantis). Si les répercussions sociales de la croissance exponentielles ne sont pas à minimiser même dans les pays les plus économiquement avancés, il ne s'agit pas pour autant, à mon avis, d'un glissement de la pauvreté des périphéries vers le centre ou de la généralisation de la paupérisation. L'écart continue à se creuser entre les pays occidentaux et ses satellites et les sociétés dont l'économie est au service de ces pays. Il est dommage qu'un débat de cette importance n'ait pu dépasser le nombrilisme occidental; ce qui confirme que le discours néo-anti-tiers mondiste, mis au goût des idées libertaires est en train de gagner du terrain.

Abdou Le Bounou



COMMUNIQUES / LETTRES



Chaque quinzaine, le vendredi, à 22 heures, les lecteurs lyonnais peuvent écouter **Idées Noires**, l'émission radiodiffusée de la Coordination Libertaire lyonnaise, Radio Canut, 102.2. Prochaine émission le vendredi 3 juin à 22 heures.

STOP-VIOL, permanence téléphonique. Toutes les nuits de 20 h à 6 h : 78 39 77 77. On peut aussi leur écrire, au 13 rue Pierre Blanc, 69001 Lyon.

Forum International pour une alternative éducative, les 11 et 12 juin à l'AGECA, 177 rue de Charonne 75011 Paris. Organisé par le collectif CERISE (Centre d'Etudes et de Recherche sur l'Innovation Sociale et Educative): « Cette initiative a pour but de créer un espace de rencontres et d'échanges entre les différents acteurs éducatifs (enseignants, parents, animateurs...), et plus largement entre tous ceux qui interviennent à un niveau ou à un autre dans le domaine de l'éducation.

Les problèmes, le « malaise » que connaît actuellement l'Education appellent, pour être surmontés, un effort de réflexion qui transcende les clivages encore trop présents entre chercheurs et praticiens, syndicalistes et pédagogues, militants ou non. Organisés autour de thèmes précis, de débats simultanés réuniront « spécialistes » de la question traitée et le public pour un échange libre. »

La Librairie La Gryffe, librairie libertaire, a édité le premier fascicule de son catalogue. On peut se le procurer contre 4 timbres à 2,20 F. La Gryffe, 5 rue Sébastien Gryffe, 69007 Lyon.

Le Samedi 4 juin, la librairie La Gryffe organise une conférence débat avec **Jean-Pierre Duteil**, un des fondateurs du mouvement du 22 mars, autour du livre qu'il vient de publier sur Nanterre. Pour plus de précisions, téléphoner au 78 61 02 25.

Du jeudi 23 ou lundi 27 juin, **Rencontres Internationales anarchistes** à Ruigoord (Hollande),

contact: Postbus 1379, Enschede Pays Bas.

Les Editions Anlys (BP 28 33031 Bordeaux cédex), rééditent **L'Incrévable Anarchisme** de Luis Mercier Vega. 152 pages 78 francs.

Le groupe Libertaire de Marseille vient de sortir trois modèles de broche en laiton gravé (5cm x 2). s'adresser au groupe libertaire de Marseille, 11 rue St Vincent de Paul, 13004 Marseille.

Le Centre d'Animation Social et de Documentation Alternatif et Libertaire (CASDAL) 10 Bd Stalingrad, 24000 Périgueux a imprimé 3 modèles de tee-shirt en sérigraphie.

Le Collectif Lyon 89 propose une réunion préparatoire aux rencontres prévues en septembre 89 à Lyon. Cette réunion aura lieu le samedi 4 juin à la librairie La Gryffe.

Pariazine, un épais fanzine punk et anarchiste : Pariazine, chez Martial Delattre, 43 rue des F Farges, 69005 Lyon.

CHERS CAMARADES,

C'est toujours avec beaucoup d'intérêt que je lis IRL. L'absence de certitudes définitives dans le domaine politique, la remise incessante des idées sur le grill des discussions, le maintien de la lumière anarchiste dans une certaine nuit environnante sont des raisons pour le renouvellement de mon abonnement.

Plus particulièrement, en ce qui concerne le n. 76 et l'article signé « Alain » sur A.D., il est à ajouter qu'en 1789, la tête du roi et celle de sa femme ont été coupées par le peuple. L'évènement sera fêté l'an prochain avec faste. L'hypocrisie sera à son comble puisque nos gouvernements en salueront le bicentenaire, au garde-à-vous!

Certaines violences, je pense, sont malheureusement nécessaires en certaines circonstances, à certains moments de l'histoire de l'émancipation des hommes. Ceci, grosso modo, pour la raison que les riches ne se laissent pas déposséder facilement.

Le principe d'interviewer Bérurier Noir, c'est du journalisme en prise directe sur le Culturel (égal art au quotidien). Par souci d'équilibre (entre générations?) pourrait-on aussi insérer dans IRL l'analyse d'un film?

Amicalement
A. R-M



Quelques mots au fil des tripes et du cœur en réaction à votre dernier numéro et dont vous pouvez faire ce que bon vous semblera.

Après avoir largement dénoncé la stratégie et la logique des adeptes de la lutte armée à la mode d'A.D., de la R.A.F., des B.R.,... le mouvement libertaire fait preuve, à l'exception de quelques camarades, dont Gérard Coste dans le Monde Libertaire et Alain dans IRL, d'une « réserve » étonnante.

A première vue en effet on aurait pu penser qu'un mouvement révolutionnaire, fort de s'être clairement démarqué du « terrorisme », allait donner de la voix pour dénoncer le terrorisme étatique dont sont aujourd'hui victimes les militants, les sympathisants et jusqu'aux simples « relations » d'A.D.

Pour les libertaires c'est bien connu, l'enfermement, la torture, le terrorisme... sont dénonçables en tant que tels,

quels que soient ceux qui en sont les auteurs et quels que soient ceux qui en sont les victimes.

Aussi la silence qui prévaut actuellement dans nos rangs incite à se demander si désormais nous estimons qu'il est de bonnes et de mauvaises tortures, de bons et de mauvais terrorismes, et qu'à tout le moins quand ce sont certaines personnes qui les subissent il n'est pas nécessaire de protester.

Bien évidemment, de cela, il ne peut être question un seul instant.

De même il ne peut pas davantage être question de penser que nous n'avons pas conscience de l'enjeu que représente le choix entre se taire et ne pas se taire face à une stratégie délibérée de criminaliser une certaine forme de contestation politique.

Et de même enfin il est carrément exclu que nous puissions penser que l'Etat

nous sera gré de notre silence.

Dans ces conditions on comprend mal ce qui se passe aujourd'hui dans notre mouvement.

Craindrions-nous par hasard en dénonçant le terrorisme étatique dont sont victimes les gens d'A.D. que l'on

nous assimile à eux ? Notre cohérence serait-elle si rabougrie qu'elle fasse dépendre notre attitude de « l'honneteté » du pouvoir ? Notre misère serait-elle si grande que nous puissions avoir la naïveté de croire que c'est en détournant le regard que l'on extirpera le ver « terroriste » qui sommeille en nous via une conception de la révolution lourde d'avant-gardisme, de sens de l'histoire, de sujet historique central, de violence de masse... ?

Dis camarade, rassure-moi... on n'en est quand même pas là !

J-M R, St Georges d'Oléron

MAI 88

j'offre 10 corambars
à qui tuera Le Pen

BEETHOVEN anarchiste

KANKY
LIBRE

J'aime l'anarchie
ME TO!